MONCRIF, François-Augustin Paradis de (1687-1770).

CHOIX DE CHANSONS, A commencer de celles du Comte de Champagne, Roi de Navarre, jusque & compris celles de quelques Poëtes vivans. Dédié à Madame la Comtesse de la Guiche. A Paris. 1755.

FIRST EDITION. *8vo, pp. [ii], iv, [ii], 41, [1] table, 32 engraved music, [2], [45]-94, [1] table, [1], 16 engraved music, 42, [1] table, [1], 15 engraved music, [1] blank engraved sheet, in contemporary polished calf, flat spine gilt in compartments, red morocco label lettered in gilt, small wormhole at the top of the front joint, marbled endpapers, red edges.* [redacted]

A good copy of Moncrif's important collection of romance songs. Accomplished courtier and wit, friend of Voltaire and Caylus, royal historiographer to Louis XV, 'lecteur' to the queen, Marie Leczinska and the dauphine, successively secretary to d'Argenson, Clermont and the duc d'Orléans, Moncrif was a glittering member of society known for his ready wit and facetious publications. His most celebrated work, *Histoire des Chats*, 1727, earned him the nickname from Voltaire of 'historiogriffe'. When he was elected to the *Académie française* in 1733, a cat was released during Moncrif's speech, all the academicians are said to have miowed in sympathy and the ceremony disintegrated into mirth.

At the same time, his poetry and songs were of considerable merit and of all French poets, Moncrif was the most instrumental in reviving the romance. Grimm said of him, that had he limited himself to 'chanson et romances', he would have the greatest writer in that field. This collection of songs is his most important, not only for the romances themselves, but for Moncrif's commentary and notes which appear throughout the text.

OCLC lists BN, Koninklijke, Yale and Penn.

Cioranescu 45906.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/choixdechansonsc00monc

CHOIX
DE
CHANSONS,

A commencer de celles du Comte de Champagne, Roi de Navarre, juſque & compris celles de quelques Poëtes vivans.

DÉDIÉ

A Madame la Comteſſe de la Guiche.

A PARIS.

M. DCC. LV.

ACC.2013-5
M1497.M66C4 1760X

A MADAME LA COMTESSE DE LA GUICHE.

ENVOI.

Quand les Anacreon, les Ovide ont décrit
Des plus beaux yeux la puiſſance ſuprême,
Et certain charme dans l'eſprit,
Qui pare encor la beauté même :
Quand on peignit ſi bien cet Amour qui ſourit,
En couronnant de fleurs la Jeuneſſe & l'Aurore,
Et ces Nimphes danſant dans le Temple de Flore :
L'art même qui formoit ces tableaux enchanteurs,
Crut que la verité n'y pourroit pas atteindre :
Quelle erreur ! l'art ne fit qu'aſſembler les couleurs
Qui devoient ſervir à vous peindre.

OBSERVATIONS

DES

EDITEURS

Sur l'origine des Chanſons Françoiſes, & ſur le choix de celles qui forment ce Recueil.

A Éxaminer dans ſes différens genres l'eſpèce d'Ode, qui dans notre langue eſt appellée Chanſon, il eſt plus aiſé d'en découvrir l'origine dans les motifs qui ont pu inſpirer nos premiers Poëtes, que dans les recherches des Hiſtoriens de la Poëſie Françoiſe.

Si l'on en croit un * Écrivain eſtimé, nos premières Chanſons furent compoſées ſous le règne de Charles I, & contre un jeune homme qu'on appella Flore, parce qu'il menoit une vie lâche & effeminée.

* L'Abbé de Vertot.

Soit nouveauté, ſoit diſpoſition favorable des eſprits, ce genre de Chanſon proſpéra, & alla ſi loin, que pour en arrêter le cours, Yves, Evêque de Chartres, réclama l'autorité du Pape Urbain II.

Mais ce règne des Chanſons ſatyriques prouve-t-il que ce ſoit là nos premières Chanſons ? Si l'on conſidère les divers motifs qui nous portent à exprimer nos ſentimens, à peindre nos idées, de manière que nous puiſſions les chanter; on peut croire que des inclinations plus douces ont fait inventer un Art ſi agréable.

Ne pourroit-on pas naturellement attribuer à cet Art une origine du genre de celle que donne à la Sculpture, une des Epitres en vers de M. de Fontenelle. » La fille de Dibutade, au moment de » ſe ſéparer de ſon amant, imagine un » moyen de conſerver en quelque ſorte » ſa préſence, quand il ſera abſent. Elle » trace ſur la muraille l'ombre de Pole-

» mon, qu'elle voyoit formée à la lu-
» mière d'une lampe : ombre par laquelle
» ſon amant étoit aſſés bien repreſenté,
» ſur-tout aux yeux d'une amante. *

Qu'on s'en rapporte à ceux de nos Poëtes, qui ont le mieux réuſſi dans ce genre de Poëſie ; le penchant au plaiſir, les objets qui réveillent des idées agréables, le commerce des perſonnes aimables ; enfin l'amour, l'amitié, le deſir de plaire ; voilà les ſources de toutes les Chanſons dignes d'entrer dans les amuſemens de la ſociété.

Les Chanſons que renferme ce Recueil ſont diviſées en trois parties. La première eſt priſe dans nos anciens Poëtes. La ſeconde contient des Chanſons compoſées dans le goût des anciens Poëtes, mais par des Auteurs de nos jours, & plus rapprochées de notre langage. Dans la troiſième, ce ſont des Chanſons du ſiècle précédent & de celui-ci.

* Cette invention donna l'idée de tailler une Pierre en forme humaine.

En tout on s'eſt attaché à n'admettre que des paroles aſſés heureuſement compoſées, pour pouvoir plaire dans la ſimple lecture. Les noms des Auteurs, quelques Anecdotes, & quelques Poëſies miſes en notes, ſerviront encore à rendre ce Recueil plus digne de curioſité, quoiqu'il ne s'y trouve ni ſatyres ni vers licencieux.

PREMIERE PARTIE.

CHANSONS

PRISES

DANS LES ANCIENS POETES.

TABLE

Des Poëtes anciens employés dans ce Recueil.

Le Comte de Champagne, Roi de Navarre.
Raoul, Comte de Soiſſons.
Villon.
Marot.
Du Bellay.
Ronſart.
Baïf.
Belleau.
Deſportes.
Paſſerat.
Berthaud.
Du Perron.
Buſſy d'Amboiſe.

CHANSON

Du Comte de Champagne, Roi de Navarre.

LAs! ſi j'avois pouvoir d'oublier
Sa beauté & ſes beaux dits,
Et ſon très-doux regarder;
Pourrois bien être gueris.
Mais, las! n'en puis
Mon cœur ôter;
Et grand affolage
M'eſt d'eſperer;
Mais en tel ſervage,
Amors encourage
A tout endurer:
Et puis comment oublier

Sa beauté & ſes beaux dits ;
Et ſon très-doux regarder ;
Non, ne veux être gueris.

Affolage		*Folie.*
Servage	pour	*Eſclavage.*
Amors		*Amour.*

Cette Chanſon eſt vraiſemblablement une de celles que le Comte de Champagne compoſa pour Blanche de Caſtille, mere de S. Louis. » Il lui venoit ſouvent » en ſouvenance, dit une vieille Chronique, le doux » regard de la Reine, & ſa belle contenance ; lors en- » troit dans ſon cœur la douceur amoureuſe : mais » quand il ſe ſouvenoit qu'elle étoit de ſi bonne renom- » mée, & de ſa bonne vie, s'y ſe muoit ſa douce pen- » ſée amoureuſe en grand triſteſſe : il fit les plus belles » & mélodieuſes Chanſons qui furent onc ouies. « La Chronique ajoute que Thibaut étoit un Poëte célèbre. Il avoit pour rivaux dans ce genre de gloire, Charles d'Anjou, depuis Roi de Naples ; Henri, Duc de Brabant ; Raoul, Comte de Soiſſons. Tous ces grands perſonnages ſe plurent extrêmement à rimer.

CHANSON

De Raoul, Comte de Soiſſons.

HA ! belle Blonde ;
Au corps ſi gent,
Perle du monde,
Que j'aime tant ;
D'une choſe ai bien grand deſir ;
C'eſt un doux baiſer vous tollir.
Oui, belle Blonde,
Au corps ſi gent,
Perle du monde,
Que j'aime tant ;
Si par fortune,
Courrouceriez ;
Cent fois pour une ;
Le vous rendrois voulontiers.

Belle Blonde,
Au corps ſi gent,
Perle du monde,
Que j'aime tant.

Gent	pour	*Charmant.*
Tollir		*Ravir.*

A en juger par cette Chanſon, le Comte de Soiſſons n'aimoit pas ſi déſintéreſſement que le Roi de Navarre, ou ſa Perle du monde *n'étoit pas de ſi bonne renommée* que la Reine Blanche.

CHANSON

Du Poëte Villon.

SUivez Beautés, courez aux Fêtes,
Aimez, aimez tant que voudrez,
Et ſi n'y perdrez que vos têtes;
A la fin jà mieux n'en vaudrez;
Folles Amours font les gens bêtes:
Salmon en idolatria,
Samſon y perdit ſes lunettes;
Bienheureux qui rien n'y a.

Salmon	pour	*Salomon.*
Idolatria		*Idolatra.*

François Corbuel dit Villon, étoit né à Paris, ſous le règne de Louis XI. Deſpreaux a dit de ce Poëte:

Villon ſut le premier dans ces ſiècles groſſiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Villon épuiſa vraiſemblablement toute ſa morale dans ſes Chanſons. Ce fut un très-grand fripon.

CHANSON

De Clement Marot.

PLus ne ſuis ce que j'ai été,
Et plus ne ſaurois jamais l'être.
Mon beau Printems & mon Eté
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux :
Ah ! ſi je pouvois deux fois naître,
Combien je te ſervirois mieux.

Cette Chanſon eſt un chef-d'œuvre de naïveté : ce caractère diſtingue particulierement ce célèbre Poëte. Marot vivoit ſous le règne de François I. Il fut bleſſé & fait priſonnier à la bataille de Pavie. Les Dames de la Cour, & particulierement la Sénéchale de Normandie, Maîtreſſe du Dauphin, aimoient extrêmement les ouvrages de ce Poëte.

CHANSON

De Clement Marot.

DE Cupido le diadême
Eſt de roſes un cordelet,
Que Venus cueillit elle-même
Dedans ſon jardin verdelet;
Et ſur le Printems nouvelet,
Le tranſmit à ſon cher enfant,
Qui donna pour ces roſes belles,
A ſa mere un char triomphant,
Conduit par douze Colombelles.

Cette Chanſon fait connoître que Marot ſaiſiſſoit à ſon gré divers genres de Poëſie. Anacreon eſt imité très-heureuſement dans ce tableau.

CHANSON

De Clement Marot.

PUisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'envois rendre hermite en un desert;
Pour prier Dieu; si un autre vous sert,
Qu'autant que moi en votre honneur soit
sage.
Adieu amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce rire, adieu ces si beaux yeux;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut-être mieux.

CHANSON

De Clement Marot.

REcompenſe vous donnerai ;
Mon ami, & ſi menerai
A bonne fin votre eſperance ;
Vivante ne vous laiſſerai,
Encore quand morte ſerai,
L'eſprit en aura ſouvenance.

Si pour moi avez du ſouci,
Non pour vous n'en ai moins auſſi ;
Amour le vous doit faire entendre :
Mais s'il vous fâche d'être ainſi,
Appaiſez votre cœur tranſi ;
Tout vient à point qui peut attendre.

CHANSON

De Du Bellay.

MYſis ſur ces bords ici ;
Offre à Venus & ordonne
Ce myrthe, & lui donne auſſi
Ses tropeaux & ſa perſonne.

Ordonne	pour	*Soumet.*
Tropeaux		*Troupeaux.*

Du Bellay, ſieur de Liré, étoit Chanoine de l'Egliſe de Paris. Il fut nommé à l'Archevéché de Bordeaux, par la démiſſion du Cardinal Du Bellay ſon oncle. Il mourut en 1559. On l'avoit ſurnommé le Catulle François. Il y a dans ſes Poëſies de la douceur, & un mérite plus rare encore, de la naïveté.

CHANSON

De Ronſart.

MIgnone, allons voir ſi la Roſe,
Qui ce matin avoit décloſe
Sa robe de pourpre au Soleil;
N'a point perdu cette vêprée
Les plis de ſa robe pourprée,
Et ſon tein au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'eſpace,
Mignone, elle a deſſus la place,
Ses douces beautés laiſſé choir.
O vraiment marâtre nature,
Puiſqu'une telle fleur ne dure
Que du matin juſques au ſoir.

Donc ſi vous m'en croyez, Mignone;
Tandis que votre âge fleurone,
En ſa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeuneſſe;
Comme cette fleur, la vieilleſſe
Fera ternir votre beauté.

Vêprée pour *Soirée.*

Ce peu de durée des Roſes, tant de fois cité par les Poëtes, fait ſouvenir d'un trait philoſophique de M. de Fontenelle. Deux de ces fleurs fâchées de ce qu'elles vivent ſi peu, admirent la condition de l'homme qui les cultive. *De mémoire de Roſes*, dit l'une, *on n'a point vû mourir de Jardinier.*

Ronſart avoit été élevé Page du Dauphin, fils aîné de François I. Ce qui, outre la beauté de ſes Poëſies, a contribué beaucoup à l'illuſtrer, c'eſt qu'il étoit beau, bien fait, qu'il avoit les paſſions vives, & qu'il chantoit à merveille. Qu'on imagine dans un même perſonnage Chapelle, M. de R... & Thevenard, on concevra aiſément quels immenſes ſuccès Ronſart eut chez les Belles.

On parloit dernierement de cet aſſemblage à une femme vertueuſe & d'un caractère vrai. Si tout cela, lui diſoit-on, éxiſtoit bien empreſſé, bien amoureux de vous, & bien conſtamment, pourriez-vous réſiſter? Elle rêva un petit moment; *mais nous verrions*, répondit-elle.

CHANSON

De Baïf.

UN tems étoit que du jour la lumière
Heureuſe te luiſoit,
Quand ta maîtreſſe à t'aimer coutumière
Avec toi deviſoit :
Maîtreſſe aimée,
D'ame enflammée,
Autant qu'une ame
D'amour s'enflamme,
Par toi à qui ſur-tout elle plaiſoit.

✻

Lors ſe faiſoient dix mille gentilleſſes,
En tout heur & tout bien ;
Si tu voulois des jeux de mille eſpèces,
Elle les vouloit bien :
Lors la lumière

Te fut bien chère,
Alors ta vie
Te fut amie;
Quand vous viviez en un ſi doux lien.

Heur pour *Bonheur*, *Plaiſir.*

Baïf vivoit ſous Henri III. Ses Poëſies & l'amitié de Ronſart le rendirent célèbre. Peut-être eſt-ce le premier Poëte qui a imaginé d'avoir une petite maiſon dans un fauxbourg de Paris. Une Académie qu'il y établit dans de certains jours, n'étoit peut-être qu'un prétexte. Tout ce qu'on en rapporte, c'eſt que toutes les perſonnes de diſtinction s'empreſſerent d'aller à ſes concerts.

CHANSON

De Belleau.

AVril, l'honneur & des bois,
Et des mois,
Avril, la douce esperance
De fruits, qui sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verds,
Jaunes pers,
Qui d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs,
De couleurs,
Leur parure diaprée.

Avril, l'honneur des ſoupirs,
Des Zéphirs,
Qui ſous le vent de leur aîle,
Dreſſent encore ès Forêts
De doux rets,
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'eſt ta douce main,
Qui du ſein
De la nature deſſerre
Une moiſſon de ſenteurs,
Et de fleurs,
Embaumant l'air & la terre.

Avril, l'honneur verdiſſant,
Floriſſant,
Sur les treſſes blondelettes
De ma Dame & de ſon ſein,
Toujours plein
De mille & mille fleurettes.

Avec la grace & les ris
De Cypris,
Le flair & la douce haleine;
Avril, le parfum des Dieux,
Qui des Cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

❦

C'eſt toi courtois & gentil;
Qui d'éxil
Retire ces paſſagères,
Ces Arondelles qui vont,
Et qui ſont
Des beaux jours les meſſagères.

❦

L'Aubépine, l'Eglantin,
Et le Thym,
L'Œillet, le Lys & les Roſes;
En cette belle ſaiſon,
A foiſon
Montrent leurs robes écloſes.

❦

Le gentil Roſſignolet,
Doucelet,
Découpe deſſous l'ombrage ;
Mille fredons gaſouillans,
Et brillans,
Au doux chant de ſon ramage.

C'eſt à ton heureux retour,
Que l'Amour
Souffle à doucettes haleines ;
Un feu diſcret & couvert,
Que l'hiver
Receloit dedans nos veines.

Viens, Amour, donne ta voix
A ce mois,
Qui prend le ſurnom de celle ;
Qui de l'écumeuſe mer,
Vit former
Sa beauté toujours nouvelle.

Remi Belleau étoit né à Nogent-le-Rotrou. Ronſart l'appelloit le Poëte de la nature ; & Sainte-Marthe dit de lui, que quand il falloit exprimer naïvement les choſes, il le faiſoit de ſi bonne grace & avec tant d'adreſſe, qu'il ſembloit être une vivante peinture des choſes qu'il vouloit écrire.

Une perſonne de beaucoup d'eſprit, & que le profond reſpect qui lui eſt dû nous empêche de déſigner plus clairement, peignoit récemment avec plus de graces encore & de préciſion, la manière d'exprimer naturelle à un de nos célèbres Acteurs. *Il ſemble*, diſoit-elle, *qu'il dit toujours vrai.*

CHANSON

De Des Portes.

O Bienheureux qui peut paſſer ſa vie
Entre les ſiens francs de haine & d'envie;
Parmi les champs, les forêts & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire;
Et qui ne vend ſa liberté, pour plaire
Aux paſſions des Princes & des Rois.

Il n'a ſouci d'une choſe incertaine;
Il ne ſe paît d'une eſpérance vaine;
Nulle faveur ne va le décevant,
De cent fureurs il n'a l'ame embraſée;
Et ne maudit ſa jeuneſſe abuſée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

L'ambition ſon courage n'attiſe ;
D'un fard trompeur ſon ame il ne déguiſe ;
Il ne ſe plaît à violer ſa foi,
Des grands Seigneurs l'oreille il n'importune ;
Mais en vivant content de ſa fortune,
Il eſt ſa cour, ſa faveur & ſon roi.

Si je ne loge en ces maiſons dorées ;
Au front ſuperbe, aux voûtes peinturées ;
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe plaît des tréſors de la plaine ;
Riche d'œillet, de lys, de marjolaine,
Et du beau thym des printanières fleurs.

Ainſi vivant, rien n'eſt qui ne m'agrée.
J'ai des oiſeaux la muſique ſacrée,
Quand au matin ils beniſſent les Cieux ;
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arrouſer nos prés délicieux.

Douces Brebis, mes fidelles compagnes;
Vergers, buiſſons, forêts, prés & monta-
gnes,
Soyez témoins de mon contentement;
Et vous, ô Dieux, faites, je vous ſupplie;
Que ce pendant que durera ma vie,
Je ne connoiſſe un autre changement.

Des Portes, Abbé de Tyron, vivoit ſous Henri III, qu'il accompagna en Pologne. Son épitaphe ſe lit encore dans la Place près de Saint Etienne du mont à Paris. On voit ce Poëte repreſenté dans la barque de Caron; des Anges aident aux manœuvres du vieux Nocher. L'épitaphe eſt un mélange de traits de la Fable & de citations de l'Ecriture. Cet aſſemblage ſi indécent ne le paroiſſoit pas alors; tant la Poëſie donnoit de relief & de liberté aux Ouvrages où elle entroit.

CHANSON

De Des Portes.

O Sommeil, doux repos des travaux ordi-
naires,
Charmant par ta douceur les penſers ennemis;
Charme ces yeux d'Argus qui me ſont ſi con-
traires,
Et retardent mon bien, faute d'être endormis.

Je voudrois être Roi, pour faire une ordon-
nance,
Que chacun dût la nuit au logis ſe tenir;
Sans plus les amoureux d'aller auroient licence;
Si quelqu'autre ſortoit, ſi le ferois punir.

CHANSON

De Paſſerat.

VIens, Belle, viens te pourmener
Dans ce bocage,
Entends les oiſeaux jargonner
De leur ramage;
Mais écoute comme ſur tous,
Le Roſſignol eſt le plus doux,
Sans qu'il ſe laſſe;
Oublions tout deuil, tout ennui,
Pour nous réjouir comme lui;
Le temps ſe paſſe.

Laiſſons, laiſſons regret & pleur
A la vieilleſſe;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeuneſſe;

En ce tant gentil mois de Mai,
Ors que le Ciel eſt le plus gai.
Aimons, Mignone,
Ne combattons point le deſir;
En ce monde n'a de plaiſir,
Qui ne s'en donne.

Jean Paſſerat fut un des plus ſavans hommes de ſon ſiècle. Poëte très-eſtimé en Poëſie françoiſe & latine; & auſſi célèbre du moins, par l'eſprit de galanterie qui régnoit dans ſon commerce. Il étoit né en 1529.

CHANSON

De Berthaud.

QUand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé,
Ne fît l'Amour dans mon ame renaître,
Et que mon cœur autrefois ſon captif,
Ne reſſemblât l'eſclave fugitif,
A qui le ſort fait rencontrer ſon maître.

Que de diſcours mon ame ſéduiſans,
Que de penſers l'un l'autre détruiſans;
Sentis-je alors agiter mon courage!
Que mon eſprit de ſes lacs échappé,
Se repentit de s'être détrompé!
Qu'il me déplut d'être devenu ſage!

Berthaud étoit Aumônier de Catherine de Medicis, & Evêque de Séez. La Poëſie a été cultivée long-tems par les perſonnes élevées aux plus grandes dignités. Les vers les plus tendres ne faiſoient point ſoupçonner les mœurs du Poëte : l'uſage étoit d'avoir une Iris imaginaire qu'on chantoit, à l'imitation des Poëtes de l'antiquité. Il faut avouer que la mode a bien changé ; les gens du monde ſont dans l'habitude d'avoir des Iris réelles, mais ils ne ſentent ni n'écrivent rien de tendre pour elles.

Un autre Poëte illuſtre a traité depuis Berthaud le même ſujet de la Chanſon qu'on vient de lire, & à laquelle le caractère de vérité & de ſimplicité qui y règne, donne un prix infini : on ſera étonné de la différence.

CHANSON DE DESPREAUX.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

On conviendra que ces jours de *contemplation ſi doucement perdus*, & ce tour précieux, *mon cœur, avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus*, ſont bien loin de la manière de ſentir & d'écrire de Berthaud. Ne peut-on

pas dire que ſi Deſpreaux avoit pu juger ſa Chanſon auſſi médiocre qu'elle l'eſt, il auroit deſiré que Quinault, l'immortel Quinault, l'eut faite?

CHANSON

De Berthaud.

SI les penſers de mon ame
Etoient diſpoſés d'aimer,
Vous ſeriez la ſeule flamme
Qui me pourroit allumer.

Le Ciel en vous ſeule aſſemble
Ce qui me tient enchanté ;
Et ma liberté ne tremble
Que devant votre beauté.

Mais avant qu'Amour me range
Sous ſes loix comme vainqueur,
Il faut bien ou qu'il ſe change,
Ou que je change de cœur.

Car le mien franc & délivré
De ce qui m'a pu charmer,
Le connoît trop pour le ſuivre;
Et s'aime trop pour aimer.

Votre ſeul œil que j'honore;
Fait que mes libres eſprits
N'oſent s'aſſurer encore
De n'en être plus repris.

Car j'entends comme un oracle;
Qui me dit quand je vous voi,
Que ce ſera grand miracle,
Si vous me laiſſez à moi.

Mais, Beauté, qui tout arrête,
Employez mieux vos attraits,
Une ſi foible conquête
N'eſt pas digne de vos traits.

Ou ſi de telle victoire
Quelque honneur peut arriver,
Contentez-vous de la gloire
De me pouvoir captiver.

CHANSON

De Berthaud.

AU bord d'une fontaine,
Tircis brûlant d'amour,
Contoit ainſi ſa peine
Aux échos d'alentour :
Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée ;
Que n'ai-je en te perdant perdu le ſouvenir.

Cette Chanſon entre toutes les Poëſies de Berthaud a eu un ſuccès bien diſtingué. Meſſieurs de Port-Royal dans leur commentaire ſur Job la citent comme une des meilleures qu'on ait faites.

CHANSON

De Berthaud.

DIALOGUE.

DAMON.

DE quoi vous ſert tant de fierté,
Belle & cruelle Panopée?

PANOPÉE.

De conſerver ma liberté,
Et m'empêcher d'être trompée.

DAMON.

Il ne faut point avoir de peur;
J'aime trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Il ne fut jamais de trompeur,
Qui ne tint ce même langage.

DAMON.

Votre beauté vous garantit
Du ſort d'Ariane abuſée.

PANOPÉE.

Votre jeuneſſe m'avertit
De l'inconſtance de Theſée.

DAMON.

Ah ! fière & cruelle Beauté,
Qu'inhumaine eſt votre rudeſſe !

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront ſageſſe.

DAMON.

Eſt-on ſage pour maltraiter
L'amour d'un fidèle courage ?

PANOPÉE.

Eſt-on cruel pour éviter
Le péril de faire naufrage ?

CHANSON

De Berthaud.

Tous les ſoucis humains ſont pure vanité ;
D'erreur, de vain ſavoir toute la terre abonde :
Mais aimer conſtamment une rare Beauté,
C'eſt la plus douce erreur des vanités du Monde.

Non, non, n'écartons point un ſi plaiſant ſouci ;
Rien n'eſt doux ſans amour dans cette vie humaine :
Ceux qui ceſſent d'aimer ceſſent de vivre auſſi,
Ou vivent ſans plaiſir comme ils vivent ſans peine.

Cette Chanſon qui a été long-tems en vogue a donné lieu aux quatre vers ſuivans, qu'on attribue à la Comteſſe de Murat.

Pour le Prélat cette Chanſon m'allarme,
Son art a bien pu le trahir :
De la plus douce erreur il peint ſi bien le charme....
Hélas ! quel moyen de la fuir !

Il eſt vrai que la Comteſſe de Murat n'a peint le charme des paſſions que ſur la foi de ſon expérience. Ainſi vraiſemblablement ce Madrigal eſt un ouvrage de ſentiment, & ne prouve rien contre le Prélat.

CHANSON

De Davi Du Perron.

Sortez de mon eſprit, penſers pleins de délices,
Cher & doux entretien dont l'état eſt changé;
Qu'un injuſte mépris convertit en ſupplices;
Vous m'avez trop ſéduit, je vous donne congé.

Avec vos mots flateurs & vos feintes idoles
De conſtance & de foi, Déïtés ſans pouvoir;
Dont le ſon déguiſoit ſi ſouvent les paroles,
Quel amant n'eût été facile à décevoir!

Me jurer que ſon cœur dont les flammes ſont mortes,
Embraſé d'un beau feu ſoupiroit nuit & jour;

Et de myrte enchaîné de mille & mille ſortes,
Brûloit avec le mien ſur l'autel de l'Amour.

A moi qui ne vivois que pour lui rendre hommage,
Et n'aimois mon eſprit enclin à l'adorer,
Que pour le ſeul reſpect des traits de ſon viſage,
Que l'Amour de ſa main y ſut ſi bien tirer.

Adieu. Mais qu'ai-je dit ! Quelle erreur me transporte !
Qui moi, de tes beaux yeux vouloir rompre la loi !
Et briſer tant de nœuds dont la chaîne eſt ſi forte !
Comme ſi mon vouloir étoit encore à moi.

Jacques Davi Du Peron, grand Aumônier de France, naquit ſous Charles IX ; fut lecteur d'Henri III, & fut chargé de la réconciliation d'Henri IV avec le S. Siège. Il y avoit dans ſes Poëſies une élévation naturelle, & beaucoup de ſentiment. Auſſi rapporte-t-on qu'il aimoit beaucoup la vie. Nous avons connu dans ce ſiècle-ci

un parent de ce Cardinal, qui avoit hérité de toute ſa ſenſibilité pour les choſes d'eſprit qui tiennent au ſentiment. Nous parlons de feu l'Abbé d'Amfreville. Peu de gens ont eu un caractère auſſi liant, une converſation plus agréable, & plus de talent pour ce qu'on appelle conter. On peut dire encore qu'il écrivoit, on ne ſauroit mieux, dans le genre épiſtolaire ; & que c'étoit le meilleur lecteur de ſon ſiècle, proſe & vers. Il avoit beaucoup contribué par ſes conſeils à perfectionner la célèbre Lecouvreur. Il a fait quelques Chanſons aimables : voici la ſeule que nous ayons pu retrouver.

Pour écarter l'indifférence,
Il eſt tant de ſecrets charmans ;
Faut-il que contre l'inconſtance
L'Amour n'ait point de Taliſmans !

CHANSON

De Buſſy d'Amboiſe.

OH, qu'heureuſe eſt ma fortune !
Oh, combien eſt grand mon heur !
D'être ſeul retenu d'une
Pour fidèle ſerviteur !
Par ſus toutes elle eſt vue
Pleine de grace & de beauté ;
Et ſuis ſûr qu'elle eſt pourvue
Beaucoup plus de loyauté.

Comparer eſt impoſſible
Sa grande perfection ;
Fors qu'à mon heur indicible ;
Et à mon affection :
Mais tous procèdent d'elle ;
Et de moi ſeul je n'ai rien

Qu'un cœur loyal & fidèle,
Encore n'eſt-il pas mien.

O vous qui ne l'avez vue,
Voyez-la pour votre bien;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'eſt d'être ſien:
Mais la voyant ſi parfaite,
Gardez-vous bien un chacun:
Car pour bleſſer elle eſt faite,
Et de tous n'en guérit qu'un.

Heur		*Bonheur.*
Par ſus	pour	*Par deſſus.*
Fors		*Hors.*
Indicible		*Inexprimable.*

TABLE

Des Chanſons contenues dans la Première Partie.

LAs ! ſi j'avois pouvoir d'oublier. Page 1
Ha ! belle Blonde. 3
Suivez Beautés, courez aux fêtes. 5
Plus ne ſuis ce que j'ai été. 6
De Cupido le diadême. 7
Puiſque de vous je n'ai autre viſage. 8
Récompenſe vous donnerai. 0
Myſis ſur ces bords ici. 10
Mignone, allons voir ſi la roſe. 11
Un tems étoit que du jour la lumière. 13
Avril, l'honneur & des bois. 15
O bienheureux qui peut paſſer ſa vie. 20
O ſommeil, doux repos des travaux ordinaires. 23
Viens, Belle, viens te pourmener. 24
Quand je revis ce que j'ai tant aimé. 26
Si les penſers de mon ame. 29
Au bord d'une fontaine. 32
De quoi vous ſert tant de fierté. 33
Tous les ſoucis humains ſont pure vanité. 38
Sortez de mon eſprit, penſers pleins de délices. 37
O qu'heureuſe eſt ma fortune. 40

CHOIX
DE
CHANSONS
DÉDIÉ
A Madame
La Comtesse
DE LA GUICHE

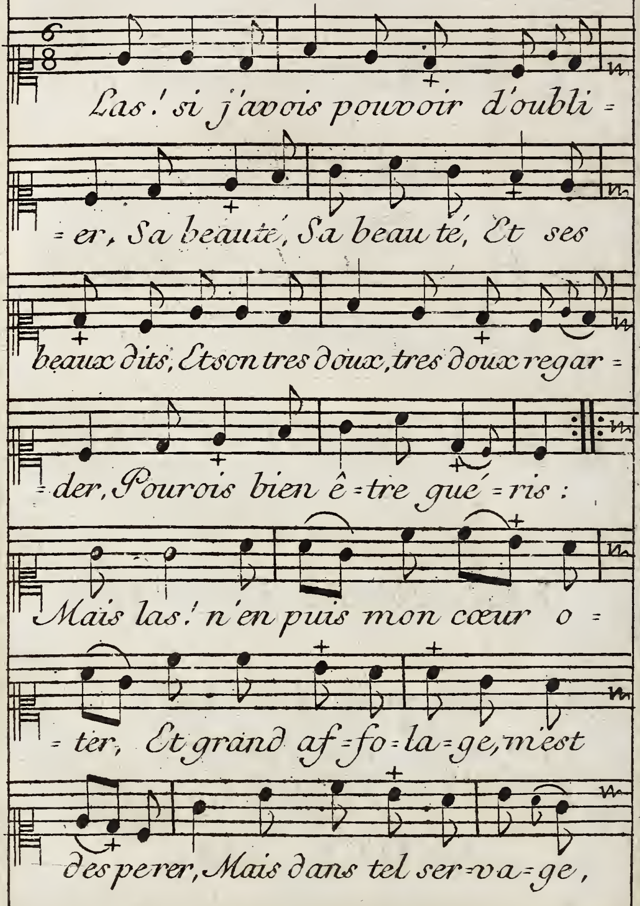
PREMIERE PARTIE

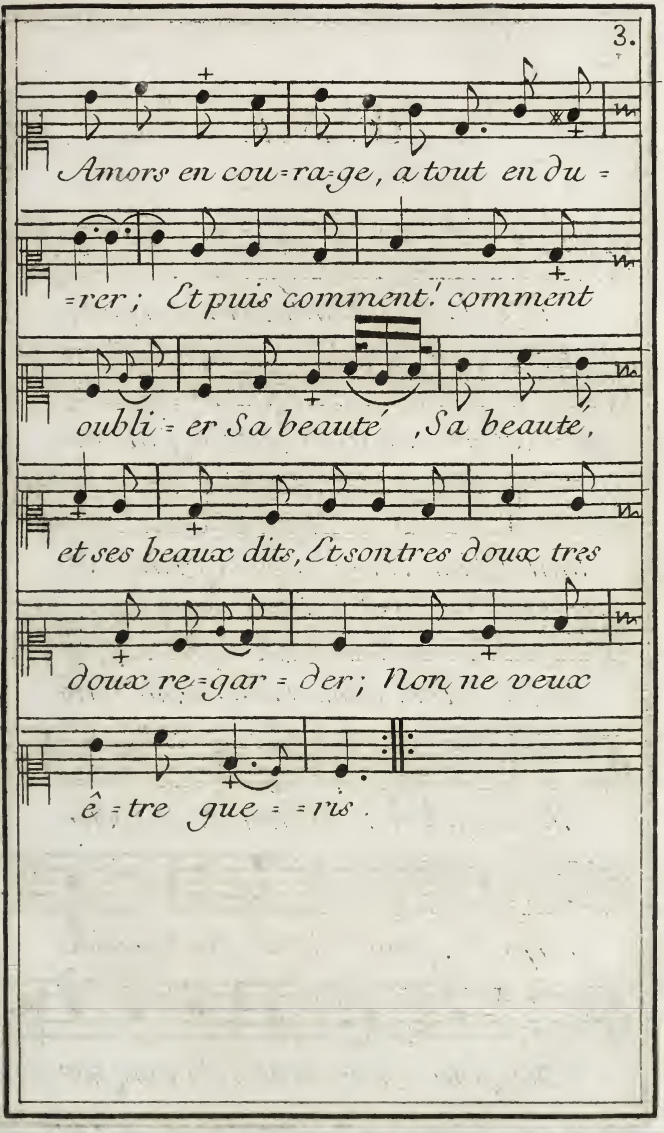
Gravé par De Gland
Ayde Major des Gardes
de la Ville.

M.DCC.LVI.

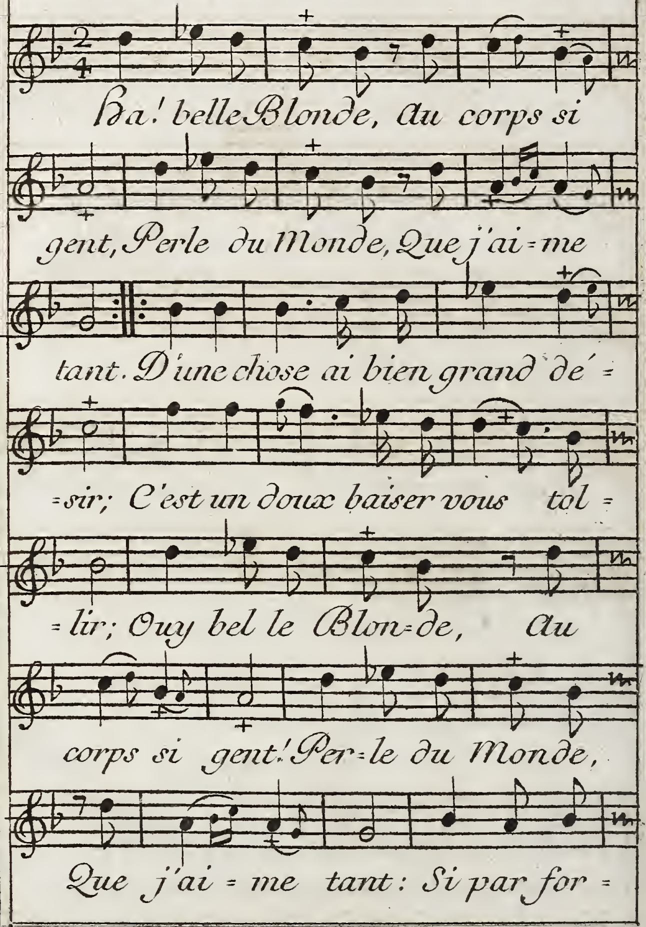
PREMIERE PARTIE,

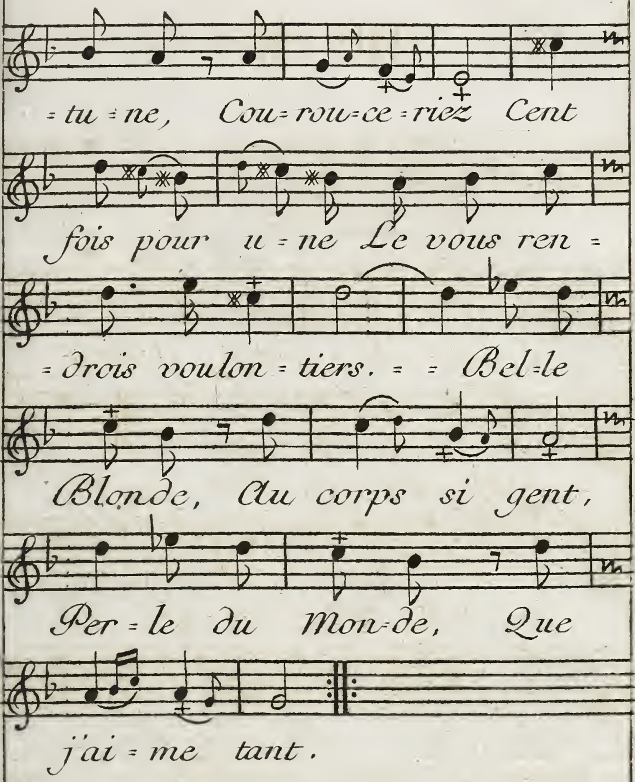
Premier Air.



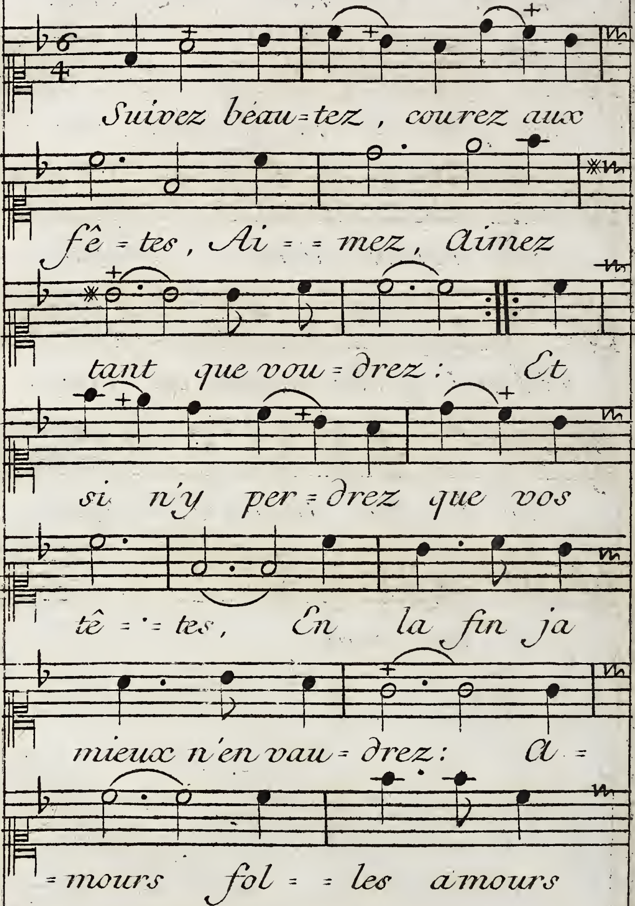

Amors en cou=ra=ge, a tout en du =
=rer ; Et puis comment ! comment
oubli = er Sa beauté ,Sa beauté,
et ses beaux dits, Et son tres doux tres
doux re=gar = der ; Non ne veux
ê = tre gue = =ris .

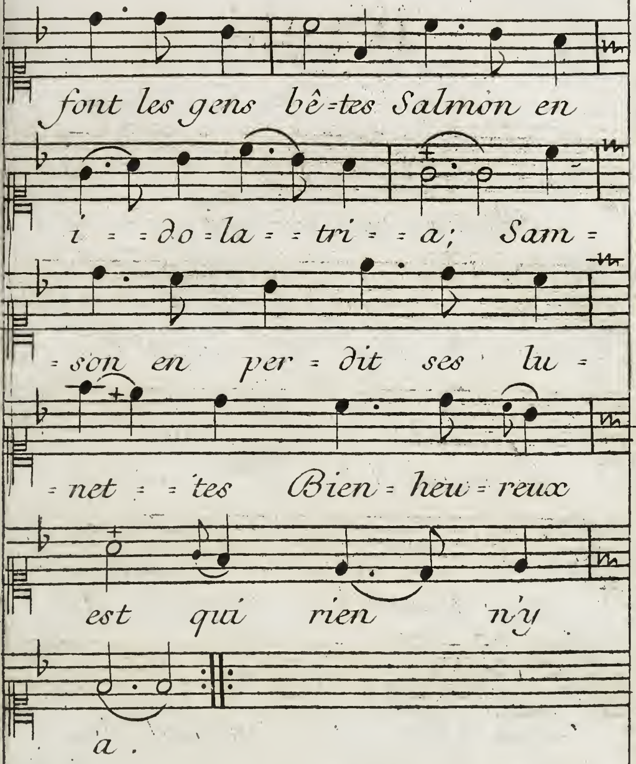
IIe. Air.


Ha! belle Blonde, au corps si
gent, Perle du Monde, Que j'ai=me
tant. D'une chose ai bien grand dé=
=sir; C'est un doux baiser vous tol=
=lir; Ouy bel le Blon=de, Au
corps si gent! Per=le du Monde,
Que j'ai = me tant: Si par for =

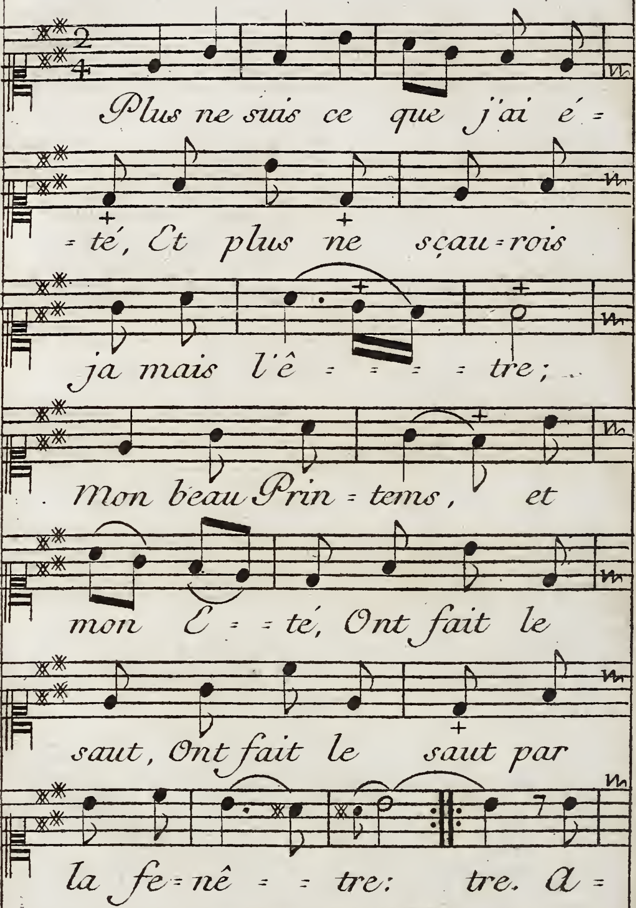

=tu=ne, Cou=rou=ce=riez Cent
fois pour u=ne Le vous ren=
=drois voulon=tiers. = = Bel=le
Blonde, Au corps si gent,
Per=le du Mon=de, Que
j'ai=me tant.

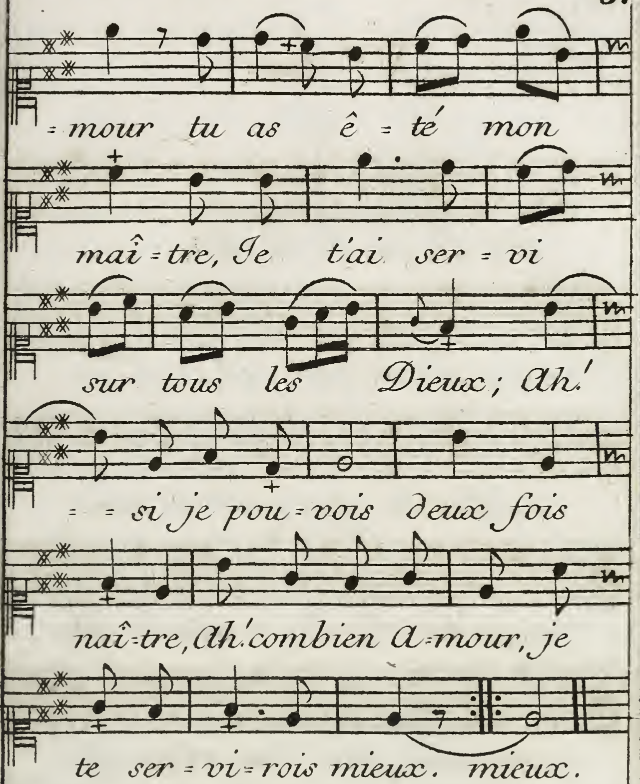
IIIe. Air.


Suivez béau=tez, courez aux
fê=tes, Ai==mez, aimez
tant que vou=drez: Et
si n'y per=drez que vos
tê=·=tes, En la fin ja
mieux n'en vau=drez: a=
=mours fol==les amours

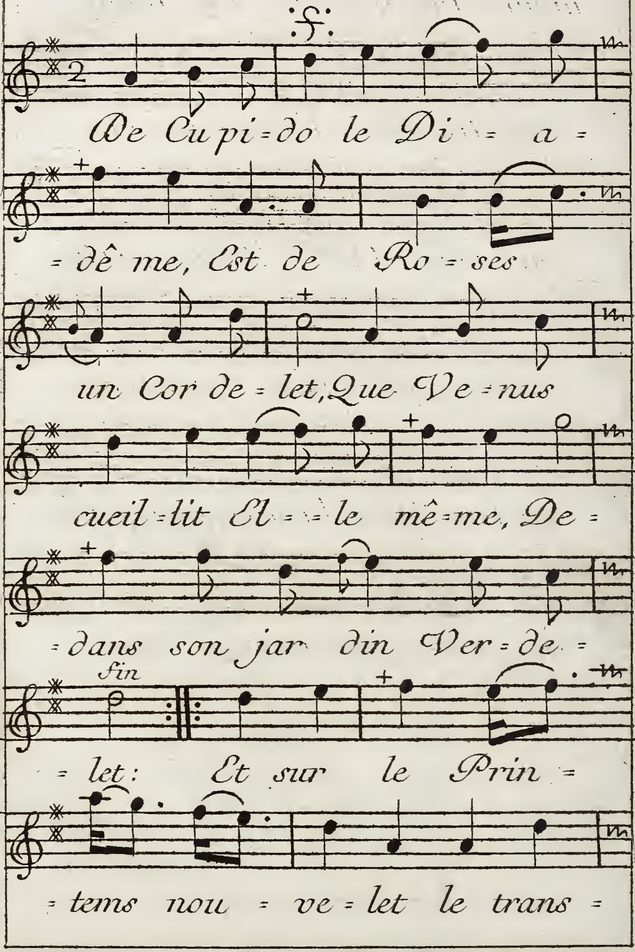

font les gens bê=tes Salmon en
i = =do=la= =tri= =a; Sam=
=son en per=dit ses lu=
=net= =tes Bien=heu=reux
est qui rien n'y
a.

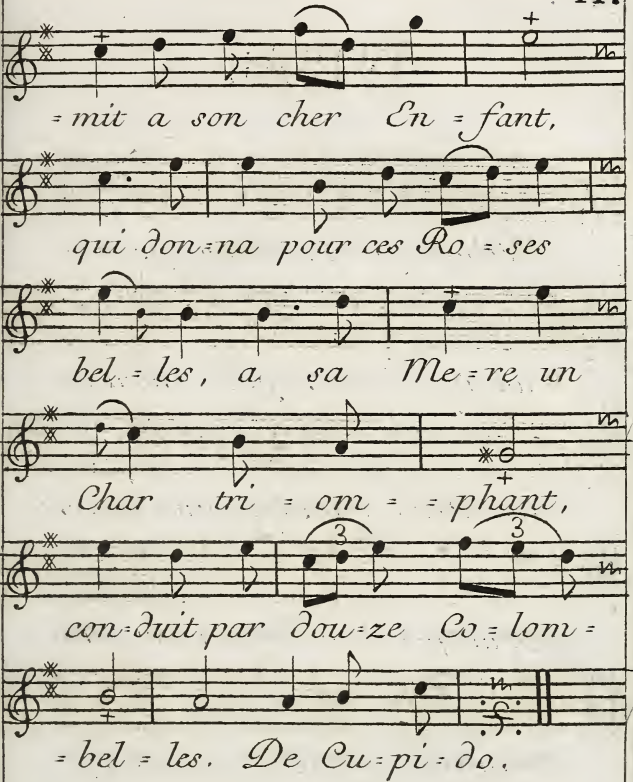
IVe. Air.


Plus ne suis ce que j'ai é=
=té, Et plus ne sçau=rois
ja mais l'ê = = = = tre;
Mon beau Prin=tems, et
mon E = = té, Ont fait le
saut, Ont fait le saut par
la fe=nê = = tre: tre. A=


=mour tu as ê=té mon
maî=tre, Je t'ai ser=vi
sur tous les Dieux; Ah!
= = si je pou=vois deux fois
naî=tre, Ah! combien A=mour, je
te ser=vi=rois mieux. mieux.

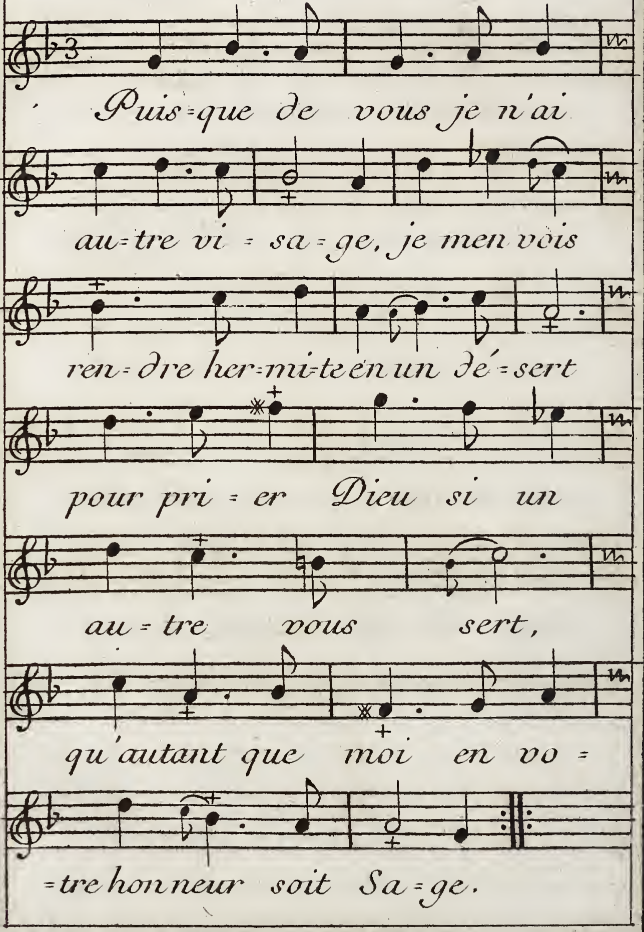
Vᵉ. Air.

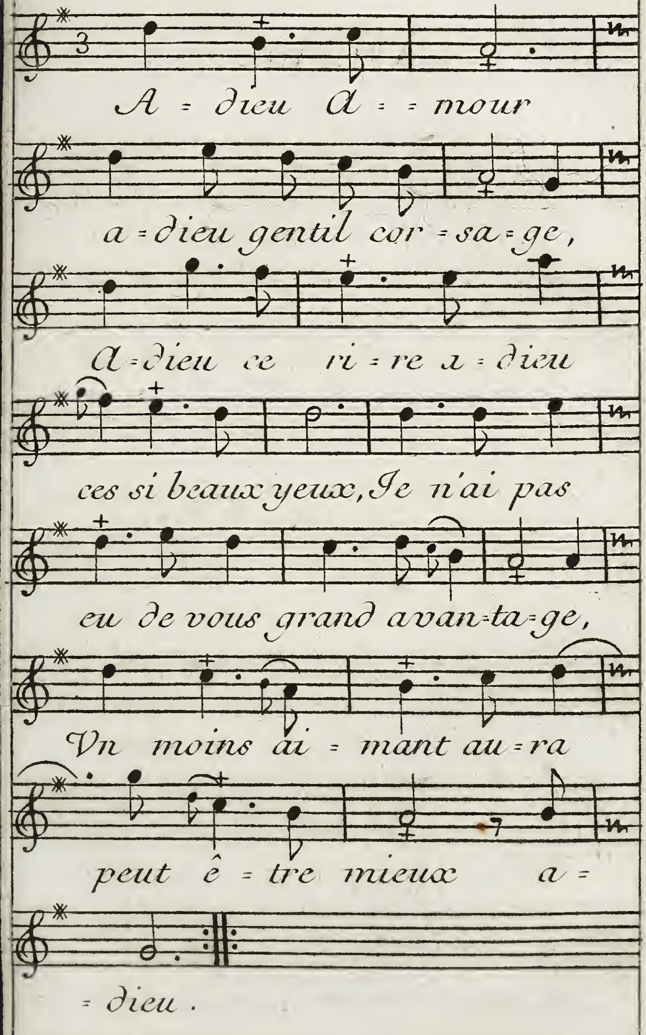

De Cupi=do le Di= a=
=dê me, Est de Ro=ses
un Cor de=let, Que Ve=nus
cueil=lit El= =le mê=me, De=
=dans son jar din Ver=de=
Fin
=let: Et sur le Prin=
=tems nou = ve=let le trans=



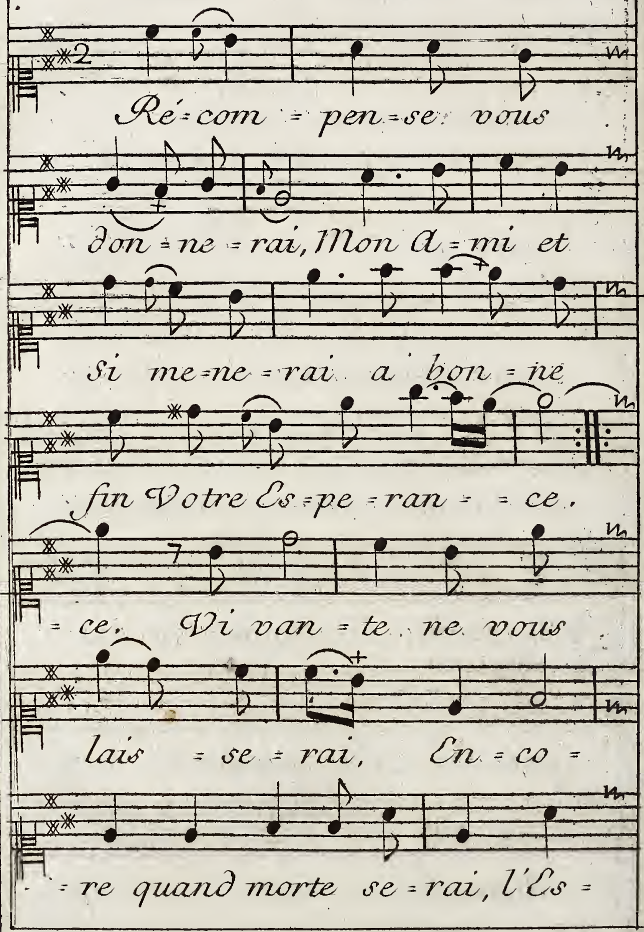
Le Commencement jusqu'au mot Fin.

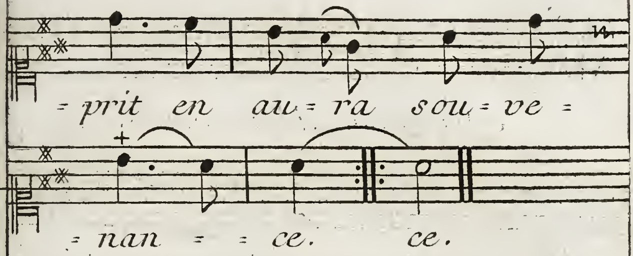
VIe. Air.


Puis=que de vous je n'ai
au=tre vi = sa=ge, je men vois
ren=dre her=mi=te en un dé=sert
pour pri = er Dieu si un
au = tre vous sert,
qu'autant que moi en vo =
=tre honneur soit Sa=ge.

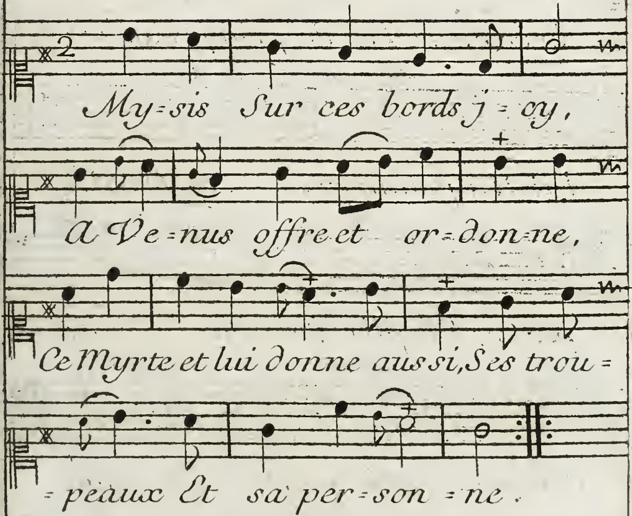

A = dieu A = = mour
a = dieu gentil cor = sa = ge,
A = dieu ce ri = re a = dieu
ces si beaux yeux, Je n'ai pas
eu de vous grand avan-ta-ge,
Vn moins ai = mant au = ra
peut ê = tre mieux a =
= dieu.

VII.e Air.

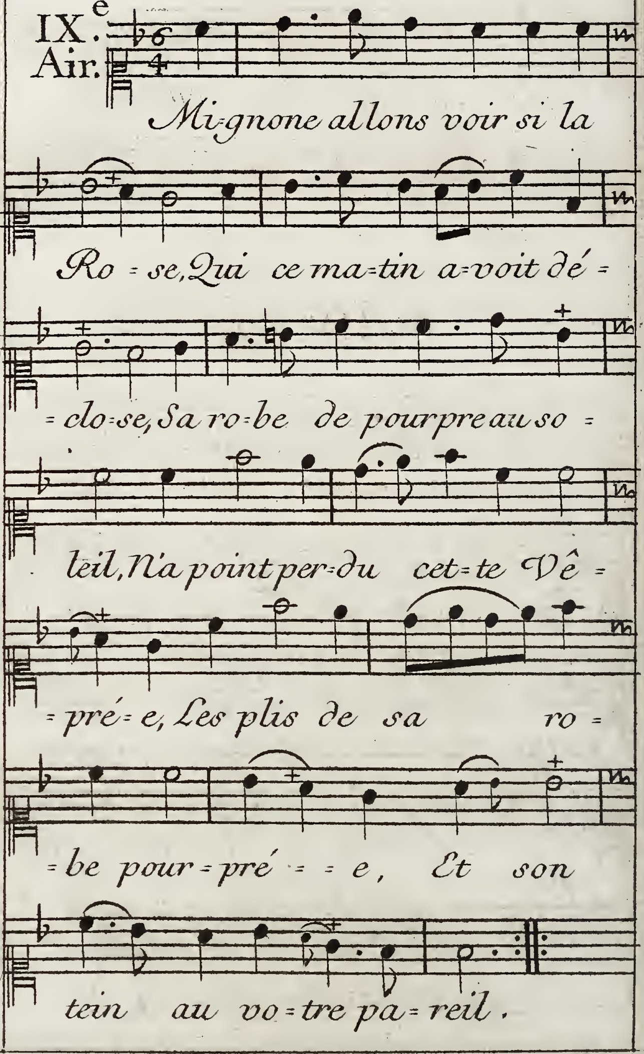

Ré=com = pen=se: vous
don = ne = rai, Mon A = mi et
si me=ne = rai a bon = ne
fin Votre Es=pe =ran = = ce.
= ce. Vi van = te ne vous
lais = se = rai, En = co =
= re quand morte se = rai, l'Es =

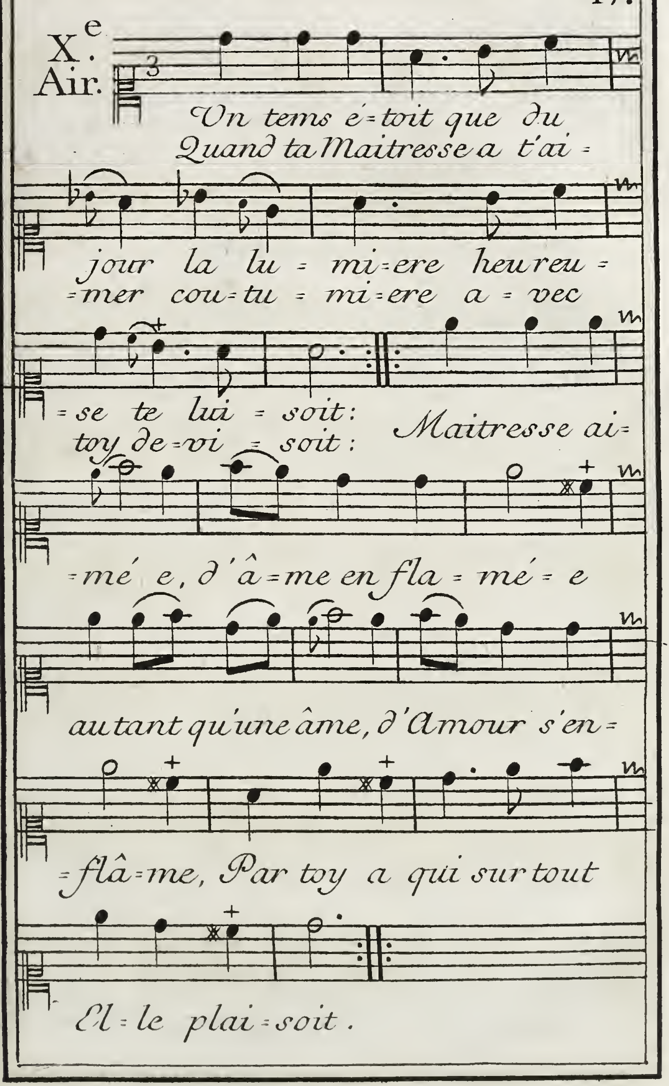

= prit en au = ra sou = ve =
= nan = = ce. ce.

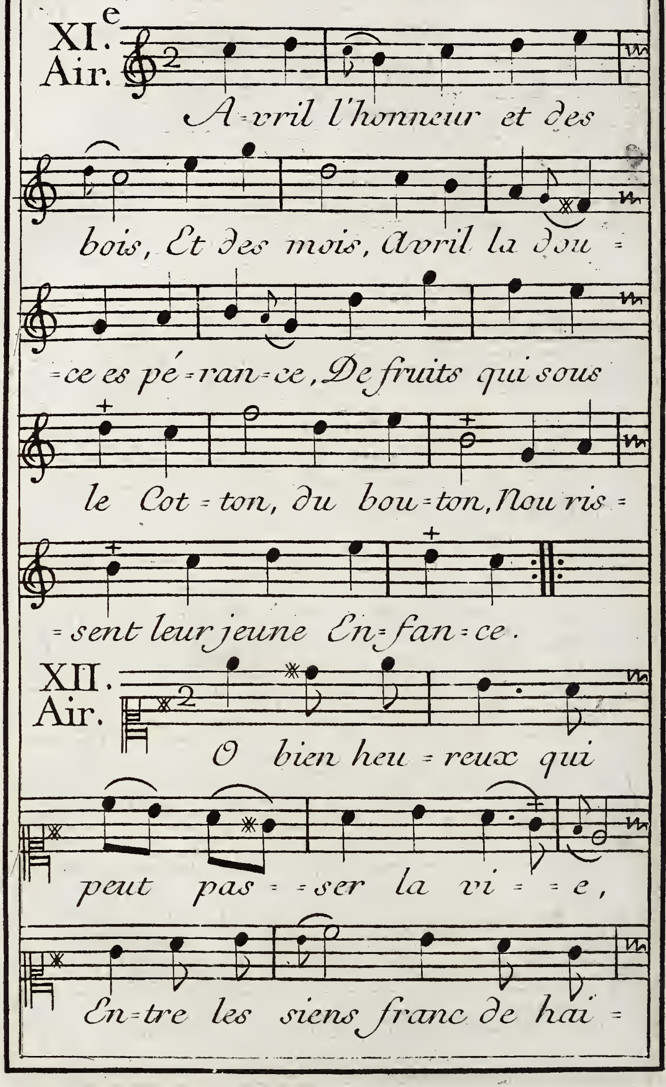
VIII^e. Air.

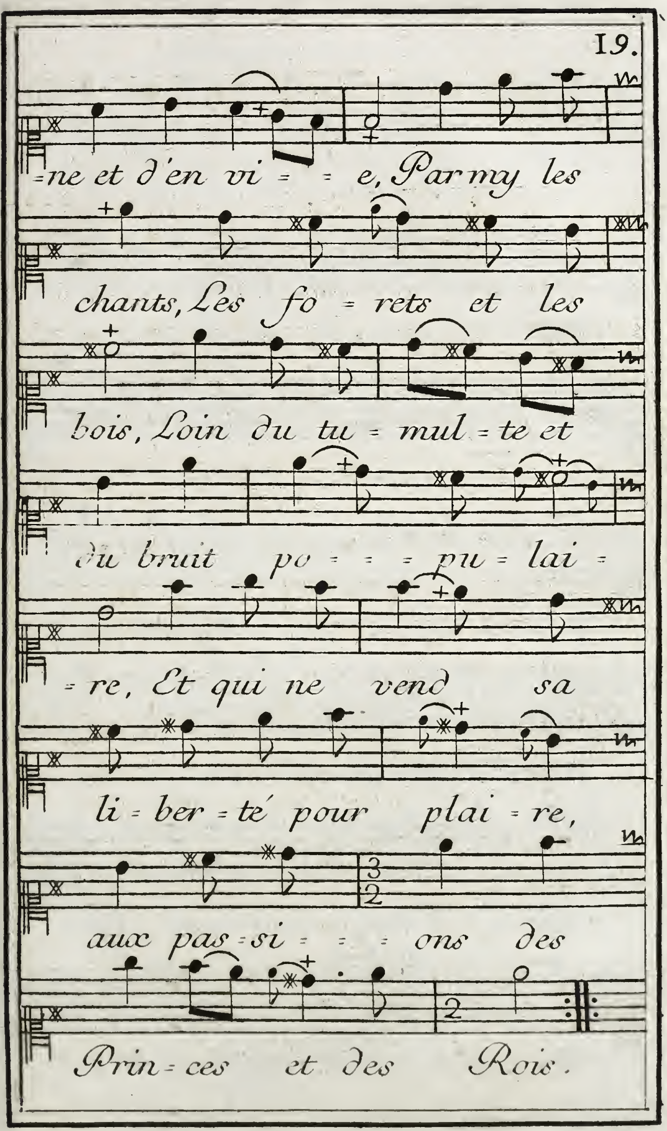

My=sis Sur ces bords j = oy,
A Ve=nus offre et or=don=ne,
Ce Myrte et lui donne aus si, Ses trou =
= peaux Et sa per=son =ne.

IX.e Air.


Mi=gnone allons voir si la
Ro = se, Qui ce ma=tin a=voit dé =
= clo=se, Sa ro=be de pourpre au so =
leil, N'a point per=du cet=te Vê =
= pré= e, Les plis de sa ro =
= be pour=pré = = e, Et son
tein au vo=tre pa=reil .

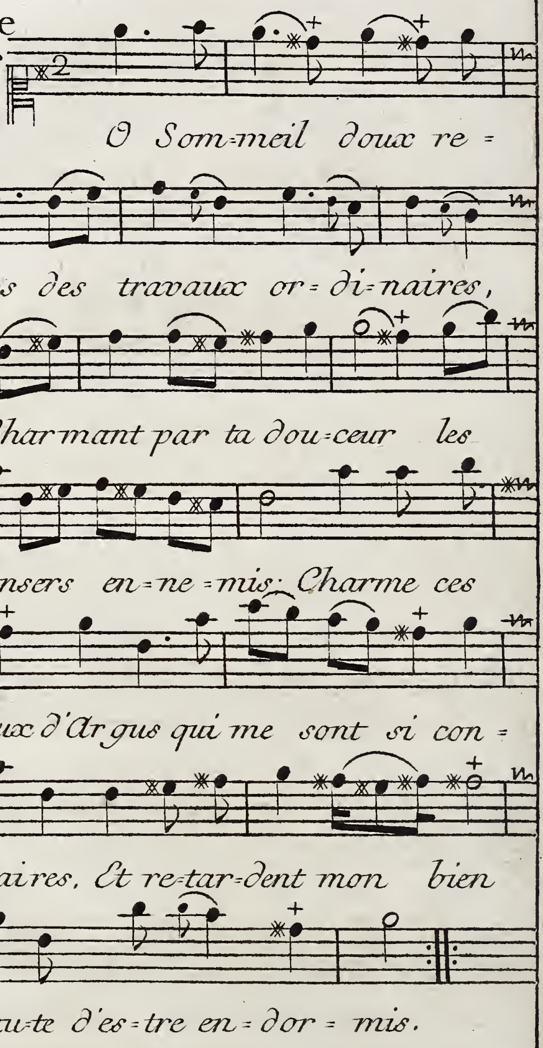

Xe. Air.
Un tems é=toit que du jour la lu = mi=ere heureu = = se te lui = soit:
Quand ta Maitresse a t'ai = = mer cou=tu = mi=ere a = vec toy de=vi = soit:
Maitresse ai= = mé e, d'â=me en fla = mé = e autant qu'une âme, d'Amour s'en= = flâ=me, Par toy a qui sur tout El = le plai = soit.

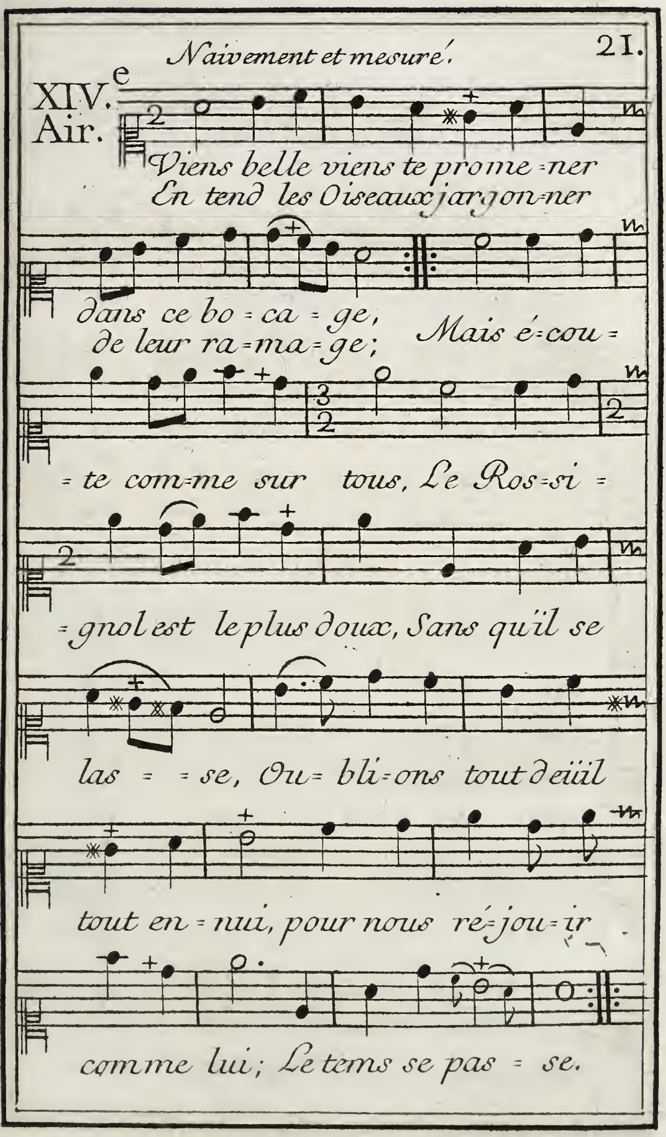

XIe Air.
A=vril l'honneur et des bois, Et des mois, Avril la dou=ce es pé=ran=ce, De fruits qui sous le Cot=ton, du bou=ton, Nou ris=sent leur jeune En=fan=ce.
XII. Air.
O bien heu=reux qui peut pas==ser la vi==e, En=tre les siens franc de hai=


=ne et d'en vi = = e, Parmy les
chants, Les fo = rets et les
bois, Loin du tu = mul = te et
du bruit po = = = pu = lai =
= re, Et qui ne vend sa
li = ber = té pour plai = re,
aux pas = si = = = ons des
Prin = ces et des Rois.

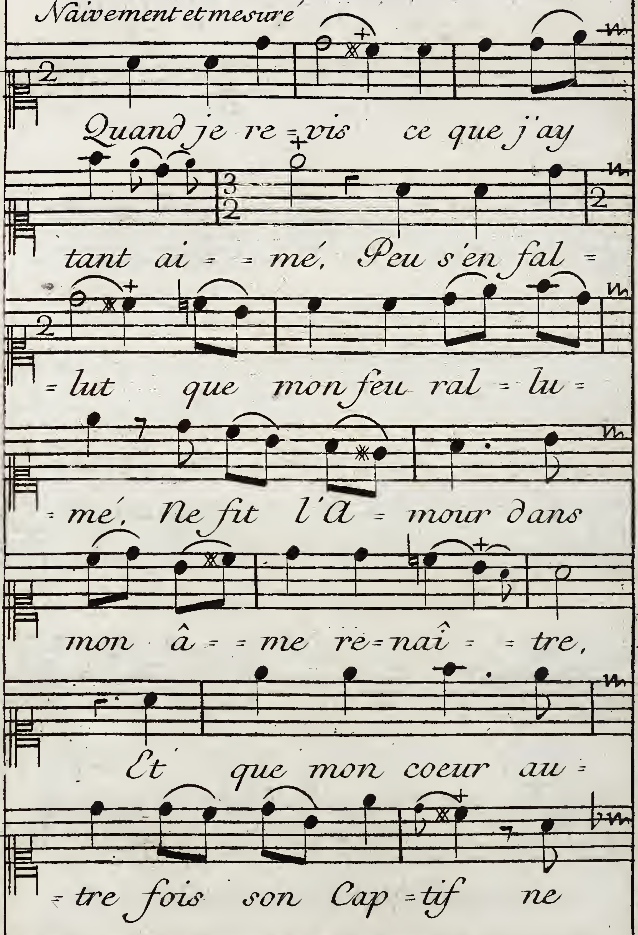
I.P.

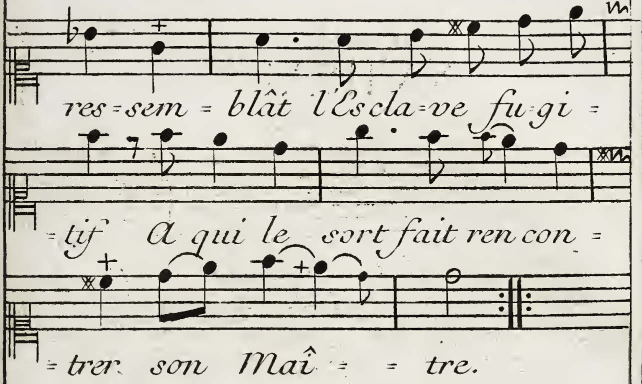
XIII. Air.


O Som=meil doux re=
=pos des travaux or=di=naires,
Charmant par ta dou=ceur les
pensers en=ne=mis; Charme ces
yeux d'Argus qui me sont si con=
=traires. Et re=tar=dent mon bien
fau=te d'es=tre en=dor=mis.

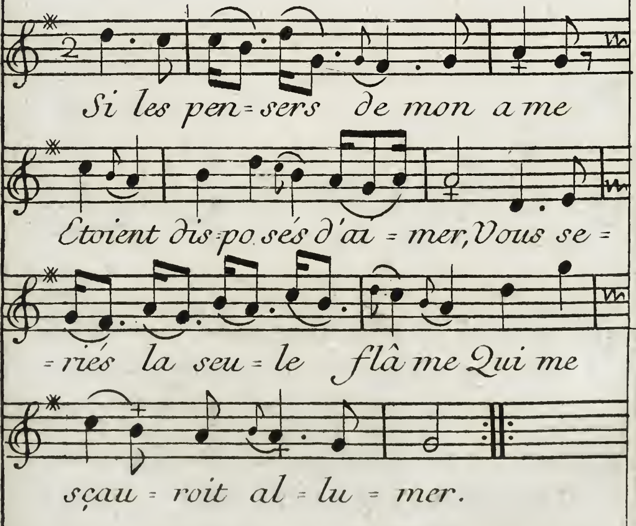

Naivement et mesuré.
XIV.e Air.
Viens belle viens te prome=ner
En tend les Oiseaux jargon=ner
dans ce bo=ca=ge;
de leur ra=ma=ge;
Mais é=cou=
=te com=me sur tous, Le Ros=si=
=gnol est le plus doux, Sans qu'il se
las= =se, Ou=bli=ons tout deüil
tout en=nui, pour nous ré=jou=ir
comme lui; Le tems se pas=se.

XVe. Air.

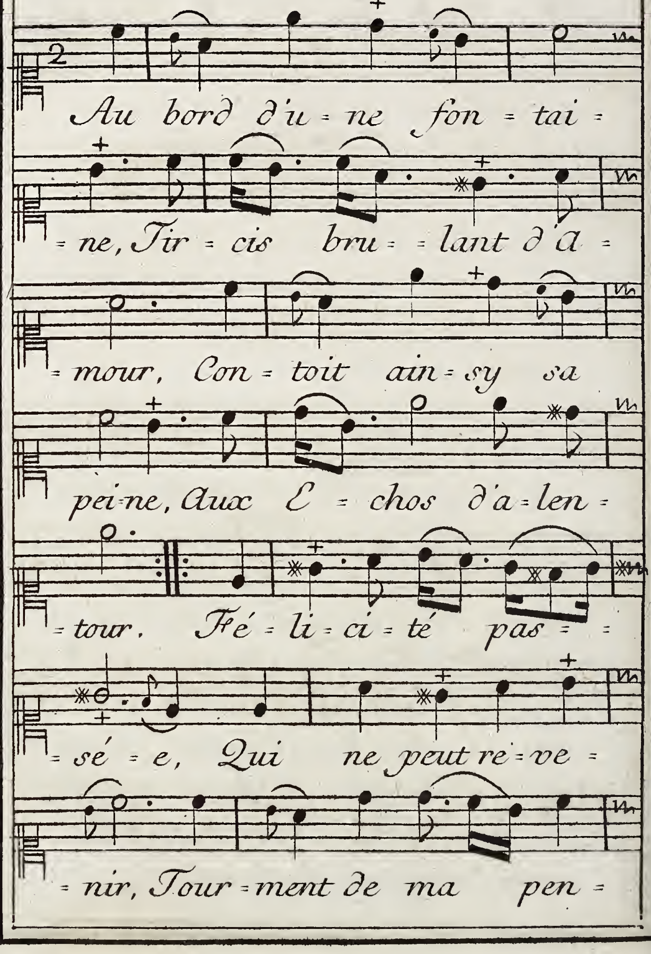

Naivement et mesuré
Quand je re = vis ce que j'ay
tant ai = = mé, Peu s'en fal =
= lut que mon feu ral = lu =
= mé, Ne fit l'A = mour dans
mon â = = me re = naî = = tre,
Et que mon coeur au =
= tre fois son Cap = tif ne

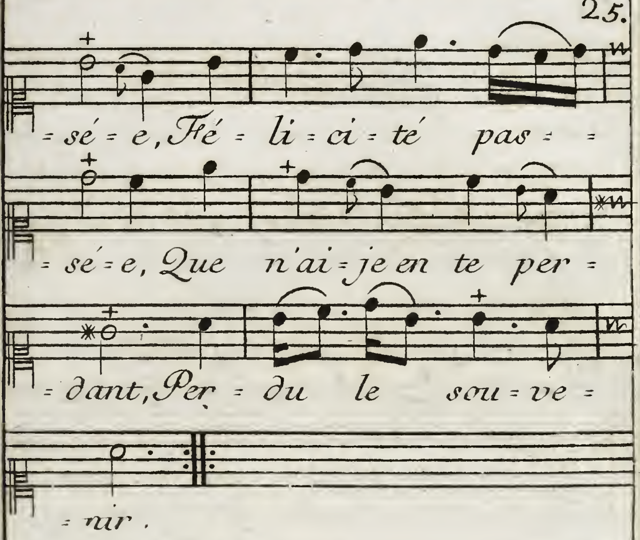

res = sem = blât l'Escla = ve fu = gi =
= tif A qui le sort fait ren con =
= trer son Maî = = tre.

XVI^e. Air.

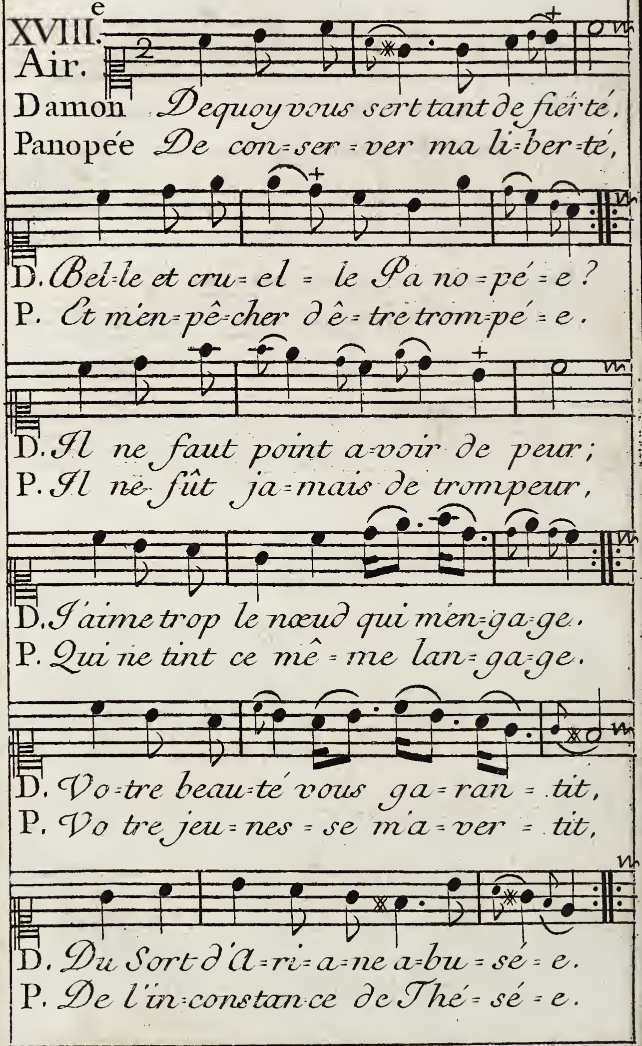

Si les pen = sers de mon a me
Etoient dis = po sés d'ai = mer, Vous se =
= riés la seu = le flâ me Qui me
sçau = roit al = lu = mer.

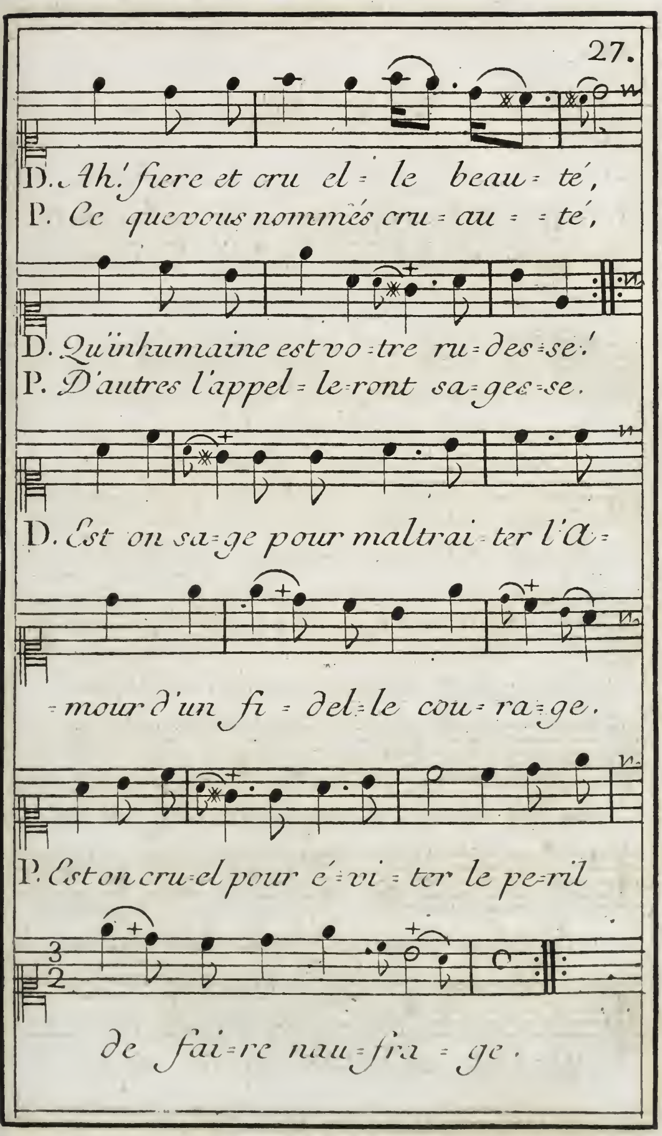
XVII.e Air.


Au bord d'u = ne fon = tai =
= ne, Tir = cis bru = = lant d'A =
= mour, Con = toit ain = sy sa
pei=ne, Aux E = chos d'a = len =
= tour. Fé = li = ci = té pas = =
= sé = e, Qui ne peut re = ve =
= nir, Tour = ment de ma pen =

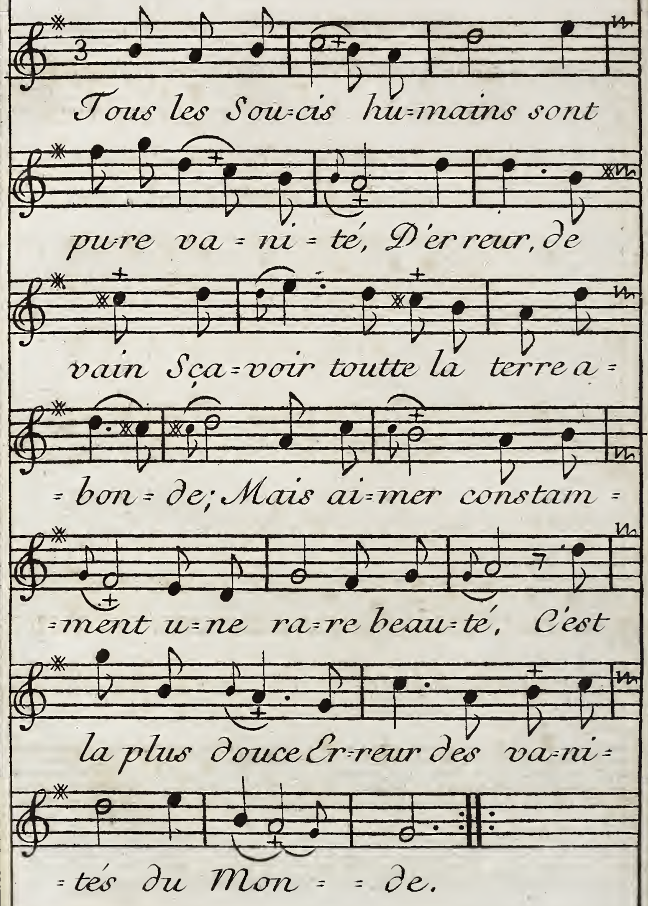

= sé = e, Fé = li = ci = té pas = =
= sé = e, Que n'ai = je en te per =
= dant, Per = du le sou = ve =
= nir .

XVIII.^{e} Air.

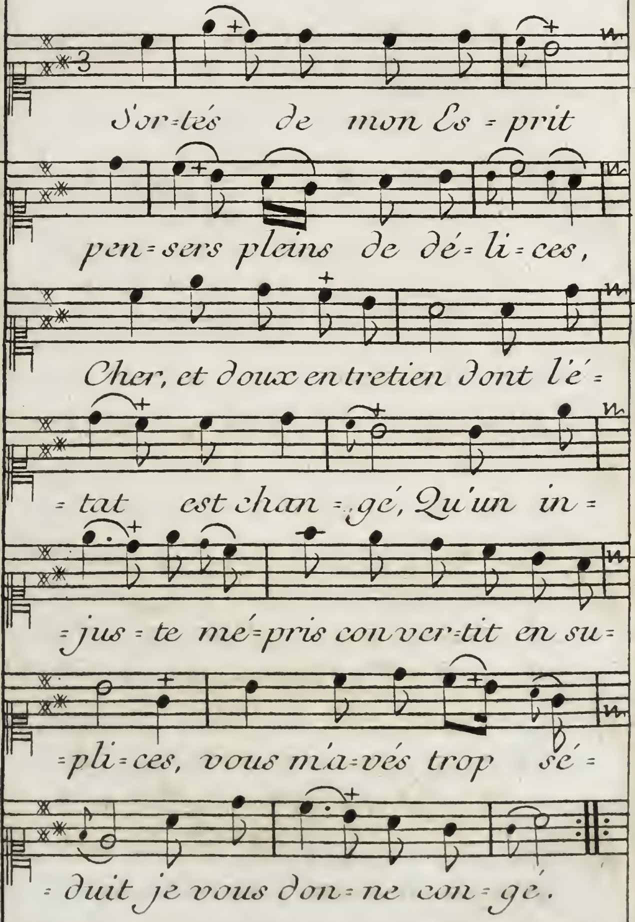

Damon Dequoy vous sert tant de fiér-té.
Panopée De con=ser=ver ma li=ber=té,
D. Bel=le et cru=el = le Pa no=pé=e ?
P. Et m'en=pê=cher d'ê=tre trom=pé=e.
D. Il ne faut point a=voir de peur ;
P. Il ne fût ja=mais de trompeur,
D. J'aime trop le nœud qui m'en=ga=ge.
P. Qui ne tint ce mê=me lan=ga=ge.
D. Vo=tre beau=té vous ga=ran=tit,
P. Vo tre jeu=nes=se m'a=ver=tit,
D. Du Sort d'A=ri=a=ne a=bu=sé=e.
P. De l'in=constan=ce de Thé=sé=e.


D. Ah! fiere et cru el = le beau = té,
P. Ce quevous nommés cru = au = = té,
D. Qu'inhumaine est vo = tre ru = des = se!
P. D'autres l'appel = le = ront sa = ges = se.
D. Est on sa = ge pour maltrai = ter l'A =
= mour d'un fi = del = le cou = ra = ge.
P. Est on cru = el pour é = vi = ter le pe = ril
de fai = re nau = fra = ge.

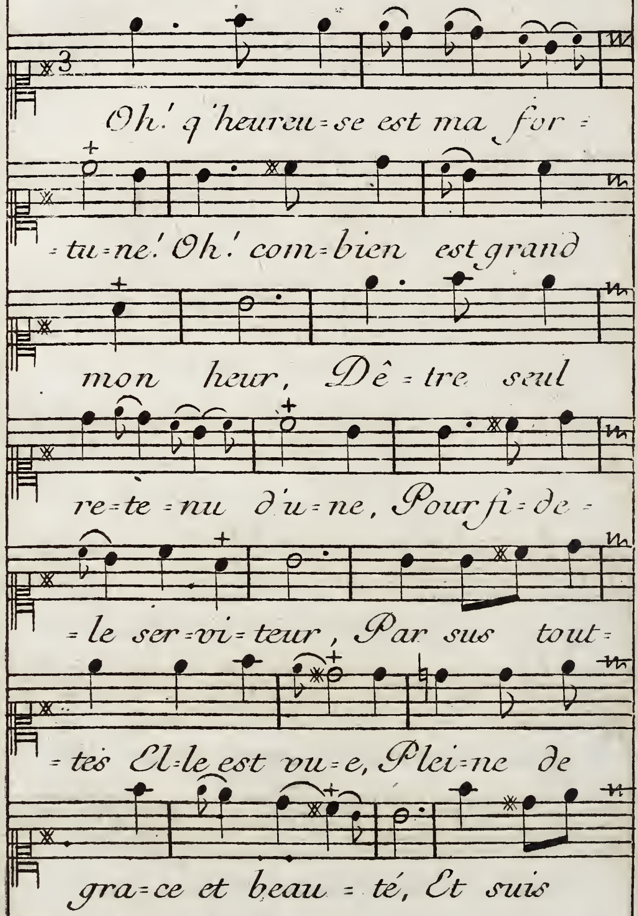
XIX^{e}. Air.

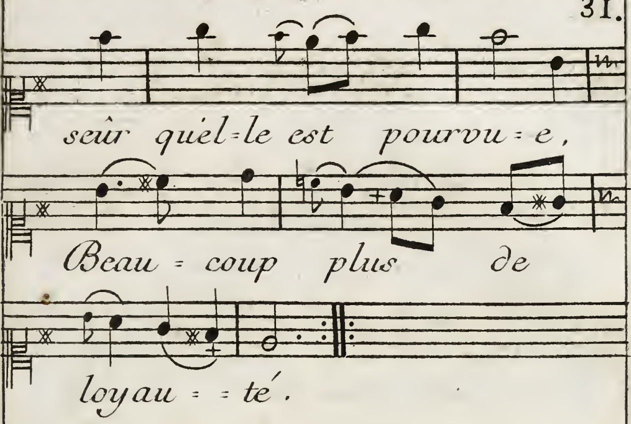

Tous les Sou=cis hu=mains sont
pu=re va = ni = té, D'er reur, de
vain Sça=voir toutte la terre a =
= bon = de; Mais ai=mer constam =
=ment u=ne ra=re beau=té, C'est
la plus douce Er=reur des va=ni=
=tés du Mon = = de.

XX^{e}. Air.


Sor=tés de mon Es = prit
pen=sers pleins de dé= li= ces,
Cher, et doux en tretien dont l'é =
= tat est chan = gé, Qu'un in =
= jus = te mé=pris con ver=tit en su=
=pli= ces, vous m'a=vés trop sé =
= duit je vous don= ne con= gé.

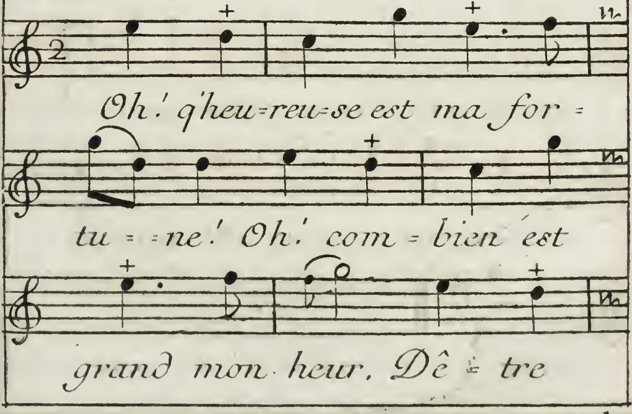
XXI^e. Air.


Oh! q'heureu=se est ma for=
=tu=ne! Oh! com=bien est grand
mon heur, Dê=tre seul
re=te=nu d'u=ne, Pour fi=de=
=le ser=vi=teur, Par sus tout=
=tes El=le est vu=e, Plei=ne de
gra=ce et beau=té, Et suis

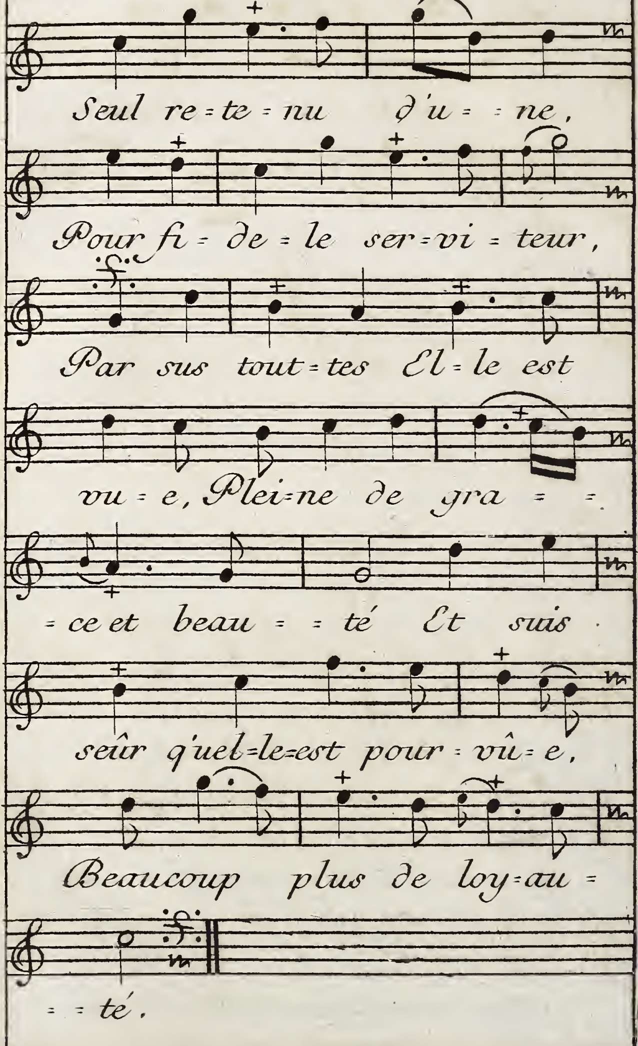

seûr quél=le est pourvu=e,
Beau=coup plus de
loyau==té.

XXI.e Air.

Bis.


Oh! q'heu=reu=se est ma for=
tu==ne! Oh! com=bien est
grand mon heur. Dê=tre

32.


Seul re=te=nu d'u= =ne,
Pour fi=de=le ser=vi=teur,
Par sus tout=tes El=le est
vu=e, Plei=ne de gra= =
=ce et beau= =té Et suis
seûr q'uel=le=est pour=vû=e,
Beaucoup plus de loy=au=
= =té.

SECONDE PARTIE.

CHANSONS

COMPOSÉES DANS LE GOUT DES ANCIENS POETES.

TABLE

Des Auteurs employés dans ce Recueil.

LA Comteſſe de Murat.
Petit.
Autreau.
Le Chevalier d'Orleans.
Auteur anonime.
Le Marquis de Rochemore.
De Moncrif.

CHANSON.

FAut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux Plaiſir ?
Tu nous fuis, las quel dommage !
Dès qu'on a pu te ſaiſir.

Ce Plaiſir tant regretable
Me répond ; rends grace aux Dieux :
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

Cette Chanſon eſt de la Comteſſe de Murat. On ſait quels ſuccès ont eu ſes Contes ; les fictions qu'elle employe ne plaiſent pas ſeulement à l'imagination ; le cœur humain y eſt ſi heureuſement développé, qu'en ſupprimant la Féerie, il reſteroit un fonds & des détails très-ſatisfaiſans : témoin le Conte intitulé le Palais de la Vengeance. La Comteſſe de Murat faiſoit auſſi de très-

jolis vers. Nous avons recouvré un de ſes Ouvrages non encore imprimé, & l'un des plus aimables qu'elle ait composés. Il eſt adreſſé à une jolie Actrice, qui avoit joué habillée en homme : traveſtiſſement que Madame de Murat trouvoit fort indécent & très-deſagréable. On nous fait eſperer quelques autres de ſes Poëſies : voici du moins les vers qu'elle adreſſe à la jeune Comédienne.

EPITRE A LISETTE.

Muſe de tous nos jeux, objet de nos hommages,
Songez que le dépit ſe mêle à nos ſuffrages,
Lorſque vous empruntez des traveſtiſſemens,
Trop peu dignes de vous malgré leurs agrémens.
D'un naturel heureux l'aſcendant eſt extrême;
Pour nous plaire toujours, ſoyez toujours vous-même.
Sous des Myrtes fleuris, dans des Palais charmans,
Devenez-vous Princeſſe ou compagne de Flore,
Vous cauſez dans les cœurs de doux raviſſemens :
Un murmure s'éleve, éclate, augmente encore;
Vous entendez par-tout des applaudiſſemens :
Quels triomphes flateurs! C'eſt un peuple d'amans
Qui couronne ce qu'il adore.
Hé bien, croyez-les donc ces cœurs que vous troublez,
Sous les vrais ornemens que votre art vous préſente :
Vous n'ètes jamais plus charmante,
Que lorſque vous vous reſſemblez.

ROMANCE.

DEs que Robin eut vu partir Toinette,
Il quitta là le ſoin de ſon troupeau;
Il jetta loin pannetiere & houlette,
Et ne garda rien que ſon chalumeau;
Il lamenta plus fort qu'un Jeremie;
Il ſouhaita mille fois le trépas;
Et dans ſon mal il n'a d'autre ſoulas,
Que d'entonner ſur ſa flûte jolie
Triſte chanſon qui finit par hélas!
C'eſt grand'pitié d'être loin de ſa Mie.

Ces derniers mots ſans ceſſer il répette,
Tantôt aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau,
Tantôt couché deſſus la tendre herbette,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau:
Onc ne mena Berger ſi triſte vie:
Du doux ſommeil il ne fait plus de cas;

Plus qu'un Hermite il fait maigre repas ;
Danses & jeux jà ne lui plaisent mie,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa Mie.

Il n'est Berger qui son mal ne regrette ;
Et près de lui Bergeres du hameau
Viennent chanter filant leur quenouillette,
Pour consoler ce triste Pastoureau :
Mais leur doux chant point ne le solacie,
Tant la douleur le tient dedans ses lacs :
Pour ne rien voir les yeux tient toujours bas,
Et si leur dit, laissez-moi, je vous prie ;
Puis aussitôt revient à son hélas !
C'est grand'pitié d'être loin de sa Mie.

On nous a donné cette Chanson sous le nom de Petit, sans ajouter aucun autre éclaircissement. Nous aurions desiré recouvrer quelques autres pièces de cet Auteur, nos recherches ont été inutiles ; il ne seroit pas étonnant que cette Chanson-ci fût unique. Il y a peu de gens d'esprit qui, dans le cours de leur jeunesse, n'ayent fait ou par esprit de societé, ou comme le Marquis de la Fare, par un talent qu'ils ne croyoient pas avoir, quelques Poësies qui la plupart sont restées inconnues.

CHANSON.

PAr ce beau premier de Mai,
Sur la verdure allons gai,
Laiſſez-moi cueillir un bouquet,
Ma tourelourette,
Par amourette,
Laiſſez-moi cueillir un bouquet
Dans votre jardinet.

Cueillez-y roſe & muguet,
Mais cueillez-les en ſecret;
Il eſt clos pour tout indiſcret
A la ſerrure,
Je vous le jure;
Pour vous il ne l'eſt qu'au loquet
Mon gentil jardinet.

Autreau eſt auteur de cette jolie Chanſon; il ſaiſiſſoit très-heureuſement le caractère de naïveté. On

peut en juger par ſa Comedie intitulée la Magie de l'Amour, où Mademoiſelle Gauſſin remplit le rôle de Sophilette, avec toute la vérité du perſonnage & ſes graces naturelles.

CHANSON.

QUi bien connoît le ſort des Grands,
Du tout ne leur porte d'envie;
Leur faut trop de biens différens,
Pour paſſer un jour de la vie.

J'habite un champêtre ſéjour,
Et j'ai pris ma Mie au Village;
Je la vois comme au premier jour
Qu'Amour forma notre ménage.

Le faſte a bien un grand attrait,
Mais attrait qu'emporte l'uſage;
La ſimplicité qui nous plaît,
Nous plaira toujours davantage.

L'air & les paroles de cette Chanſon ſont du feu Grand Prieur. Au milieu de cette variété de goûts qui l'entraînoient quelquefois tous enſemble, & qui contribuoient avec ſes diſtractions & les graces de ſon eſprit à le rendre fort aimable, celui de la retraite avoit quelquefois ſon tour. Dans un de ces momens il avoit loué une petite maiſon, eſpèce de cabane, ſur les bords de la Marne; ſon projet étoit l'étude de l'Hiſtoire naturelle, & il avoit commencé par le règne animal. Il s'étoit formé une baſſecour remplie de Quadrupedes & d'Oiſeaux, tous de la plus grande beauté. Il les nourriſſoit de ſa main; & cette baſſecour il l'appelloit ſa Mie: voilà le ſujet de cette Chanſon qui eſt ſimple & jolie.

CHANSON.

Autrefois un Temple étoit ;
La fête en eſt paſſée ;
Chaque Amant y récitoit
Sa plus douce penſée.

Si ce Temple ſe rouvroit
Pour ce tant doux myſtère ;
Que de fois on entendroit,
J'adore La Vallière !

On nous a envoyé cette Chanſon ſans nom d'auteur ; nous avons été bien aiſes de l'employer : nous recherchons avec zèle les ouvrages qui renferment des éloges mérités. Le ſiècle eſt inondé d'écrits qui ne tendent qu'à dégrader ; il eſt juſte que les gens qui aiment mieux applaudir que dédaigner, trouvent des occaſions de ſe ſatisfaire.

Les vers ſuivans nous ont été adreſſés avec cette

Chanſon ; nous les employons par les motifs que nous venons d'expoſer.

D'où viént que ce lieu champêtre
Ne nous plaît que foiblement ?
Il eſt vrai qu'il eſt charmant,
*Mais Boufflers * y pourroit être.*

Une troupe d'Amours à ſes ordres ſoumiſe,
Dans ce bois l'autre jour ſe plaiſoit à chanter ;
Si vous la connoiſſez, voici votre deviſe :
Ou la voir, ou la regreter.

Quand parmi nous quelqu'un dans ſon langage
Fait éclater les graces de l'eſprit,
Même en applaudiſſant en ſecret on ſe dit :
Boufflers en a bien davantage.

Que ſa préſence eſt ſecourable !
Un eſſain de plaiſirs inceſſamment la ſuit ;
Elle paroît, l'eſprit en devient plus aimable,
Et le ridicule s'enfuit.

* Aujourd'hui Ducheſſe de Luxembourg.

CHANSON.

THemire eſt belle & trop belle ;
Douce & fière en ſon maintien ;
Tant d'attraits brillent en elle
Qu'on ne ſait dire combien ;
Elle eſt ſenſible & cruelle ,
Et rien n'attache ſi bien.

Je lui peins mon cœur fidelle ;
Si tendre & digne du ſien ;
Je vous aime auſſi , dit-elle ;
Et c'eſt ne promettre rien ;
Elle eſt ſenſible & cruelle ,
Rien ne tourmente ſi bien.

Que par magie on reprenne
Un cœur qu'elle fait gémir,
Tout un ſiècle on le promene,
Sans rencontrer le plaiſir;
On retourne à l'inhumaine
La voir, l'aimer & ſouffrir.

C'eſt grand abus de prétendre
Fuir qui ſait trop nous charmer;
Le cœur ne ſait où ſe prendre,
Langueur le vient conſumer;
Mieux vaut mourir d'amour tendre,
Que de l'ennui de n'aimer.

Le Marquis de Rochemore, auteur de cette Chanſon, a aimé la Themire dont il s'agit, juſqu'à mourir de douleur de l'avoir perdue. Les vers que nous allons ajouter, & qu'il fit dans les premiers momens de ſon déſeſpoir, expriment avec autant de force que de naturel, tout ce qu'une ame tendre & une imagination vive font reſſentir. Il reſte de lui pluſieurs pièces fugitives pleines de Poëſie & de gaité. Bien des gens d'eſprit avec qui il a vécu, le regretent preſqu'autant qu'il a regreté ſa Themire.

Aux autels du tyran des morts,
D'une tremblante main je conſacre ma Lyre ;
Je ne chantois que pour Themire,
Themire a vû les ſombres bords ;
Tendres concerts, charmant délire,
Faites place à d'autres tranſports.
Une douleur muette & ſombre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne ſentir, ne voir que mon malheur ;
Voilà le ſeul tribut que je dois à ton ombre.
Soyez les garants de ma foi,
Lieux redoutés où repoſe ſa cendre ;
Il n'eſt plus aujourd'hui d'autre plaiſir pour moi,
Que les pleurs qu'en ſecret je viens ici répandre.

ROMANCE.

VIens m'aider, ô Dieu d'amours !
A pourtraire celle,
Celle tant tant belle,
Que tant aimerai toujours.

Elle a bien du gai Printemps
Gente humeur & fin ſourire ;
Blanches perles ſont ſes dents ;
Roſes ſa bouche reſpire.

⁂

Son maintien eſt ſi très-doux,
Son parler ſemble une Lyre ;
Si ſon regard luit ſur vous,
Votre ame toute il attire.

⁂

Son vouloir eſt votre Roi ;
Voulut-elle votre vie,

Ce vous ſeroit douce loi
D'accomplir ſa fantaiſie.

En ſa perſonne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie;
Et ſans y penſer, voilà
Qu'elle ſe trouve obéie.

Ne lui ſeriez moins conſtant;
En ſervant beauté nouvelle;
Car bien que l'œil ſoit content;
Le cœur dit: ce n'eſt pas elle.

Ayant le prix diſputé,
Amours ont vu l'avanture;
Venus eut bien la beauté,
Mais ma Mie eut la ceinture.

Viens m'aider, &c.

Dans cette Romance le langage de nos anciens Poëtes eſt très-heureuſement employé; les idées ſont plus

abondantes que dans la plupart de leurs Chansons, & leur naïveté s'y trouve. Il est vrai que le dernier couplet de cette Romance-ci semble pris dans un endroit de Clement Marot ; l'Auteur s'en est apperçu après coup, & s'est contenté de nous en avertir, sans y rien changer. » Il en est, nous a-t-il dit, de ces larcins, comme de la » coquetterie de certaines femmes de bien, qui se tran- » quilisent sur ce qu'elles n'ont pas eu mauvaise inten- » tion. « Il nous a proposé de plus un doute que lui a fait naître cet endroit :

En sa personne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie.

Il demande si dans ce dernier vers l'expression est heureuse & naïve, ou s'il n'y entre pas ce qu'on appelle du précieux : chose bien opposée au style de la Romance. Nous laissons aux lecteurs à résoudre la question.

CHANSON.

IL eſt une Sophie, onc il n'en ſera d'autre;
Raviſſant d'un ſouris mon ame auſſi la vôtre;
Euſſiez-vous cent ans,
Fuſſiez-vous cinq cens,
Et tout le monde encore;
Quand ſon regard tant doux verrez;
Son parler divin entendrez,
De bouche & de cœur lui direz:
Tenez, je vous adore.

ROMANCE.

Les infortunes inouies de la tant belle, honnête & renommée Comtesse de Saulx.

SEnsibles cœurs, je vais vous réciter,
Mais sans pleurer, las! comment les conter?
Les déplaisirs, les ennuis & les maux
Qu'a tant soufferts la Comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grace & de vertu
Bonheur naissoit, comme elle en auroit eu!
Elle étoit sœur du vaillant Olivier:
Hélas! pourquoi ne la mieux marier?

Non que le Comte entre les hauts Seigneurs,
Puissant ne fut en Vassaux & honneurs:

Mais las, hélas! c'eſt que par trop étoit
Mari méchant, qui tant mal la traitoit.

Dans ſon Châtel, entre quatorze tours;
Comme en priſon, la tint-il pas toujours?
Sans Damoiſelles, ſans nuls Cavaliers,
Pages aucuns, & pas plus d'Ecuyers.

Mais pis encore, la pauvrette n'avoit
Serf ni ſervante, & ſon mari ſervoit;
Le pain faiſoit, pâtiſſoit, rotiſſoit,
Faiſoit le lit, & volaille engraiſſoit.

Or ſi l'Epoux lui fit tel traitement,
C'eſt qu'il étoit jaloux étrangement:
Eſt-on jaloux par trop forte amitié,
De ces gens-là faut avoir grand'pitié.

Mais ce mari qui ne l'aimoit de cœur;
Jaloux n'étoit que par fauſſe frayeur:

Croyant, le fol, que ſi rare beauté
Onc ne pourroit garder fidélité.

Des yeux le jour la couve conſtamment;
De nuit à peine il les clot un moment:
De ſa moitié que ſert d'être gardien,
Sans ſa vertu vous ne garderez rien.

En ſonge un jour il rêva de galant;
A ſon réveil, las! il la battit tant...
Pour paſſetems qu'eſt-ce donc qu'elle avoit?
Des animaux; elle les élevoit.

Un ſanglier & deux grands louveteaux
L'alloient ſuivant, comme petits agneaux;
Un ours des bois dans leur parc ſe gliſſa,
En moins de rien elle l'apprivoiſa.

A ſa voix douce ils accouroient ſoudain;
Et ne prenoient vivres que de ſa main:

Plus doux cent fois un chacun d'eux sembloit
Dire à l'Epoux, qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours comme on voit s'adoucit;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.
Las! voici bien un autre désarroi!
Comte de Saulx, te faut servir le Roi.

Il t'a mandé : mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, & bien me défendrez.
Ne plus garder sa femme, oh quel malheur!
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna;
Dans la grand'tour on vous l'emprisonna.
Or bien qu'époux fussent depuis cinq ans,
Elle n'avoit été grosse d'enfans.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut ; admirez le hasard.

Mais il s'en va, ſans en être certain.
Comteſſe, hélas ! quel ſera ton deſtin ?

Deux ans paſſés, deux ans & ſeize jours
Elle habita la plus ſombre des tours.
Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux ;
Le Comte abſent, ſes jours couloient plus doux.

Mais un matin, ſource de plus grands maux !
On ouvre l'huis, c'eſt le Comte de Saulx.
Sa moitié voit, tenant ſur ſon giron,
Et careſſant le plus gentil poupon.

Morne & tremblant il reſte avec effroi ;
Il fut abſent, elle a fauſſé ſa foi.
Il va penſer qu'en la tour introduit,
Un verd galant l'eſcaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur :
Puis ſur ſa femme avec un noir regard,
Il va levant l'enſanglanté poignard.

Femme ſans foi, ſans vergogne, ſans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs.
L'infortunée à ces mots n'entendoit,
Serrant l'enfant qui ſon ame rendoit.

Bouche ſur bouche elle veut recueillir
Le fruit amer de ſon dernier ſoupir.
Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir!
Et le cruel ſa moitié va meurtrir.

Vers ſon beau ſein déja le fer mortel...
Mais quel grand bruit à l'entour du Châtel!
Ah! Dieu, vrai Dieu! c'eſt le brave Olivier
Qui l'eſcalade avec maint Cavalier.

L'époux ſe calme ou ſe trouble autrement:
Madame, allons au bel appartement.
Les y voilà : çà mettez ſans retard
Juppe de ſoie & le corps de brocard.

Car Olivier vient occir par courroux
Cil qu'en l'Egliſe avez fait votre époux.
Vos Cavaliers s'il demande où ſont-ils ?
Au loup chaſſant avec chiens & fuſils.

S'il vous demande où ſont vos Aumôniers?
Allant à Rome avec mes Ecuyers.
S'il vous demande où Damoiſelles ſont?
Pélerinage à Saint Claude elles font.

Si Chambrieres? lors répondrez; bon,
Au clair ruiſſeau blanchiſſent le linon.
S'il vous demande où eſt le petit né?
Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

Bref, s'il difoit, votre époux je ne voi?
Mandé par lettre il eft au camp du Roi.
Mais à la porte Olivier mene bruit,
Et jà le Comte eft caché fous le lit.

Où eft ma fœur? que l'emmene d'ici.
Mon frere, hélas! me méconnoît ainfi!
Ma fœur, ma fœur, eft-ce bien vous? hélas!
Pâleur avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond: j'ai failli de mourir:
Et puis tout bas: las! j'ai bien à fouffrir!
Ma fœur, ma fœur, je ne vois d'Aumôniers,
De Clercs aucuns, auffi peu d'Ecuyers?

Tout haut: pour Rome un chacun eft parti:
Tout bas: mon frere, hélas! j'ai bien pâti!
Ma fœur, ma fœur, n'avez Pages aucun,
Point de Héraults, de Cavaliers pas un?

Elle tout haut : ils ſont chaſſant au bois :
Et puis tout bas : par jour me meurs cent fois.
Ma ſœur, ma ſœur, où donc eſt votre époux ?
Qu'il ne me vient recueillir quant & vous ?

Tout haut : il eſt allé le Roi ſervir.
Et puis tout bas pouſſe un profond ſoupir.
Ma ſœur, ma ſœur, cher objet d'amitié,
Quoi ! de vos maux me cachez la moitié ?

Il eſt céans, ce tant barbare époux,
Qui méconnoît ſon vrai tréſor en vous.
Lors l'apperçoit, & du lit l'arrachant,
Tire ſur lui ſon coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embraſſant ſes genoux :
Mon frere, hélas ! c'eſt toujours mon époux.
Rancune n'ai de tant de maux que j'eus ;
Pardonnez-lui, il ne me tuera plus.

Non, tout cruel éprouve un cruel ſort;
Et qui vous hait a mérité la mort.
Lors il le frappe, & ſa ſœur lui montrant;
Regrete-la, dit-il, en expirant.

Le Comte expire, & ce cœur ſans pitié
Meurt honoré des pleurs de ſa moitié.
Epoux, époux, n'oubliez ſon deſtin:
Onc un jaloux ne fit heureuſe fin.

Il reſte quelques fragmens d'une ancienne Romance de la Comteſſe de Saulx : les voici.

LE COMTE DE SAULX.

Allez, Madame, allez-vous-en prier;
Car voici l'heure où bientôt faut mourir.

LA COMTESSE.

Comte de Saulx, ſavez-vous qui j'ai vu
Là-haut là-bas dans ces verds prés touffus;
J'ai vu une bande de Cavaliers,
Et parſus tout mon bon frere Olivier.

LE COMTE.

Allez, Madame, allez-vous-en parer;
Robe de ſoie & robe d'or mettez.

S'il vous demande où ſont vos Chambrieres ;
Vous lui direz, elles ſont à la riviere.
S'il vous demande où ſont vos Damoiſelles,
Vous lui direz qu'elles ſont aux Tournelles.
S'il vous demande où eſt votre mari,
Vous lui direz, il eſt au Roi ſervir.
Et moi je vais me cacher ſous le lit.

OLIVIER.

Dis-moi, ſervante, où eſt donc ta Maîtreſſe ?

LA COMTESSE.

Faut que mon frere ainſi me méconnoiſſe !

OLIVIER.

Dis-moi, ma ſœur, où donç eſt ton mari ?
Tout haut : mon frere, il eſt au Roi ſervir.
Tout bas lui dit : j'ai un méchant mari.
Ma ſœur, dis-moi, où eſt ton petit né ?
Tout haut répond : il eſt à promené.
Tout bas lui dit, mon mari l'a tué.
Ma ſœur, ma ſœur, où donc eſt ton mari ?
Tout bas répond : il eſt deſſous le lit.
Dis-moi, ma ſœur, en voudrois-tu la tête ?
Nenni, mon frere, elle m'eſt trop funeſte.
Lors Olivier de ſon glaive l'occit.

LA COMTESSE.

Dieu ſoit loué, jà n'ai plus de mari.

Dans l'uſage qu'on a fait de ces fragmens, la Comteſſe de Saulx eſt plus intéreſſante ; mais il eſt vrai que ces mêmes fragmens ont fourni ce qui caractériſe le mieux la vraie Romance. Et nous le diſons ſans crainte de déſobliger le nouvel Auteur, c'eſt de lui que nous tenons cette remarque avec les fragmens rapportés.

CHANSON.

A Quinze ans, quinze ans achevés,
N'auriez d'amour la fantaisie?
Que je vous plains, cœurs réprouvés!
Guérissez-vous, bien le pouvez;
Il ne faudra que voir ma Mie.

Vous direz: beaux yeux, me voilà;
Aimer je veux d'amour extrême;
Son doux regard sur vous luira,
Et votre cœur tôt s'écrira:
Ah! grand merci, voilà que j'aime.

CHANSON.

Comme tout loyal Amant ne ſait qu'être complaiſant au vouloir de ſa Mie.

ELle m'aima, cette belle Aſpaſie,
Et bien en moi trouva tendre retour;
Elle m'aima, ce fut ſa fantaiſie,
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Mirtil chanter l'hymne d'Amour;
Elle l'aima, ce fut ſa fantaiſie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos Bergers tour à tour:

Ils ſont fâchés, moi je la remercie;
Las! elle fait paſſer un ſi beau jour.

Pour ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux;
Si reclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira: que ne l'inſpirez-vous.

J'ai vû depuis cette belle Aſpaſie,
La couronnant de roſes je lui dis:
Quand reviendra la douce fantaiſie?
Car ce jour-là c'eſt le ſeul où je vis.

Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie,
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits;
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien;

Ne prétendez gêner ſa fantaiſie :
Qui plaît eſt roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

On peut dire que cette Chanſon eſt pleine de morale. La mauvaiſe humeur des Amans quittés, leur indiſcrétion par eſprit de vengeance, le plaiſir honteux d'outrager ce qu'ils aiment encore; tous ces torts y ſont combattus avec d'autant plus de ſageſſe, qu'on en fait voir l'inutilité. On ne ſauroit trop redire cette belle maxime aux jeunes gens deſtinés à faire de l'éclat dans le monde : Qui plaît eſt roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

ROMANCE.

Les conſtantes amours d'Alix & d'Alexis.

POurquoi rompre leur mariage,
Méchans parens ?
Ils auroient fait ſi bon ménage
A tous momens.
Que ſert d'avoir bague & dentelle
Pour ſe parer ?
Ah ! la richeſſe la plus belle
Eſt de s'aimer.

Quand on a commencé la vie,
Diſant ainſi :
Oui, vous ſerez toujours ma mie ;
Vous, mon ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie

De s'entre-unir,
Qu'avec un autre on vous marie,
Mieux vaut mourir.

A ſa mere, étant déjà grande,
La pauvre Alix,
A deux genoux un jour demande
Son Alexis.
Maman, il faut par complaiſance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un Conſeiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura;
Au couvent de Sainte Marie
On l'enferma.
Là pendant trois ans éperdue
Elle a gémi,
Sans avoir un inſtant la vue
De ſon ami.

Un jour... quelle malice d'ame!
La mere a dit:
Alexis a pris une femme
Sans contredit.
Et puis lui montrant une lettre
Lui dit, voyez;
Il vous écrit, c'eſt pour permettre
Que l'oubliez.

Alors Conſeiller & Notaire
Arrivent tous;
Le Curé fait ſon miniſtère,
Ils ſont époux.
Pour elle, hélas! feſtin & danſe
Ne ſont qu'ennui;
Toujours lui vient en ſouvenance
Son favori.

Le ſoir, plus grande fâcherie
Saiſit ſon cœur,
Sa mere la tanſe & la crie

Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mene
Droit au bucher,
La pauvrette en pleurant ſe traîne
Pour ſe coucher.

Vrai Dieu! qu'Alix, honnête & ſage,
Se conduit bien!
Tous autres ſoins que du ménage
Lui ſont de rien.
Voyant de ſon époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de ſon ame
Ce qui reſtoit.

Hélas! ſon ame toute entiere
A ſes ſoucis,
Gardoit ſon amitié premiere
Pour Alexis.
Cinq ans en dépit d'elle-même
Paſſa les jours,

A ſe reprocher qu'elle l'aime ;
L'aimant toujours.

Pour chaſſer de ſa ſouvenance
L'ami ſecret,
On ſe donne tant de ſouffrance
Pour peu d'effet :
Une ſi douce fantaiſie
Toujours revient ;
En ſongeant qu'il faut qu'on l'oublie ;
On s'en ſouvient.

Alix, dans ſa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mene un Marchand d'Armenie
Pour des bijoux ;
Ma moitié, faites quelque emplette
De ſon écrin :
Perles & nœuds ſont la recette
Pour le chagrin.

Baiſe-moi, moutonne chérie;
Je vais au plaid;
Tiens, prens de cette orfévrerie
Ce qui te plaît:
L'argent n'eſt que pour qu'on ſe donne
Quelque bon temps;
N'épargne rien; voilà, mignonne,
Vingt écus blancs.

❧

Il part. Le Marchand en ſilence
L'écrin montroit,
Qu'Alix avec indifférence
Conſideroit;
Chaque fois qu'il offre à la Dame
Perle ou Saphir,
Chaque fois du fond de ſon ame
Sort un ſoupir.

❧

En lui toutes fleurs de jeuneſſe
apparoiſſoient;
Mais longue barbe, air de triſteſſe

Les terniſſoient.
Si de jeuneſſe on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une ame tendre
A bien ſon prix.

Mais Alix ſoucieuſe & ſombre
Rien ne voyoit;
Pourtant aux longs ſoupirs ſans nombre
Qu'il répétoit:
D'où lui vient, dit-elle en ſoi-même,
Tant de chagrins?
Ah! s'il regrete ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous ſoucie,
Comme je voi?
Si c'eſt d'aimer, je vous en prie,
Dites-le-moi.
Eh! que ſert de conter, Madame,
Un déplaiſir,

Qui jamais, jamais de mon ame
Ne peut ſortir.

Il n'eſt qu'un tréſor dans le monde;
Je le connois,
Long-temps en eſpoir je me fonde
Que je l'aurois;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaiſoit tant,
Je l'emportois dans ma penſée
En le quittant;
Lorſqu'un lutin, par grand'rancune;
Vint l'enlever,
Puis d'un autre en fit la fortune,
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde ;
Quand je l'appris ?
Pour m'en aller au bout du monde
Me départis ;
Non qu'un inftant en moi je penfe
De l'oublier,
Mais pour mourir de ma conftance
A le pleurer.

Marchand, eft-ce or en broderie
Que ce tréfor ?
Madame, hélas ! ce que j'envie
Surpaffe l'or.
Sont-ce rubis ? J'aurois fans peine
Rubis perdus.
C'eft donc le trouffeau de la Reine ?
Ah ! c'eft bien plus.

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
Me le ravir,
J'en ai tiré la chere image,

De ſouvenir ;
J'ai, la voyant, l'ame remplie
De déſeſpoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, j'en meurs d'envie ;
Arménien,
Que cette image tant chérie
Je voye enfin.
Lors, avec un ſoupir qu'il jette,
Plus loin encor,
De ſon ſein tire une tablette
Dans du drap d'or.

Alix ſoudain prit la dorure ;
La déplia ;
Sur la tablette, en écriture ;
Ces mots trouva :
ICI JE CONTEMPLE A TOUTE HEURE
DANS LES SOUPIRS ;

Je garde tout ce qui demeure
De mes plaisirs.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vîtement :
Eh ! qu'eſt-ce donc qu'elle y découvre
Pour ſon tourment ?
La voilà toute évanouie
A cet objet !
Qui n'eût même tranſe ſentie ?
C'eſt ſon portrait.

Alix, mon Alix tant aimée ;
Hélas ! c'eſt moi !
Alix, Alix tant regretée,
Ranime-toi ;
Ton Alexis vient de Turquie ;
Tout à l'inſtant,
Pour te voir, & quitter la vie
En te quittant.

Par ces triſtes mots ranimée,
    Alix parla.
Alexis, j'ai ma foi donnée,
    Un autre l'a;
Je ne dois vous ouir de ma vie
    Un ſeul inſtant:
Mais ne mourez pas, je vous prie,
    Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à ſa mie,
    Partir ſoudain,
Avant que pour jamais la fuie,
    Lui prend la main.
L'époux ſurvient; à cette vue,
    Tout en fureur,
Leur a d'une dague pointue
    Percé le cœur.

Alexis meurt. Alix mourante,
    Les yeux baiſſés,
Dit: je péris, mais innocente,

Ce m'eſt aſſez.
Mon époux, votre jalouſie
Verſe mon ſang :
Sans regret je quitte la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de ſa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il eſt nuit, il voit l'image
De ſa moitié,
Qui du doigt montrant la bleſſure
De ſon beau ſein,
Appelle avec un long murmure
Son aſſaſſin.

Après ſi triſte tragédie,
Tout ſage époux,
Ne peut de ſa moitié chérie
Etre jaloux.
S'il trouve un Marchand d'Armenie
Prenant ſa main,

Il dit ; c'eſt qu'on le congedie ;
J'en ſuis certain.

Depuis que cette Romance a paru, on a donné ce titre à toutes les Chanſons amoureuſes qui ont une ſuite de couplets. La Romance cependant a un caractère qui la diſtingue : indépendamment de l'avanture qui en fait le ſujet, il faut qu'il y ait une action intéreſſante, & que le ſtyle en ſoit naïf. C'eſt ce qu'ont négligé pluſieurs bons Auteurs ; ils ont écrit leurs Chanſons en ſtyle d'Ode, & c'eſt ôter à la Romance ſon mérite principal. Celle-ci, malgré toute la fortune qu'elle a faite, a un très-grand défaut dans l'action. L'Auteur en eſt convenu avec nous, & nous a dit que c'eſt Madame la Princeſſe de C... qui la première l'en a fait appercevoir. Le caractère jaloux du mari n'eſt annoncé que par le coup de poignard qui tue ſa femme ; il auroit fallu préparer dans le cours de l'action cette cataſtrophe. Mais cette Romance, à ce que nous a dit auſſi l'Auteur, fut faite uniquement dans la vue d'amuſer Madame la Ducheſſe de Villars & Madame la Princeſſe d'Armagnac. Il leur chantoit les couplets à meſure qu'ils étoient achevés, elles en paroiſſoient très-contentes ; & un Auteur en ce cas eſt aiſément gagné par l'exemple.

CHANSON.

LA ROSE,

TRADUCTION D'ANACREON.

Rose eſt des Dieux la fleur choiſie,
L'ornement du jardin d'Amour,
Des Nimphes l'innocent atour;
Des mortels Roſe eſt l'ambroiſie;
En parfum, en grace, en couleurs,
Roſe eſt bien la reine des fleurs.

Charme de tout ce qui reſpire,
Qui la Roſe ne chériroit?
Si triſteſſe la rencontroit,
On verroit triſteſſe ſourire.
En parfum, &c.

C'eſt un ciel de Roſes écloſes
Qu'offre l'Aurore en ſa clarté ;
Des trois Graces la nudité
S'embellit d'un rézeau de Roſes.
En parfum, &c.

Nimphes, la douce deſtinée !
Les chanſons, les fleurs, le printems ;
Voilà vos plus chers paſſe-tems.
Sachez comment la Roſe eſt née ;
De choſe ſi plaiſante à voir,
L'origine eſt belle à ſavoir.

Par un beau jour la mer fit naître
Venus, Venus objet ſi beau,
Puis Jupiter en ſon cerveau
Forma Pallas qu'on vit paroître.
Que fit Venus ? Troie enflamma.
Que fit Pallas ? terreur ſema.

Dès à l'inſtant qu'œuvre pareille
Aux yeux de Nature éclata,
Nature en ſon ſein projetta
Enfanter plus douce merveille,
Fit la Roſe amour des Zéphirs,
Et qui n'eſt que paix & plaiſirs.

Strophe ajoutée, en préſentant cette Ode à la Reine.

Mais ce qui Roſe déifie,
Elle pare un Temple écarté,
Où les arts, l'eſprit, la gaité
Régnent ſous le nom de SOPHIE;
Et depuis cet excès d'honneurs,
Roſe eſt mieux que reine des fleurs.

N'en déplaiſe au Poëte grec, on ne conçoit pas trop quelle analogie il a conçue entre Pallas qu'il fait naître toute armée, & la Roſe. La naiſſance de Venus n'eût-elle pas été ſuffiſante, pour inſpirer à la Nature la formation d'une fleur, qui eſt en quelque ſorte la Venus de ſon eſpèce?

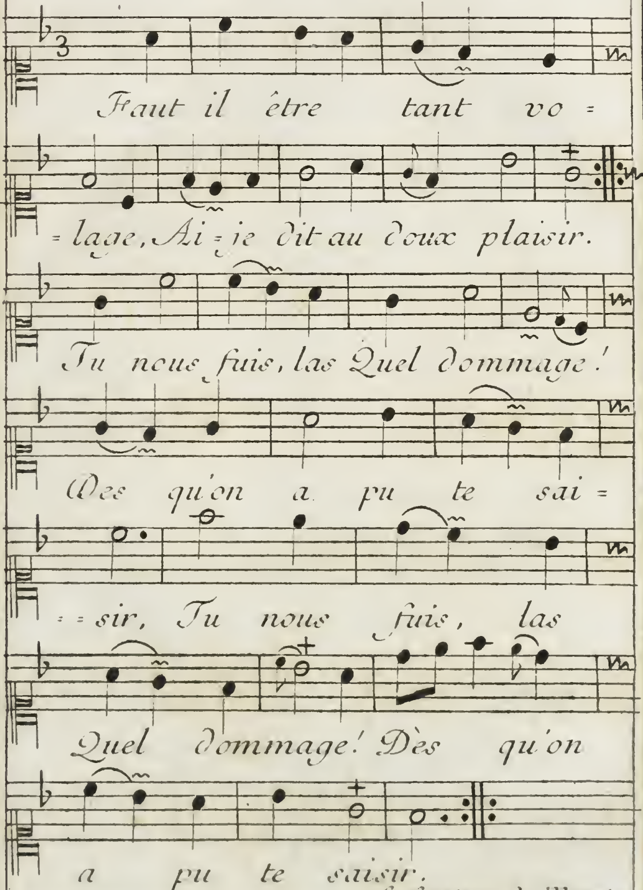
TABLE

Des Chanſons & Romances contenues dans la ſeconde Partie.

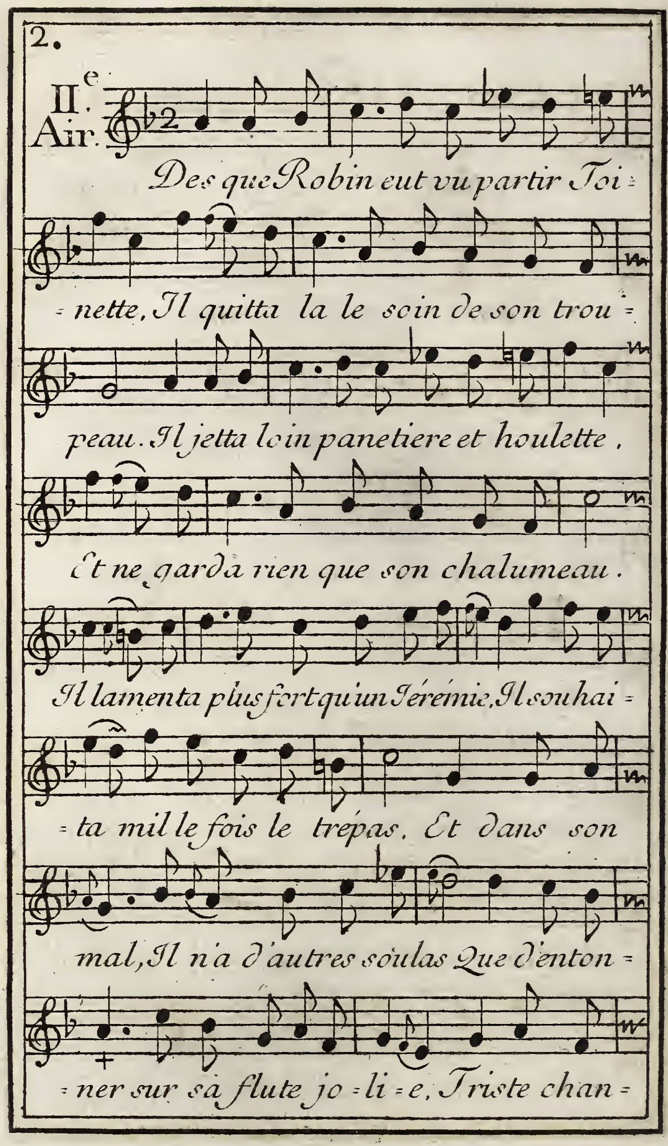
FAut-il être tant volage ? Page 45
Dès que Robin eut vû partir Toinette. 47
Par ce beau premier de Mai. 49
Qui bien connoît le ſort des Grands. 51
Autrefois un Temple étoit. 53
Themire eſt belle & trop belle. 55
Viens m'aider, ô Dieu d'amours. 58
Il eſt une Sophie, onc il n'en ſera d'autre. 61
Senſibles cœurs, je vais vous réciter. 62
A quinze ans, quinze ans achevés. 74
Elle m'aima, cette belle Aſpaſie. 75
Pourquoi rompre leur mariage ? 78
Roſe eſt des Dieux la fleur choiſie. 84

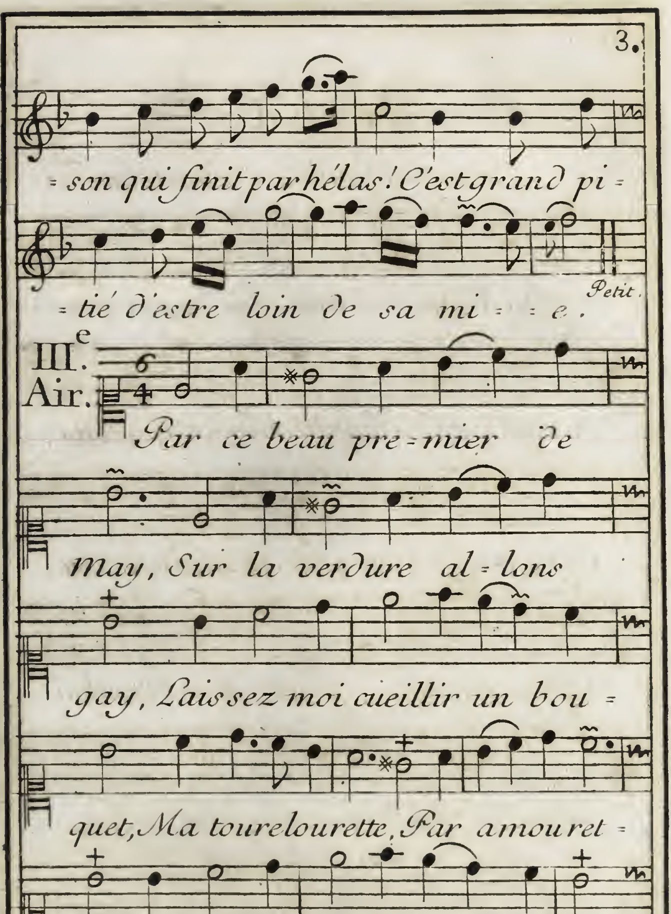
SECONDE PARTIE,

Premier Air.



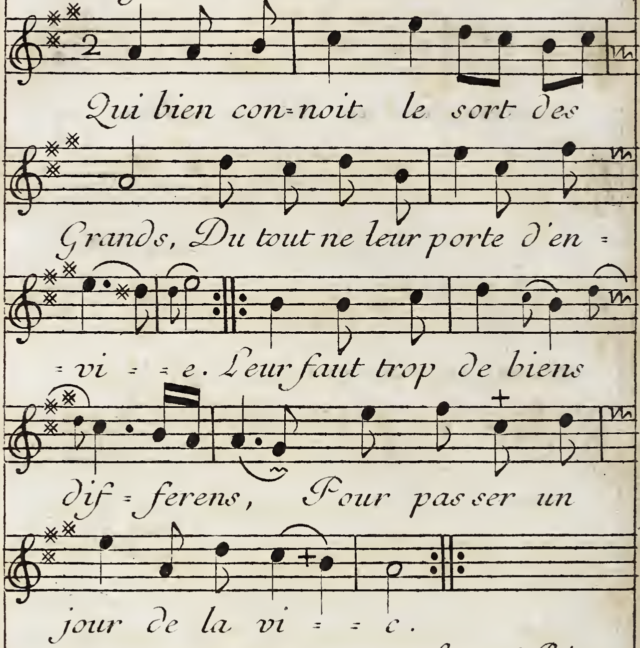
La Comtesse de Murat.


2.
IIe. Air.
Des que Robin eut vu partir Toi=
=nette, Il quitta la le soin de son trou=
peau. Il jetta loin panetiere et houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie, Il souhai=
=ta mil le fois le trépas. Et dans son
mal, Il n'a d'autres soulas Que d'enton=
=ner sur sa flute jo=li=e, Triste chan=


= son qui finit par hélas! C'est grand pi =
= tié d'estre loin de sa mi = = e.
Petit.
IIIe Air.
6
4
Par ce beau pre = mier de
May, Sur la verdure al = lons
gay, Laissez moi cueillir un bou =
quet, Ma tourelourette, Par amouret =
= te, Laissez moi cueillir un bouquet
Dans votre jar di = = net.
Autreau.

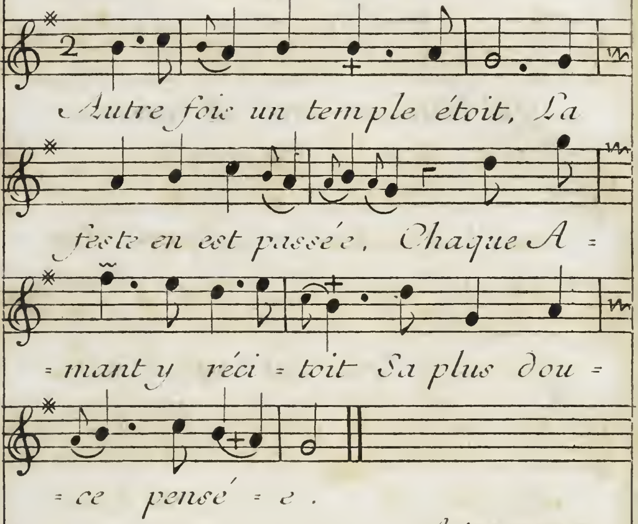
IV^e. Air.

Gavotte Lourée.

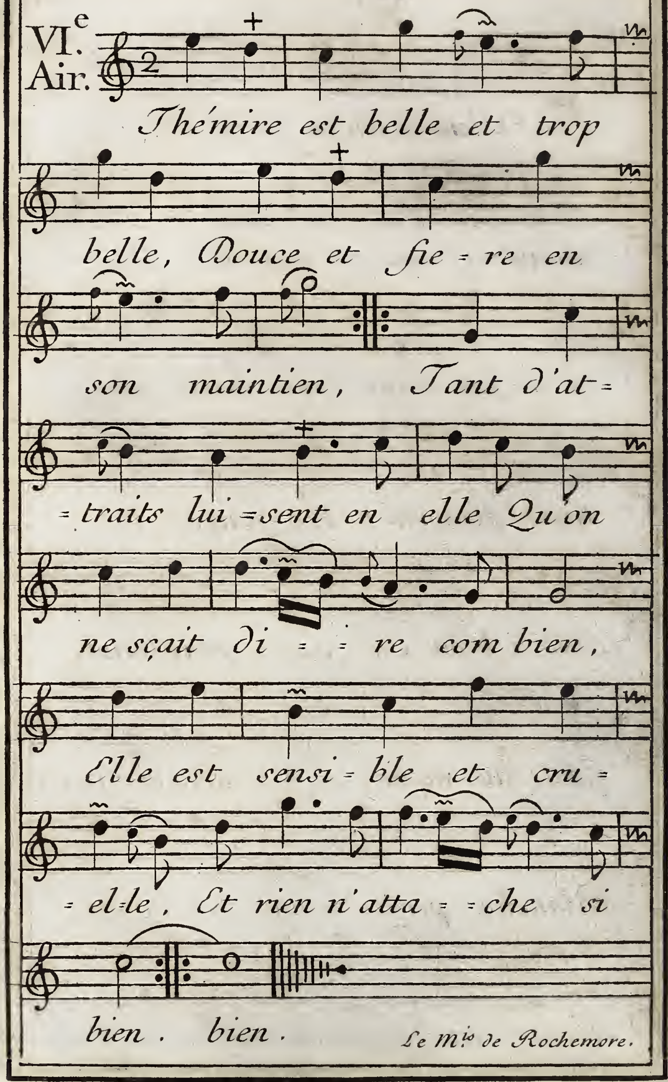


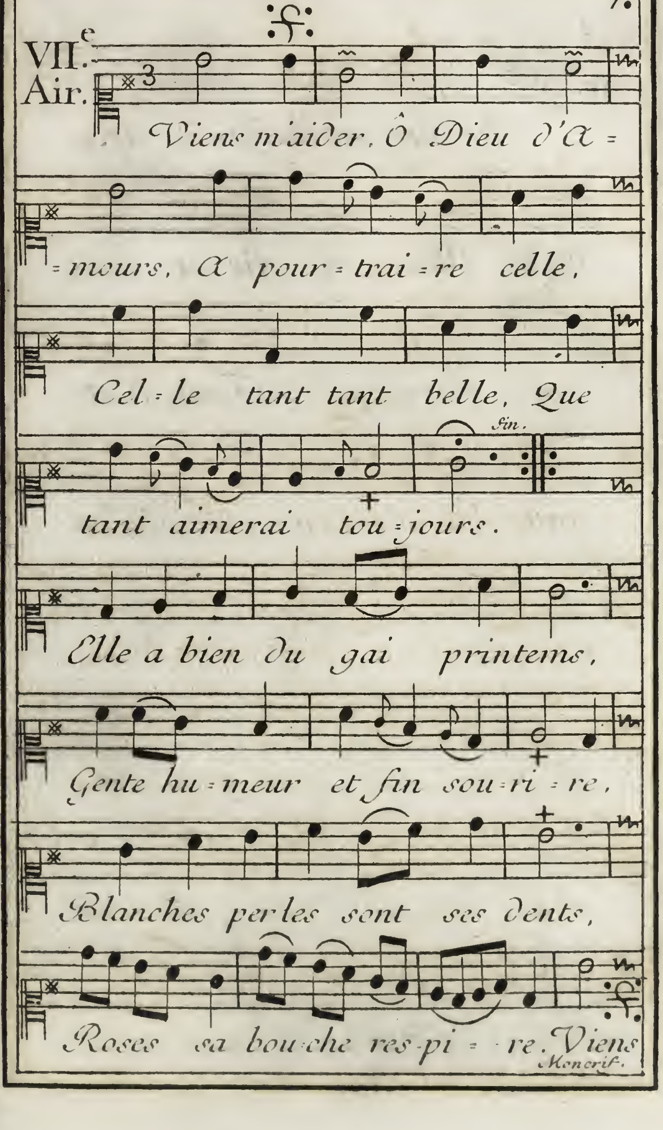
Le grand Prieur.

Vᵉ Air.



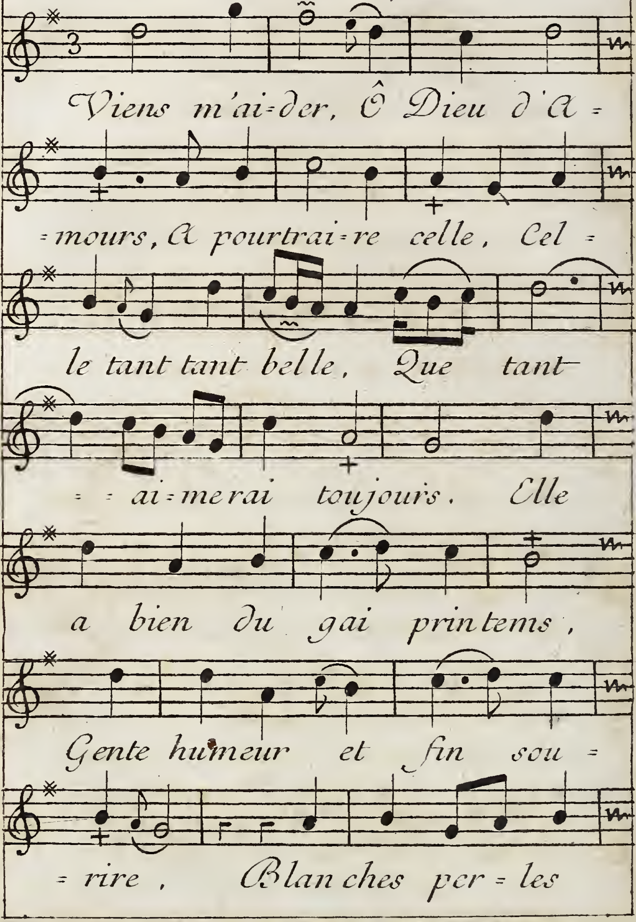
Auteur anonyme.

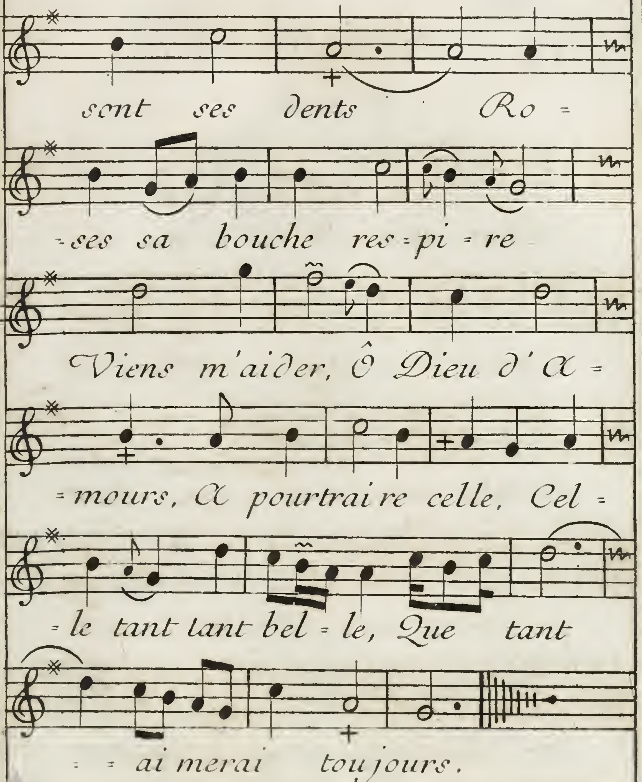

VI.e Air.
Thémire est belle et trop
belle, Douce et fie = re en
son maintien, Tant d'at =
= traits lui = sent en elle Qu'on
ne sçait di = = re com bien,
Elle est sensi = ble et cru =
= el=le, Et rien n'atta = = che si
bien. bien.
Le M.is de Rochemore.


VII.e Air.
Viens m'aider, Ô Dieu d'A=
=mours, A pour=trai=re celle,
Cel=le tant tant belle, Que
Fin.
tant aimerai tou=jours.
Elle a bien du gai printems,
Gente hu=meur et fin sou=ri=re,
Blanches per les sont ses dents,
Roses sa bou·che res-pi = re. Viens
Moncrif.

VII.e Air *Bis.*

Romance.

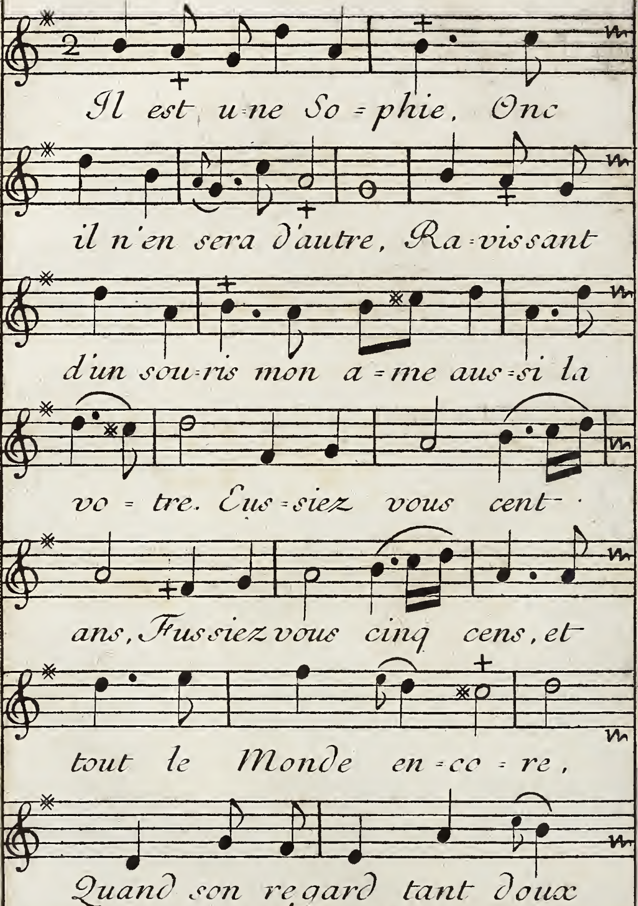


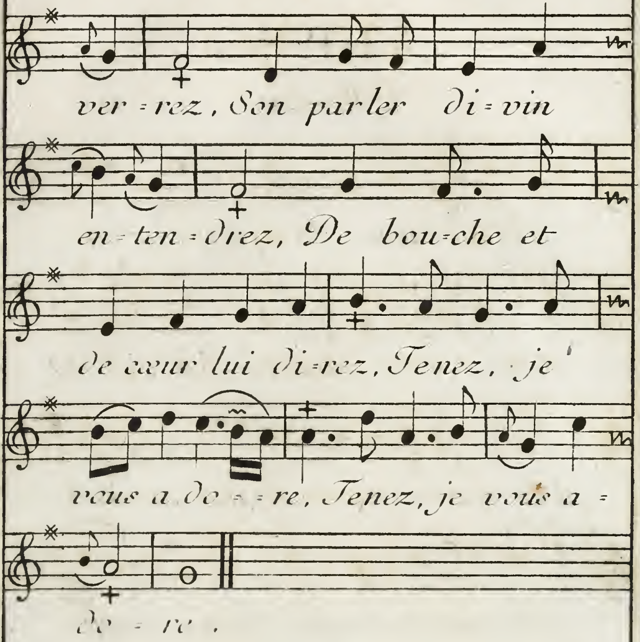

sont ses dents Ro =
= ses sa bouche res = pi = re
Viens m'aider, Ô Dieu d'A =
= mours, A pourtraire celle, Cel =
= le tant tant bel = le, Que tant
= = ai merai toujours.

Moncrif.

VIIIe. Air.

Chanson.

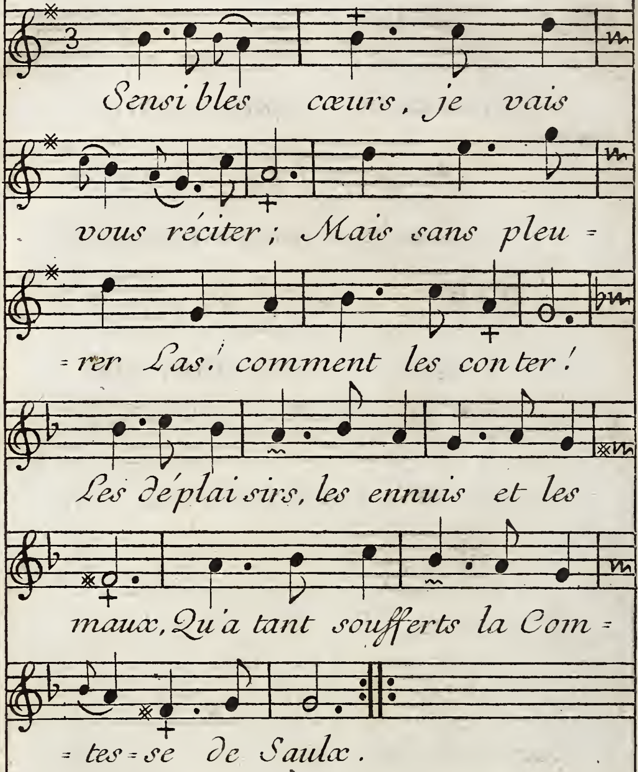



ver = rez, Son parler di = vin
en = ten = drez, De bou=che et
de cœur lui di=rez, Tenez, je
vous a do = = re, Tenez, je vous a =
do = re.

Moncrif.

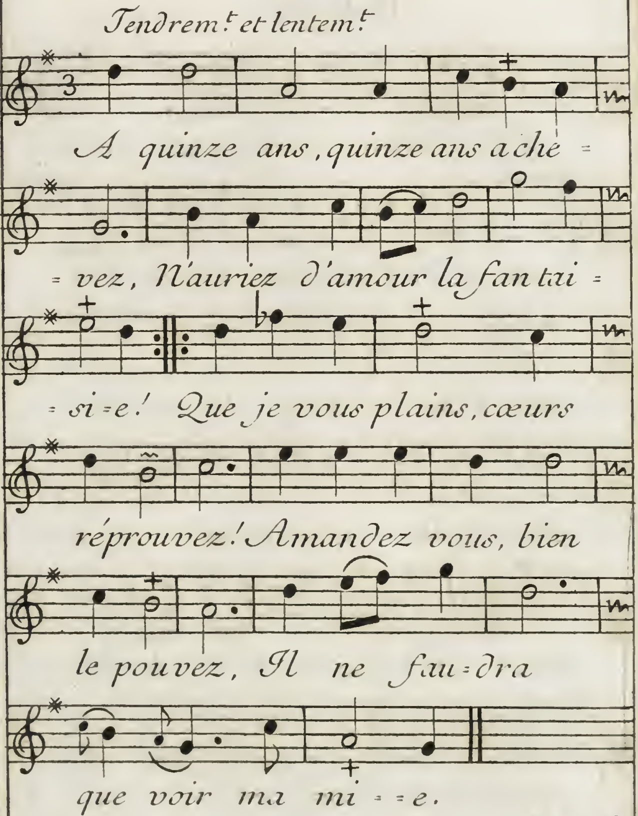
IXe. Air.

Romance.



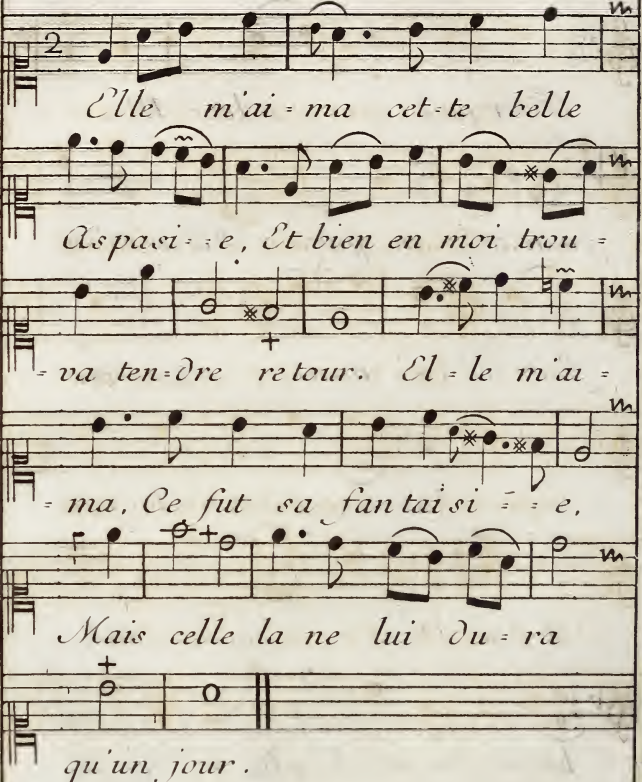
Moncrif.

Xe. Air.



Moncrif.

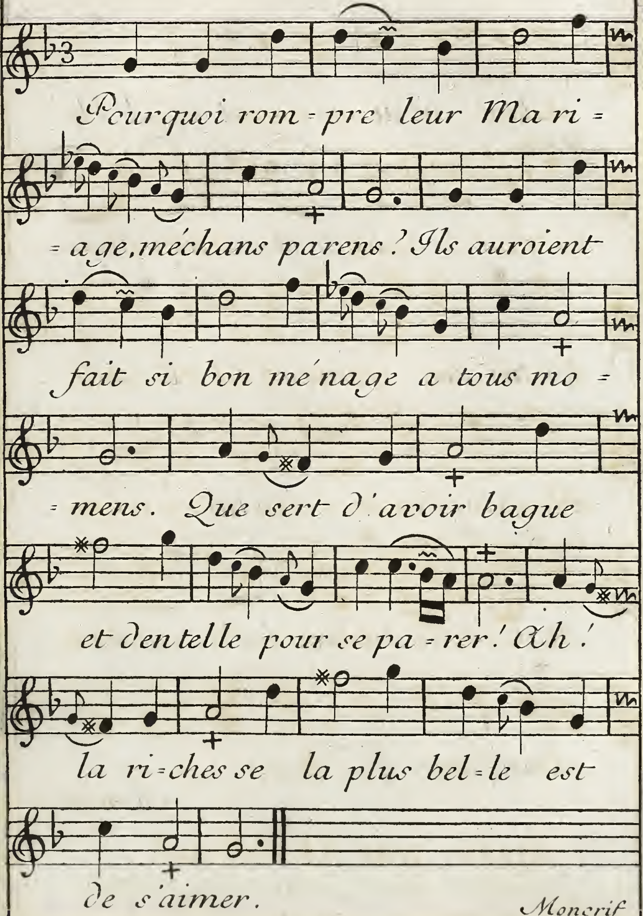
XI^e. Air.



Moncrif.

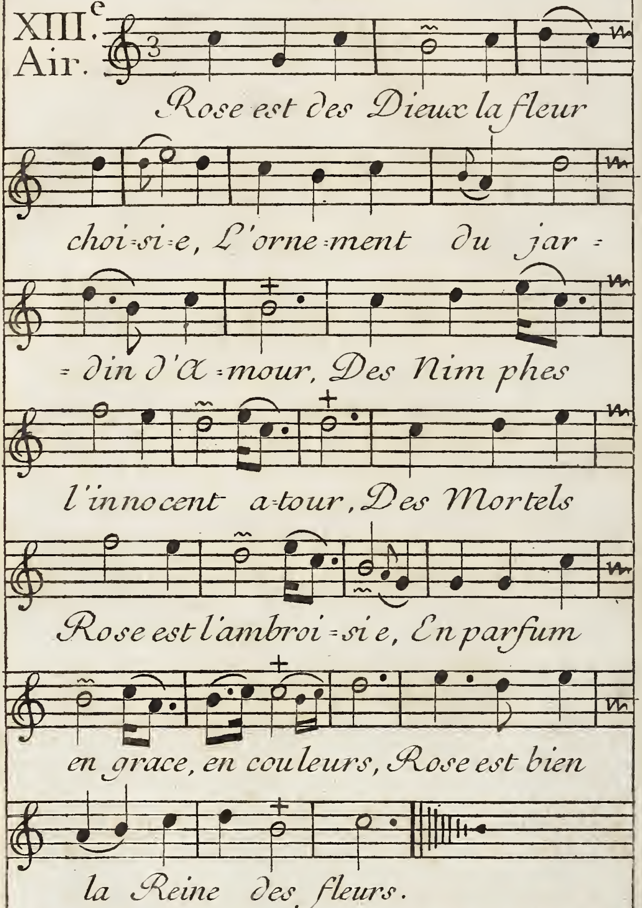
XIIe. Air.

Romance.



Moncrif

La Rose.



Moncrif.

Gravé par De Gland
Ayde Major des Gardes de la Ville.

SUITE

DES CHANSONS

EN ANCIEN LANGAGE.

TABLE
DES AUTEURS.

ANDRÉ DE LA VIGNE, Sécretaire d'Anne de Bretagne.

GILLES DURAND.

TRISTAN L'HERMITE.

MONCRIF.

Le Président de MONTESQUIEU.

Le Comte de PLELO.

CHANSON

D'André de la Vigne, Sécretaire d'Anne de Bretagne.

DE trop aimer c'eſt grand'folie,
Quelque choſe que l'on m'en die ;
De trop aimer c'eſt grand'folie :
Je le ſais bien quant à ma part.
De trop aimer c'eſt grand'folie ;
Qui ſage eſt bientôt s'en départ.

André de la Vigne, ainſi que pluſieurs autres Poëtes, a peint l'Amour en beau & en laid. Antoine Heroët, Auteur du Poëme intitulé *la Parfaite Amie*, qui eſt la Vertu, a donné le mot de cette eſpèce d'énigme dans des vers très-aimables que voici.

POURTRAIT DE L'AMOUR.

J'ai vu Amour pourtrait en divers lieux ;
L'un le peint vieil, cruel & furieux,

L'autre, plus doux, enfant, aveugle, nu;
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
Par ſes bienfaits, ou par ſa forfaiture.
Pour mieux au vrai déſinir ſa nature,
C'eſt que chacun varie en ſon cerveau
Un Dieu d'Amour, pour lui propre & nouveau;
Et qu'il y a, ſi le dire eſt permis,
D'aimer autant de ſortes que d'amis.

CHANSON

De Gilles Durand.

UN jour ma Mie en paſſant,
Près d'un Roſier floriſſant,
S'étoit de ſon long couchée;
Où une Abeille voloit,
A ſes larcins empêchée,
Qui de roſe en roſe alloit.

Lorſque l'Abeille aviſa
Sa lèvre qui l'abuſa,
De couleur toute pareille,
Penſant une roſe voir,
Deſſus ſa bouche vermeille
Heureuſe elle vint s'aſſeoir.

O, la gracieuſe erreur!
O, l'abus plein de bonheur!

O, la douce tromperie!
Qui te permet de toucher
A la bouche de ma Mie,
Et je n'oſe en approcher.

Gilles Durand vivoit en 1659. Il ne ſe donne dans ſon recueil que pour imitateur des Poëſies de Jean Bonnefons; mais on peut dire qu'il s'approprie les ſujets qu'il emploie: il a de la galanterie, du ſentiment & de la clarté.

CHANSON

De Gilles Durand.

AMour tout las de voler,
L'autre jour au haut de l'air,
S'élança d'une furie
Dedans le ſein de MARIE.

Auſſitôt qu'elle le vit,
Toute joyeuſe elle en rit;
Lors accorte elle s'aviſe
D'une gentille entrepriſe.

D'un petit las rondelet,
Gris, orangé, violet,
Elle l'arrête, cruelle,
Par les bras dans ſa cordelle.

Amour s'éveille étonné,
Se trouvant emprisonné,
Il soupire, il pleure, il crie,
Hé, lachez-moi, je vous prie.

Voudriez-vous, dit-elle, ainsi
Le beau fils coucher ici,
Et vous en aller si vîte,
Sans avoir payé le gîte.

Le pauvre enfant retenu,
Regarde & se voit tout nu;
Lors plorant à chaudes larmes,
Il s'avise de ses armes.

Prenez, dit-il, mon carquois,
Et mon arc une autrefois;
J'aime mieux emmy la plaine
Coucher qu'être en cette peine.

Elle le prend, & ſoudain
D'une diligente main,
Elle deſſerre & délie
Amour qui les autres lie.

Depuis, ſes traits redoutés
Ne ſont plus par lui portés ;
C'eſt MARIE qui les garde,
C'eſt MARIE qui les darde.

CHANSON

De Gilles Durand.

ROſine, ſi ton ame
Se ſent or allumer,
De cette douce flamme
Qui nous force d'aimer;
Allons ſur la verdure,
Amans gais & conſtans,
Allons, tandis que dure
Notre jeune Printems.

Avant que la journée
De notre âge qui fuit,
Se trouve environnée
Des ombres de la nuit;
De vivre notre vie
Prenons le doux loiſir;

Et malheur à l'envie,
Qu'offenſe le plaiſir.

Venez, ma tant aimée,
Çà trompons le deſtin,
Qui clôt notre journée,
Souvent dès le matin.
Allons ſur la verdure,
Amans gais & conſtans,
Allons, tandis que dure
Notre jeune Printems.

CHANSON

De Triſtan l'Hermite.

C'eſt un petit oiſeau qui parle, confident d'un amour que l'Amant n'oſe déclarer.

VOlant plus vîte qu'un éclair,
Par les vaſtes plaines de l'air,
J'ai vu tout le Monde habitable:
Non, Nature n'a point formé,
Ni d'objet qui ſoit tant aimable,
Ni d'objet qui ſoit tant aimé.

Les déclarations timides & ingénieuſes étoient preſque ſeules en uſage autrefois. On aimoit, & il en coutoit à l'oſer dire, parce qu'on aimoit. Aujourd'hui que l'on ne ſonge uniquement qu'à plaire, on n'eſt point embarraſſé de dire qu'on aime; une déclaration n'eſt plus qu'un prétexte convenu pour demander du retour. Triſtan avoit dans l'eſprit une galanterie délicate: on le voit encore mieux dans les vers que voici.

Sur une Absence.

Mon Iphis en partant me fit une promeſſe,
Qu'avant que le Printems ſe couronnât de fleurs,
Il viendroit par ſa joie écarter ma triſteſſe,
Et pouſſer des ſoupirs qui ſécheroient mes pleurs.
Roſes de ce verger, qui vous montrez ſi vives,
Vous paroiſſez trop tôt pour mon contentement :
Pourquoi n'ètes-vous point tardives ?
Que ne reſpectez-vous la foi de mon Amant.

CHANSON

De Moncrif.

AImez, vous avez quinze ans,
Et les graces de votre âge;
Attendrez-vous plus long tems,
Ce feroit bien grand dommage.

Que faire à la fin du jour?
Demandez à nos compagnes?
Elles repondront: l'amour,
C'eft le charme des campagnes.

Mais, ma Rofine, en fecret,
Sans que le fachiez peut-être,
Quelque Pafteur beau, difcret,
En vous amour a fait naître.

On s'engage innocemment ;
La pente eſt ſi naturelle ;
Ecoutez, voici comment
Amour nous prend en tutelle.

De maints Paſteurs dans les jeux
Reçoit-on le doux hommage,
Voilà bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.

S'il vient, on le voit de loin ;
L'on y penſe, s'il s'abſente :
S'il rend le plus petit ſoin,
On ſe ſent reconnoiſſante.

Et le jour que ce Berger
Eſt de retour au village,
Voilà que, ſans y ſonger,
Vous vous parez davantage.

Tout ce qu'un autre vous dit
N'eſt qu'objet d'indifference ;
Mais du Berger qu'on chérit
Tout vous plaît ou vous offenſe.

Qu'il chante d'Amour les feux,
Vous reſtez embarraſſée,
Si ſur vous il a les yeux,
Ou ne vous a regardée.

Quelque Bergere dira :
Sa douce voix m'a ravie :
L'éloge vous déplaira,
Si la Bergere eſt jolie.

Si l'on ne peut plus douter ;
Qu'il ne ſonge qu'à nous plaire,
On ne veut plus l'écouter,
Mais on veut qu'il perſévere.

Vous joint-il quelques inſtans ;
On eſt dans un trouble extrême ;
Vous parla-t-il du beau tems,
On croit qu'il dit, je vous aime.

Quoi, dit Roſine, c'eſt-là
Comme Amour vient nous ſurprendre !
Ah, Themire, me voilà,
Depuis que j'ai vu Liſandre.

De tous les ſujets employés par la Poëſie, il n'en eſt point de plus féconds que les ſtratagêmes & les ſurpriſes de l'Amour. Que parmi les pièces de Théatre, les Romans & les Chanſons, on ſe rappelle ceux de ces ouvrages qui plaiſent particulierement aux gens d'eſprit, on en remarquera un grand nombre pris dans ce fond heureux qui préſente certaines délicateſſes, certaines ſimplicités, certaines contradictions, dont le cœur humain abonde. C'eſt, pour ainſi dire, le même ſujet, mais les détails tous divers, quoique pris dans la nature, forment autant de pièces diſtinctes ; ſi bien que quand les titres ſont différens ce fond de reſſemblance échappe. Mais que ces pièces ſi variées ſoient miſes au jour ſous un même titre, alors c'eſt l'idée de la variété qui échappe. Les gens qui ne jugent qu'en

gros diront, quoi toujours le même ſujet; & ſoit une ſorte de pareſſe qui fait adopter les jugemens tous faits, & dont les gens d'eſprit ne ſont pas toujours éxempts; ſoit un certain penchant à recevoir ſur les choſes mêmes qui nous plaiſent les idées critiques qu'on nous preſente, les bons ouvrages ne trouvent ſouvent en nous que des ingrats. Il y aura pluſieurs Chanſons de ce genre dans le cours de ce Recueil : elles ſeront ſéparées, & il arrivera que le peu de perſonnes qui s'appercevront de ce même fond de reſſemblance, ne nous le reprocheront pas.

CHANSON

Du Préſident de Monteſquieu.

AMour après mainte victoire,
Penſant régner ſeul dans les Cieux ;
Alloit bravant les autres Dieux,
Vantant ſon triomphe & ſa gloire.

Eux à la fin qui ſe laſſerent,
De voir l'inſolente façon
De ce tant ſuperbe enfançon,
Du Ciel par dépit le chaſſerent.

Banni du Ciel il vole en terre ;
Bien réſolu de ſe venger,
Dans vos yeux il vint ſe loger,
Pour de-là faire aux Dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature
L'ont ſi doucement retenu,
Qu'il ne s'eſt depuis ſouvenu
Du Ciel, des Dieux, ni de l'injure.

On a pû remarquer par les anciennes Chanſons rapportées dans la premiere Partie de ce Recueil, que les Ecrivains les plus illuſtrés, & par leur génie, & par le choix des matières qu'ils ont traitées, n'ont pas dédaigné de faire des Chanſons. On ne ſera pas étonné que le Préſident de Monteſquieu ſe ſoit livré à ce genre de Poëſie. Nous allons ajouter ici des vers également dignes de l'auteur du Temple de Gnide.

PORTRAIT.

La Beauté que je chante ignore ſes appas;
Mortels, qui la voyez, dites-lui qu'elle eſt belle;
Naïve, ſimple, naturelle,
Et timide ſans embarras.
Telle eſt la Jacinthe nouvelle;
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui ſont autour d'elle;
Sans ſe montrer, ſans ſe cacher,
Elle ſe plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir ſa vie,
Si l'œil ne venoit la chercher.

MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix ;
Et ce ſont entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire uſage.
Pour altérer la douceur de ſes traits,
Le fier dédain n'oſa jamais
Se faire voir ſur ſon viſage ;
Son eſprit a cette chaleur
Du Soleil qui commence à naître :
L'Hymen peut parler de ſon cœur,
L'Amour pourroit le méconnoître.

CHANSON

De Moncrif.

PORTRAIT.

QUi par fortune trouvera
Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'eſt bien ma Mie:
Si quelqu'une vient à danſer,
Et d'une grace telle,
Qu'elle ne fait les fleurs verſer;
Hé bien, c'eſt encore elle.

Si quelqu'un dit avec ſerment,
Je donnerois ma vie,
Pour être aimé rien qu'un moment;
Tenez, c'eſt de ma Mie:

Si quelqu'autre ſuit ſans eſpoir
La Nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir;
Hé bien, c'eſt elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord ſuivie;
Eglé revint le jour d'après,
On ne vit que ma Mie:
Si quelque Nymphe a le crédit,
D'être toujours nouvelle,
A vos yeux comme à votre eſprit;
Tenez, c'eſt toujours elle.

L'autre matin ſous ces buiſſons,
Une Nymphe jolie
Me dit, j'aime tant vos Chanſons;
Je dis, c'eſt pour ma Mie:
Pour célébrer ſes doux attraits,
Fait-on Chanſon nouvelle,

En y ſongeant, l'inſtant d'après
On chante encor pour elle.

Je lui fais maint adorateur,
Et n'en ai jalouſie ;
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma Mie :
Que ſerviroit de m'allarmer ?
La choſe eſt naturelle ;
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

Prendre ainſi le doux nom d'amant
Flatte ma fantaiſie ;
Elle me plaît uniquement,
Je l'appelle ma Mie :
Mais ſi j'étois la Déité,
Qui la forma ſi belle,
Je croirois n'avoir merité,
Que d'être enchanté d'elle.

Cette Chanſon eſt toute nouvelle ; la perſonne pour qui elle a été faite, l'a reçue ſans ſavoir qui en eſt l'Auteur : le Portrait eſt cependant fidéle.

CHANSON

Du Comte de Plelo.

MIeux vaut lieſſe,
L'accueil ſans fineſſe,
L'amour & ſimpleſſe
Des Bergers paſteurs,
Qu'avoir à largeſſe
Or, argent, richeſſe,
Ni la gentilleſſe
De ces grands Seigneurs.

Cette ſeule Chanſon que nous avons recueillie entre quelques autres que le Comte de Plelo avoit faites, nous donnera lieu du moins de rapporter ici une Lettre mêlée de vers & de proſe, & qui n'eſt pas aſſez généralement connue, quoique regardée comme un chef-d'œuvre de goût, de naturel & de ſentiment.

LETTRE du COMTE DE PLELO, *Ambaſſadeur de France en Dannemarck, au Chevalier* DE LA VIEUVILLE *ſon ami.*

'A Scholzbourg, ce 19 Août 1732.

O Le plus fidele des nôtres,
Que nous chériſſons ſur tous autres,
Et qui de ton côté, je crois,
Nous chéris, comme tu le dois;
Mille graces te ſoient rendues,
Graces à toi juſtement dûes,
Pour nous avoir tant amuſé
Par ta Lettre du mois paſſé,
Et nous avoir informé comme
Tu ſçais jouir du tems en homme
Qui connoît quel en eſt le prix;
Changeant de ſéjour, de logis,
De vin, d'étude & de maîtreſſe,
Et de plaiſirs de toute eſpèce
Selon que t'en prend le vouloir.
O que je me plais à te voir,
Tantôt ſous la treille ruſtique
De ton boudoir philoſophique,
Parmi la laitue & le chou,
Traitant tout citadin de fou!
Tantôt las de tel domicile
Revenant en hâte à la ville
Pour y brocanter, bouquiner,
Fronder, trotter & lanterner.
Tantôt avec troupe choiſie,

T'enluminant de malvoisie,
Tantôt de messer Cupidon
Suivant l'aventureux guidon,
Non de ce Cupidon maussade
Aux yeux mourans, au teint malade,
Qui de son martyre ennuyeux
Tint toujours propos langoureux;
Mais bien de ce sien autre frere,
Ami des graces & des ris,
Bref, le digne fils de Cypris;
Tantôt chez la gente Histrionne,
Soit héroïque soit bousonne,
Rendant justice à chaque trait;
Louant le beau, sifflant le laid,
Enfin de gaillarde maniere
Donnant à tous tes goûts carriere.
O que j'aime à te voir ainsi,
Faisant quelquefois ton souci
Des langues qu'ont parlé Bocace,
Lafontaine, Milton, Horace,
Ou pinceau, ou burin en main
Animant la toile & l'airain;
Mais c'est trop allonger la phrase
Laissons souffler notre Pégase,
Aussi bien du train dont il court
Je craindrois qu'il ne restât court.

Menageons le donc en reprenant de tems en tems la Prose, quand ce ne seroit que pour te dire de plus d'une maniere que le détail de tes occupations nous a charmé; & comment ne l'auroit-il pas fait? nous te voyons par-tout

A rien ne disant jamais non,
Joindre Epicure avec Zenon,

La folie avec la ſageſſe,
Le travail avec la pareſſe;
Et gardant un juſte milieu
Prendre de tout, de tout un peu;
Or c'eſt ainſi qu'il en faut prendre,
S'en gorger ne ſeroit l'entendre;
Car du nombre de nos deſirs
Dépend celui de nos plaiſirs.
Mais autant que je puis connoître,
En quoi l'on voit le mieux paroître
Ton merveilleux diſcernement,
Et ſur quoi principalement
On peut trouver le moins à mordre;
C'eſt, à mon avis, le bel ordre
Que ton eſprit judicieux
A mis, pour que force vin vieux,
Ou de Riviere, ou de Montagne,
Soit d'Auvilé, Nuids ou Champagne,
Dans ta cave bien enſablé,
Se trouvât toujours aſſemblé.
Avec proviſion pareille
Le cœur gai, la face vermeille,
Tes jours filés de ſoye & d'or,
Egaleront ceux de Neſtor.

Enfin mon cher Chevalier, tout ton train de vie nous a paru ſi aimable que nous nous ſommes vû preſque ſur le point de l'envier; nous cependant les perſonnes les moins jalouſes du bien d'autrui, & les plus contentes de leur ſort. Je l'avouerai du moins pour ma part, je me ſuis écrié bien des fois en y penſant.

Quand donc devenu caſanier,
Reverrai-je le Chevalier?
Quand, abjurant toute ambaſſade,

Irai-je manger ſa ſalade ?
Quand pourrons nous en plein repos,
Tenir tous trois de ces propos,
De ces propos charmans que tiennent
Honnêtes gens qui ſe conviennent,
Lorſqu'au fond de quelque réduit
Ils ſont enſemble loin du bruit,
Ou qu'à la faveur des bougies,
Ils ſont joyeuſement orgies ?

Apprens en attendant, tout ce que le lieu où nous ſommes nous procure de plaiſirs depuis deux mois que nous l'habitons; mais il faut avant tout, s'il te plaît, te bien effacer de l'imagination

Ces ſuperbes Palais de royale ſtructure,
Où l'adreſſe & l'orgueil brillent de toutes parts,
Et ces vaſtes jardins où l'on voit la nature
Obéir en cent lieux aux caprices de l'art.

Car nous n'avons rien de pareil à te préſenter chez nous, & tout ce qui s'y rencontre, à l'exception d'un toit de chaume, de quatre méchantes murailles de terre, & d'un petit jardin potager, eſt le plus pur ouvrage de la nature. Tu verras tout à l'heure, ſi elle fait ſon métier, après que j'aurai commencé par te faire connoître tous les tenans & aboutiſſans de la maiſon.

Je voudrois bien d'abord te dire
Dans quel ſiécle & ſous quel empire
On en jetta les fondemens,
Mais les titres & documens
Qui ſur ce pourroient nous inſtruire
Sont perdus depuis nombre d'ans.

Et nous nous trouvons à l'égard de notre chaumiere précíſément dans le même cas où les Aſſyriens, les Mé-

des & les Egyptiens ſe trouvent par rapport à la fondation de leur Empire, c'eſt-à-dire qu'il ne nous reſte plus que des conjectures, des doutes & des contradictions d'où ſe ſont inſenſiblement formées différentes hypothéſes, toutes plus incertaines les unes que les autres. Je te rapporterai ſommairement les principales.

Les uns jugeant ſur ſa ruine
Font remonter ſon origine
Juſques au jour de l'âge d'or,
Quand les mortels ſimples encor
Et contens du ſeul néceſſaire,
Ne ſe compoſoient un repaire
Que pour dormir tranquillement
Sans craindre la pluye ou le vent.

D'autres ne pouvant ſe figurer qu'une auſſi chétive maiſon ait réſiſté à un ſi long eſpace de tems, tandis que les ronces cachent juſqu'aux veſtiges de Ninive & de Babylone; deſcendent plus bas, & prétendent qu'elle fut bâtie vers le dix-huitiéme ſiécle de l'ére chrétienne, par des Pâtres qui en vouloient faire une Etable.

Chaque opinion a ſes partiſans, & chacun d'eux croit avoir ſes raiſons. Pour moi j'ai dans la tête qu'il ne ſeroit pas impoſſible de les concilier, & je vois aſſez d'apparence à ce que l'Edifice en queſtion ait été originairement la demeure de quelque Patriarche, tel, par exemple, que Magog ou Gommer arriere petit-fils de Noé, dont les peuples du Nord ſe diſent deſcendus en droite ligne; enſuite de quoi, & après de longues révolutions, des Bergers l'auront tourné à leur uſage, en y faiſant ſeulement quelques réparations & changemens à leur mode: quiconque viſiteroit ces lieux ne trouveroit peut-être pas ce ſentiment dénué de vraiſemblance, ſur-tout ſi l'on prend garde que

Tout y respire en même tems
Et les mœurs de nos vieux parens,
Et certain air de bergerie
Dont l'ame se sent attendrie.

D'ailleurs quelques traditions qui subsistent encore parmi les bonnes gens du pays, & quelques vieilles inscriptions en lettres tudesques, que personne ne sauroit lire, favorisent merveilleusement mon sistème; quoiqu'il en soit, sans m'arrêter au passé, voici notre Louvre tel qu'il est aujourd'hui.

Tu sais déja que sur ce Louvre
Est un toit que le chaume couvre.
Un tel toit t'a dû préparer
A ne pouvoir pas t'égarer
Dans les détours & les dédales
De cent Chambres, Sallons ou Salles:
Aussi de l'un à l'autre bout
Nous avons huit piéces en tout.
La premiere est pour la marmite,
A côté se tient notre suite,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Toujours gaillards comme pinçons;
Car chez maître d'humeur joyeuse
Rarement est suite pleureuse.
Plus loin est un endroit obscur
Contre tout bruit azile sûr,
Partant cher au Dieu taciturne
Qui préside au repos nocturne.
C'est là que deux de tes amis
Ont coutume toutes les nuits
D'offrir un ample sacrifice
A cette Déité propice.

Bien il eſt vrai qu'un autre Dieu,
Qui les va ſuivant en tout lieu,
Franc lutin, ennemi du ſomme,
Souventes fois vient au bon homme
Dérober quelques grains d'encens;
Mais chut.... je vois que tu m'entens.
Paſſons ailleurs, ce ſont là choſes
Qui pour Muſes ſont lettres cloſes.

De la chambre à coucher donc, on entre dans un Bouge qui me ſert de Cabinet, & de l'autre dans une piéce que tu es le maître d'appeller comme tu voudras, car elle eſt tout à la fois Salle à manger & Chambre d'aſſemblée. Le ſurplus de la maiſon eſt occupé par quelques domeſtiques, & ne contient rien de mieux; ainſi tu ne me ſauras pas mauvais gré de t'en épargner la deſcription.

Je ne veux pourtant oublier
De te parler de l'eſcalier,
Puiſque ſur ſon architecture,
Ses ornemens & ſa tournure,
Les connoiſſeurs n'ont pû trouver
Rien encore à déſapprouver.

La raiſon de cela, c'eſt que nous n'en avons point, tout notre domicile conſiſtant en rez-de-chauſſée, y compris, Chambres, Ecurie, Cour & Jardin. Cette Cour au reſte ne differe en rien de toutes les Cours biſcornues, crottées & raboteuſes que tu peux avoir vûes ailleurs. Ce qu'elle a de remarquable eſt de donner entrée

Dans une petite prairie
Ou ſur l'herbe verte & fleurie
Vingt moutons vont toujours ſautans,
Bondiſſans, bêlans & broutans;

Sans penſer (car chez gent moutonne
Qui vit jamais penſer perſonne?)
Que dûement gras & ſéjournés,
Leur deſtin veut qu'ils ſoient mangés.

A l'égard du jardin, tout y eſt proportionné au gîte qui l'accompagne.

Quelques Saules, quelques Ormeaux
Jettés autour par avanture,
Par l'union de leurs rameaux
En forment toute la clôture,
Pendant que cinq ou ſix carreaux,
Plantés d'Oignons & d'Artichaux;
En font la plus grande parure.

Tel eſt, mon cher Chevalier, l'intérieur de notre hermitage, paſſons préſentement aux dehors; ils pourront, à ce que j'eſpere, te dédommager de tout le ruſtique que tu viens de voir. Le premier objet vers lequel je te conduirai ſera la mer, comme étant le plus proche de nous. Notre porte n'en eſt qu'à quelques pas; diſtance à la vérité trop courte, ſi nous avions affaire

A cet Océan de qui l'onde
Toujours mugit & toujours gronde,
Et qui par ſes tranſports mutins
Fait enrager tous ſes voiſins.
Mais par bonheur notre Baltique,
Eſt perſonne très-pacifique.
On ne la voit point à grand bruit
Deux fois par jour quittant ſon lit,
Pour s'en aller courir le monde
D'une maniere vagabonde,
Et puis avec même fracas

Revenant ſoudain ſur ſes pas ;
Ni jamais ſur ſa rive heureuſe
Ne ſouffla cette bize affreuſe,
Qui change en d'arides déſerts
Le rivage des autres mers.
Ici par tout Villes, Villages,
Maiſons, Châteaux, Prés & Bocages,
Lieux de plaiſirs & de repos,
S'avancent juſqu'au bord des flots,
Ainſi qu'on les voit à centaine
Parer les rives de la Seine.

Malgré cependant cet air doux & débonnaire, je ne voudrois, je t'aſſure, m'y fier que de la bonne ſorte ; car elle eſt auſſi méchante qu'une autre quand elle s'y met. Mais comme nous nous en tenons à la conſidérer de deſſus terre, cela ne nous regarde pas, & ſes petites humeurs ne ſervent même qu'à nous fournir un ſpectacle d'autant plus agréable qu'il eſt plus diverſifié ; en un mot nous ne ſentons ici aucune des incommodités qui ſe rencontrent preſque par-tout ſur les côtes la Mer, & nous y jouiſſons d'une vûe dont je doute que le monde entier ait la pareille. Ailleurs il faut ſe contenter d'une vaſte étendue d'eau où l'œil ſe perd ; de quelques rochers battus des vagues ; & de loin en loin de quelques malheureux navires qu'on a bien de la peine à diſtinguer. Ici du pas de notre porte, de notre ſalle à manger, de notre jardin, & de preſque tous les lieux de notre habitation, il n'y a point de jour que nous n'ayons le plaiſir de voir au moins une cinquantaine de vaiſſeaux chacun avec quelque choſe de différent & de particulier, ſoit dans ſa ſtructure ſoit dans ſa route, ou dans l'objet qui le conduit. Là ce ſont des barques de pêcheurs, ici des navires Marchands, l'un part, l'autre arrive.

L'un porte en ses vastes entrailles
Maints tonneaux & maintes futailles
De ces vins durs, pâteux & plats
Dont le Nord purge nos climats;
L'autre de chez les Antipodes
Apporte encens, poivre & pagodes,
Celui ci regagne le bord,
L'heureux Matelot sur son bord
Pousse en l'air mille cris de joie,
Que bien au loin l'écho renvoie.
Cet autre au gré des vents légers,
S'en va courir mille dangers,
Autour de sa masse pésante
Anime l'onde menaçante.

Enfin sans entrer dans un détail qui ne finiroit jamais, imagine toi que tous les bâtimens qui vont dans le Nord ou qui en reviennent, sont obligés de passer en revûe devant nous, le détroit du Sund sur lequel nous sommes situés, étant la seule porte par où ils doivent nécessairement entrer & sortir ; & joint à cela que le détroit n'ayant guéres que quatre lieues dans sa plus grande largeur, il ne sauroit presque nous y échapper une seule chaloupe. Mais ce n'est pas tout; sommes nous rassasiés de vaisseaux ? nous pouvons choisir entre deux Royaumes, la Suede & le Dannemarck, sur lequel nous voulons reposer notre vûe ; le premier nous représente en face les villes de Landscroon & d'Elsimbourg ; le second celle d'Elseneur avec partie de celle de Coppenhague, le tout semé de part & d'autre, dans les intervalles, de collines, de hameaux, & de tout ce qui pourroit, comme je te l'ai déja dit, orner les bords de nos plus belles rivieres. Afin qu'il ne manque rien à une si riche perspective, nous découvrons encore une petite Isle qui s'éleve dans la Mer, à environ deux lieues de

nous, on la nomme Femeren, & ça été autrefois la demeure du fameux Tico-Brahé.

C'eſt là que ce Divin Génie,
Sous les auſpices d'Uranie,
Avoit établi ſon ſéjour ;
Là ſe remarquoit cette Tour
Aux Aſtres par lui conſacrée,
D'où perçant la voute azurée,
Il tenta de voler aux Dieux
Le ſecret de l'ordre des Cieux.

C'eſt-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, que ce fut dans ce lieu qu'il compoſa le ſyſtême du monde, & qu'il fit bâtir le Château de Ransbourg, avec cet Obſervatoire de Zellibourg dont les deſcriptions nous donnent une ſi belle idée. Si l'on s'en rapporte à ce qu'elles diſent, l'Iſle de Femeren étoit alors l'azile ou plutôt le temple de tous les Arts; car outre les endroits deſtinés aux études aſtronomiques, l'on y voyoit auſſi des Laboratoires, des Manufactures mêmes & des Atteliers en différens genres, tous ſi bien diſpoſés que ſans ſe gêner dans aucunes de leurs fonctions particulieres, ils concouroient tous au but de ſe perfectionner par une étroite correſpondance. Il n'y avoit pas juſqu'aux Muſe graves & badines qui n'euſſent là leur place. Mais ce qui m'en auroit touché davantage, c'eſt que le maître du lieu continuellement entouré de diſciples, que ſa réputation lui attiroit de tous côtés, n'épargnoit rien pour leur faire rencontrer dans ſa retraite toutes les douceurs & toutes les commodités de la vie, en même tems qu'il leur faiſoit trouver dans ſa converſation & dans ſes lumieres tous les ſecours qui pouvoient leur applanir le chemin des ſciences les plus relevées.

Tels on nous peint dans les vieux âges
Les Socrates & les Platons,
Sous de délicieux ombrages
Donnant de ſublimes leçons.

Il eſt vrai qu'à la honte du pays, ou pour mieux dire de ſa nature, on ne laiſſa pas long-tems ce grand homme jouir d'un plaiſir ſi noble & ſi bien employé. Il ſe vit bientôt dépouillé de ſon Iſle, forcé peu à peu de quitter ſa patrie; & l'on pouſſa la rage juſqu'à abbatre tout ce qu'il avoit fait conſtruire, de ſorte

Qu'il n'en reſte aucun fondement,
Et qu'à peine aujourd'hui ſur l'herbe,
D'une demeure auſſi ſuperbe
Reconnoît-on l'emplacement.
Mais malgré toute la furie
Qu'ont exercé contre ces lieux
L'injuſtice & la barbarie,
Ils reſteront toujours fameux;
Toujours de leur antique gloire,
Ils rappelleront la mémoire
Et toujours à leur ſeul aſpect
On ſera ſaiſi de reſpect.

C'eſt du moins ce qui nous arrive chaque fois que nous tournons les yeux de leur côté, & ce qu'on éprouve bien plus ſenſiblement encore quand on les va voir de près, comme nous fîmes ces jours paſſés; je ne ſais même s'il n'y a pas quelque choſe à gagner pour eux dans l'état où ils ſont; & ſi en général un air un peu délabré ne ſied pas mieux à des endroits célébres, que s'ils étoient dans tout leur luſtre; car alors l'imagination grande embelliſſeuſe de ſon métier, travaille ſeule à nous les peindre, & ne manque pas de leur prêter des

charmes que peut-être ils n'ont jamais eus.

Mais c'eſt t'entretenir trop long-tems de Tico-Brahé & de ſon Iſle. Laiſſons-les là, & pour n'y plus penſer, enfonçons-nous dans le bois. Ce bois où nous entrons de notre jardin eſt un Parc de quatre à cinq lieues de tour,

Où parmi mainte & mainte route,
Qui ſous les pas viennent s'offrir,
A chaque inſtant l'on eſt en doute
De celle que l'on doit choiſir.
Là c'eſt un valon frais & ſombre,
Séjour du ſilence & de l'ombre
Auquel on ſe laiſſe charmer;
Plus loin c'eſt un lieu d'où la vûe,
Perçant une longue avenue,
Dans la Mer ſemble s'abîmer.
D'autres côtés d'autres délices,
Tapis de fleurs, gazons épais,
Buiſſons toufus, réduits propices,
Pour cacher d'amoureux ſecrets.

En un mot, veut-on du riant, du magnifique? veut-on rêver à ſon aiſe? veut-on voir bondir devant ſoi des troupeaux de Dains & de Chevreuils? il n'y a qu'à ſouhaiter, tout s'y trouve. Je pourrois au reſte, en m'écartant un peu dans le voiſinage, rencontrer des lacs, des ruiſſeaux, des prairies avec des maiſons royales, dont l'une n'eſt qu'à une demi-lieue de nous, mais je craindrois que cela ne nous menât trop loin, & il me ſemble en avoir aſſez dit pour une fois.

Figure-toi donc de nous voir vivans au milieu de toutes ces beautés de cette façon unique, dont tu ſais que nous vivons par-tout, & juge ſi tout cela enſemble ne doit pas rendre notre ſolitude une des principales raretés du Nord, comme elle en eſt un des plus agréables

endroits. Pour moi je me repréſente déja un nombreux concours de voyageurs & d'étrangers qui y viennent en pélerinage de toutes parts, à peu près comme on alloit à l'arc des loyaux amans du tems des Amadis, & comme l'on a été depuis à la fontaine de Vaucluſe & ſur les bords du Lignon. On commencera d'abord par les mettre en peu de mots au fait de notre hiſtoire. C'eſt-là, leur dira-t-on,

C'eſt dans ces champêtres aziles
Qu'ont vêcus pendant quelque tems
Deux époux heureux & tranquilles,
Moins époux il eſt vrai, qu'amans.
C'eſt-là que ſous un Ciel barbare,
Embelli ſeulement pour eux,
Ils goûtoient le plaiſir ſi rare
D'être aimés autant qu'amoureux.
Là dans une paix ſans pareille,
Leur cœur toujours pur & ſerein,
N'avoit ni remords ſur la veille,
Ni ſoucis pour le lendemain.
Là, dans la joie & l'innocence,
Au milieu des jeux & des ris
Leur ſeul regret étoit l'abſence
D'un Chevalier de leurs amis.
Là faiſant leur plus douce affaire
De bénir leurs heureux liens,
Tout juſqu'aux bords de l'onde amere
Y rencontroit leurs entretiens.
Calmes, ils y trouvoient l'image
Des charmans & paiſibles jours
Que leur donnoit ſur ce rivage
Le plus fortuné des amours.
Une tempête épouvantable
Troubloit-elle ſoudain les eaux,
Helas! diſoient-ils auſſitôt,

Ce n'eſt rien là de comparable
A ce qu'éprouveroient nos cœurs,
S'ils ſe faiſoient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
De leurs mutuelles ardeurs.
Mais épargnons-nous cette idée.
Qu'a de commun cet élément
Avec nos feux & leur durée ?
Son partage eſt d'être inconſtant,
Chacun a ſon deſtin à ſuivre ;
Le nôtre eſt de ne point changer,
Et de plutôt ceſſer de vivre
Que de ceſſer de nous aimer.

C'eſt ainſi qu'on leur rappellera quelques-uns de nos diſcours ordinaires en les conduiſant en même tems vers les lieux où nous avions accoutumés de les tenir. On les menera ſur-tout dans ce bois, & on leur y fera voir pluſieurs arbres chargés de chiffres, de vers, & autres gentilleſſes de notre façon. Comme d'ailleurs, rien de ce qui regarde des gens auſſi ſinguliers que nous, ne peut être indifférent, on leur contera auſſi comment, pour varier nos plaiſirs, nous nous amuſions tantôt à lire, tantôt à bâtir de méchantes rimes dans le goût de celles-ci, tantôt à faire des expériences de Phyſique dont aucune ne nous réuſſiſſoit, parce que nous nous y prenions toujours de travers; tantôt à nous aller promener ſur l'eau, tantôt à cueillir des fleurs dans les champs, tantôt à jetter du pain à nos poulets, tantôt à pacifier les différens de nos chiens & de nos chats, & le plus ſouvent à ne rien faire du tout; enfin, continuera-t-on, en leur montrant notre habitation en général :

Là jamais on ne ſe fâchoit,
Là jamais on ne s'ennuyoit,

Là jamais ſur quoi que ce ſoit
Différente humeur l'on n'avoit ;
Là toujours on rioit, chantoit,
Danſoit, jaſoit & folâtroit.
Là point on ne ſe ſéparoit,
Ou quand ſéparés on étoit
De ſe rejoindre on déſiroit.
Là nouveau plaiſir on goûtoit
Chaque fois qu'on ſe rejoignoit.
Là ſans ceſſe on ſe répétoit
Que l'un & l'autre l'on s'aimoit
Plus qu'amans n'avoient jamais fait,
Et puis toujours il ſe trouvoit
Que l'un & l'autre on s'adoroit
Quatre fois plus qu'on ne croyoit
Et cent fois plus qu'on ne diſoit.

Enſuite le gardien du lieu qui ſera ſans doute un perſonnage conſommé dans ſa profeſſion, ajoutera d'un ton grave,

Jeunes cœurs évitez ces lieux,
Et de cet air qu'on y reſpire
Craignez l'aſcendant dangereux.
L'on s'y trouble, l'on y deſire
On y languit, on y ſoupire,
On y brûle de mille feux :
Mais pour cette égale tendreſſe
Entre l'amant & la maîtreſſe
Qui peut ſeule combler vos vœux ;
Pour cette conſtance à l'épreuve
De la jouiſſance & du tems ;
Pour cette flamme toujours neuve,
Ces tranſports ſans ceſſe croiſſans,
Et cette paix aimable & pure

Dont je vous ai fait la peinture,
Nos bonnes gens en vérité
Avec eux ont tout emporté.

Voilà, mon cher Chevalier, comment on parlera de nous & de notre gîte dans les tems à venir. Actuellement tu me permettras de prendre congé de toi. Un autre te demanderoit peut-être pardon de la longueur énorme de cette Lettre, mais pour moi je m'en garderai bien; si elle t'a ennuyé, quelques mots d'excuse à la fin n'obtiendront point ma grace; & si elle t'a diverti, comme je le souhaite, ce seroit un verbiage inutile.

Adieu donc, ô loyal ami,
Que nous n'aimons pas à demi,
Et que nous comptons en revanche
Qui nous aime d'amitié franche,
Ainsi que pour gens comme nous,
De s'entr'aimer il est si doux.

Porte toi bien, tiens-toi toujours en joie, bois à notre santé & donne nous souvent de tes nouvelles. Bonsoir. Ne va pas au moins montrer ce ravaudage à personne. Je veux que tu sois le seul à savoir : 1°. Que je fais des Vers. 2°. Que j'en fais de mauvais. Tu devineras aisément mes raisons.

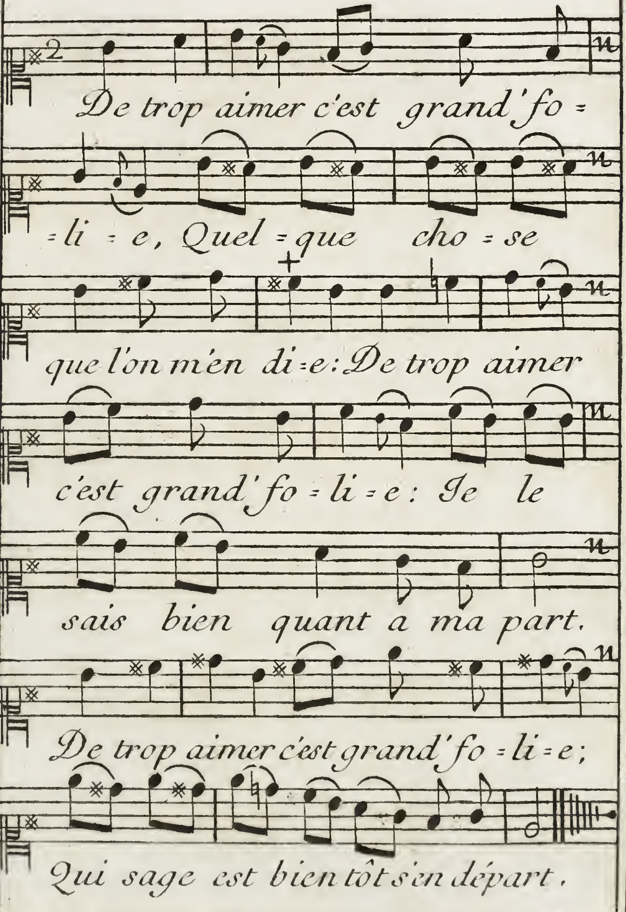
TABLE

Des Chanſons contenues dans ce Supplément.

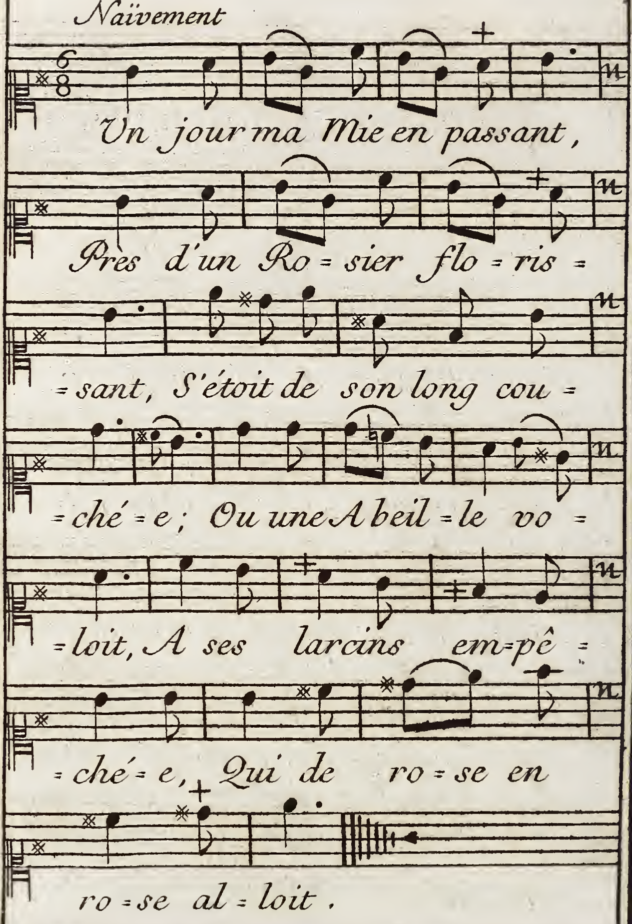
DE trop aimer c'eſt grand'folie, *Page* 3
Un jour ma Mie en paſſant, 5
Amour tout las de voler, 7
Roſine, ſi ton ame, 10
Volant plus vîte qu'un éclair, 12
Aimez, vous avez quinze ans, 14
Amour après mainte victoire, 19
Qui par fortune trouvera, 22
Mieux vaut lieſſe, 25
Lettre du Comte de Plelo, 26

SUITE de la SECONDE PARTIE,

Premier Air.

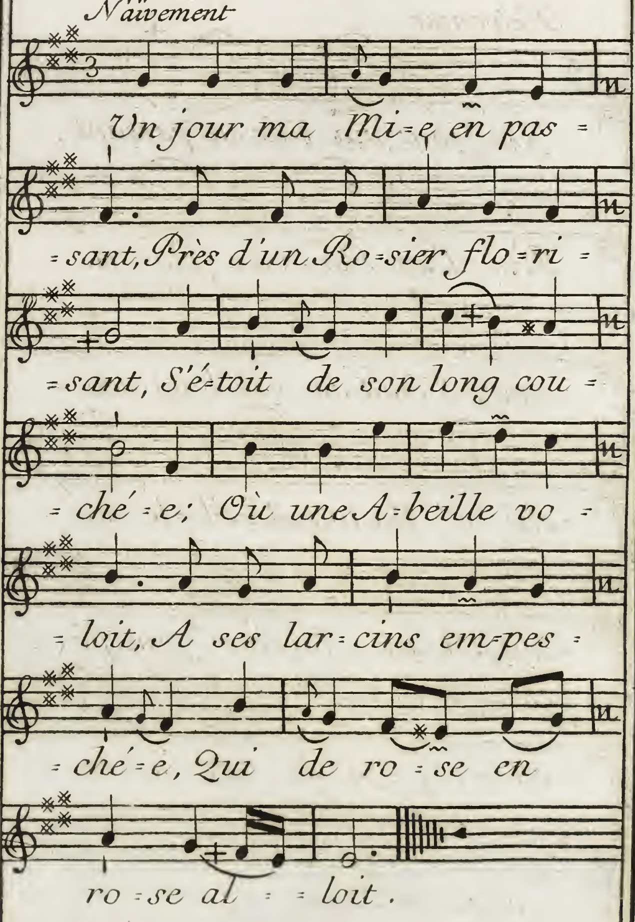


II^e Air.

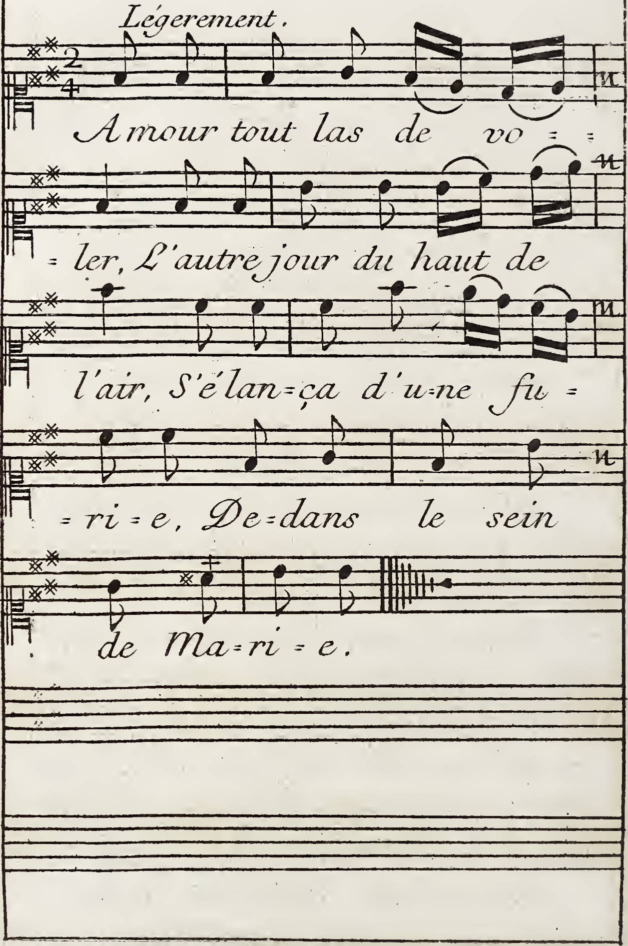

Naïvement
Un jour ma Mie en passant,
Près d'un Ro = sier flo = ris =
= sant, S'étoit de son long cou =
= ché = e ; Ou une Abeil = le vo =
= loit, A ses larcins em = pê =
= ché = e, Qui de ro = se en
ro = se al = loit .

II.e Air.

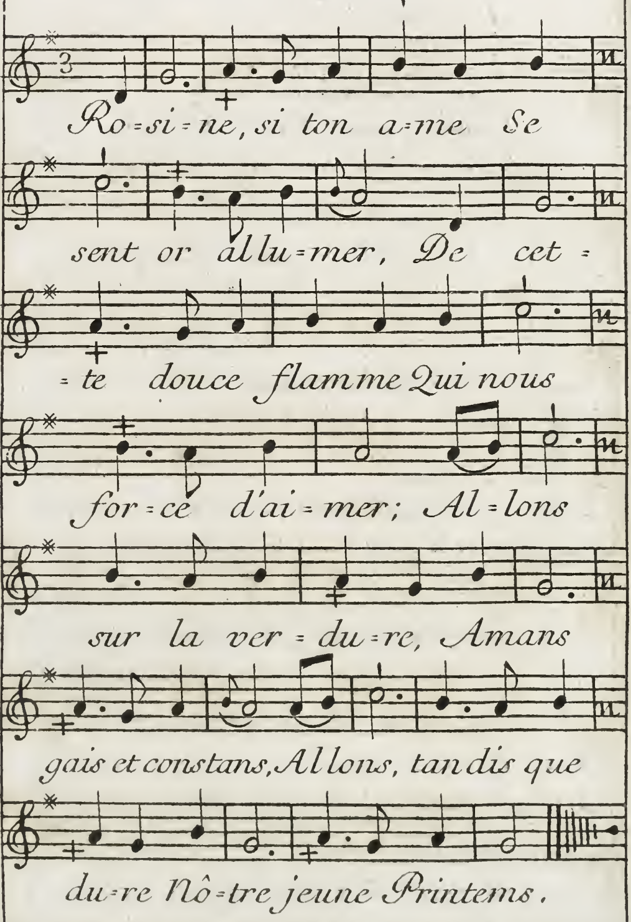
Bis.


Naïvement
Un jour ma Mi=e en pas =
= sant, Près d'un Ro=sier flo=ri =
= sant, S'é=toit de son long cou =
= ché = e; Où une A=beille vo =
= loit, A ses lar=cins em=pes =
= ché=e, Qui de ro = se en
ro = se al = = loit.

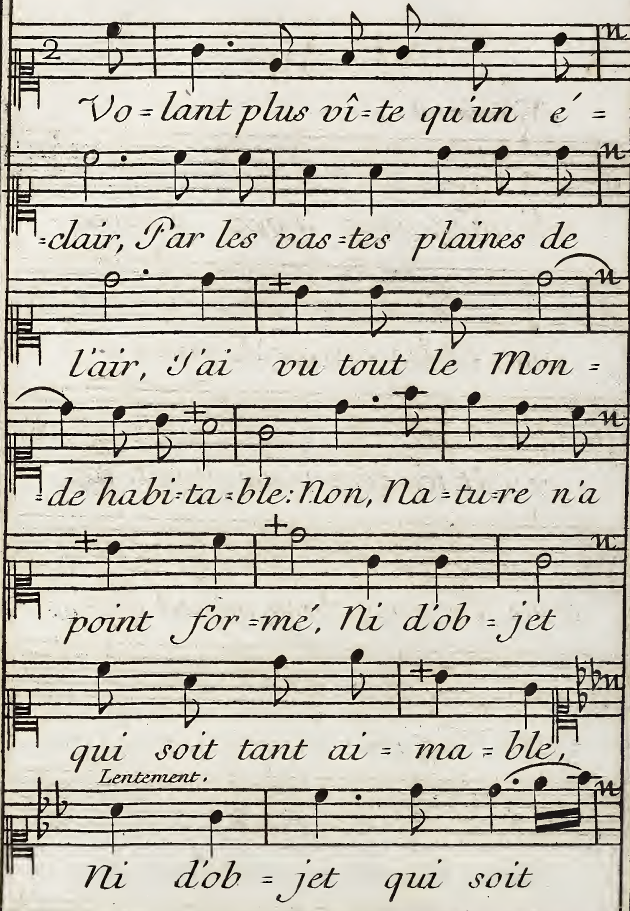
IIIe. Air.

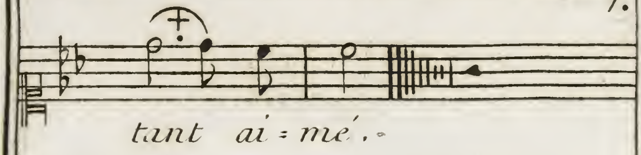

Légerement.
Amour tout las de vo = =
= ler, L'autre jour du haut de
l'air, S'élan=ça d'u=ne fu =
= ri = e, De=dans le sein
de Ma=ri = e.

IV.e Air.


Ro=si=ne, si ton a=me Se
sent or allu=mer, De cet=
=te douce flamme Qui nous
for=ce d'ai=mer; Al=lons
sur la ver=du=re, Amans
gais et constans, Allons, tandis que
du=re Nô=tre jeune Printems.

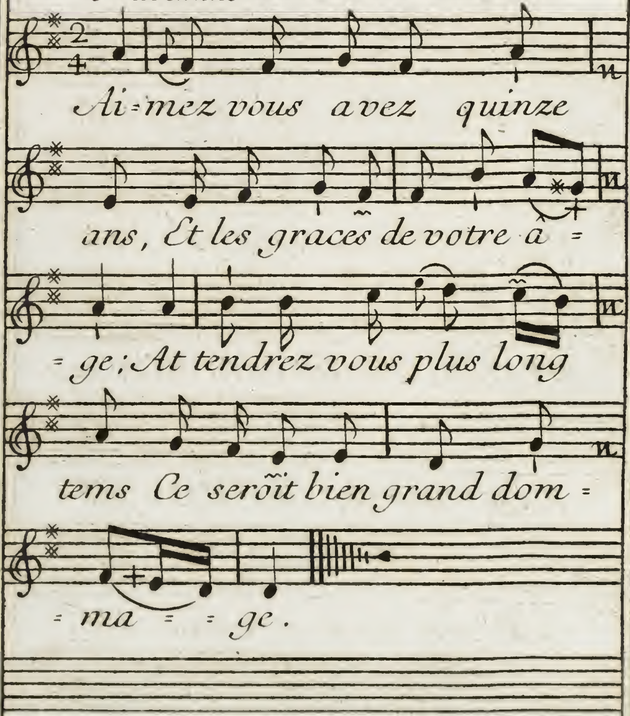
Ve. Air.


Vo=lant plus vî=te qu'un é=
=clair, Par les vas=tes plaines de
l'air, J'ai vu tout le Mon=
=de habi=ta=ble: Non, Na=tu=re n'a
point for=mé, Ni d'ob=jet
qui soit tant ai=ma=ble,
Lentement.
Ni d'ob=jet qui soit



VIe. Air.

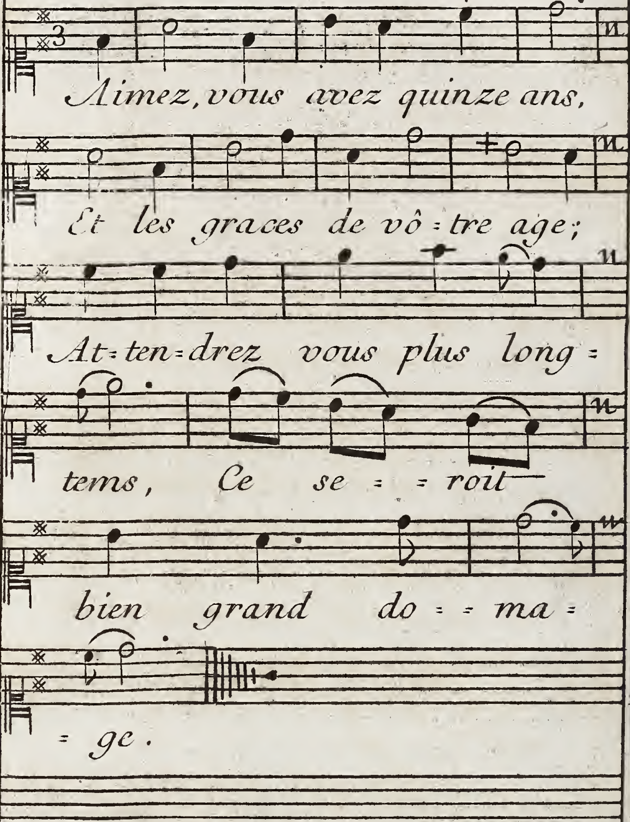
Naïvement.



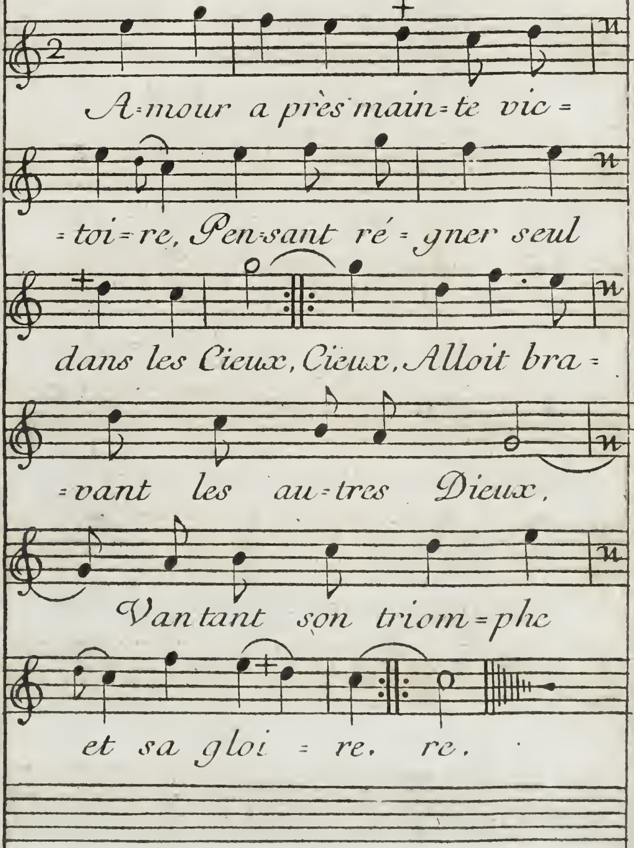
VI.e Air.

Bis

Gratieusement.

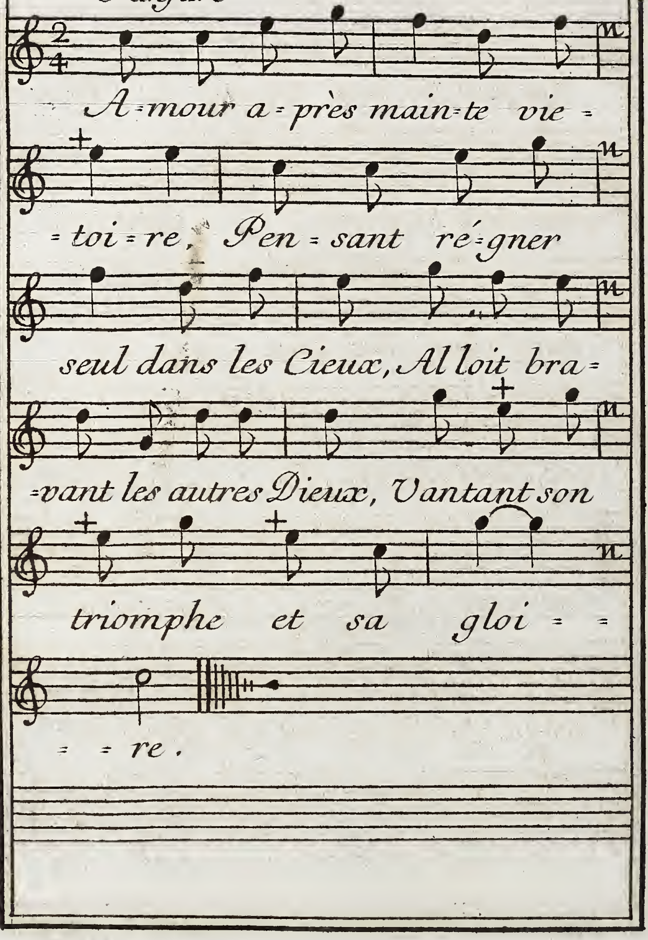


VII^e. Air.


A=mour a près main=te vic=
=toi=re, Pen=sant ré=gner seul
dans les Cieux, Cieux, Alloit bra=
=vant les au=tres Dieux.
Vantant son triom=phe
et sa gloi = re. re.

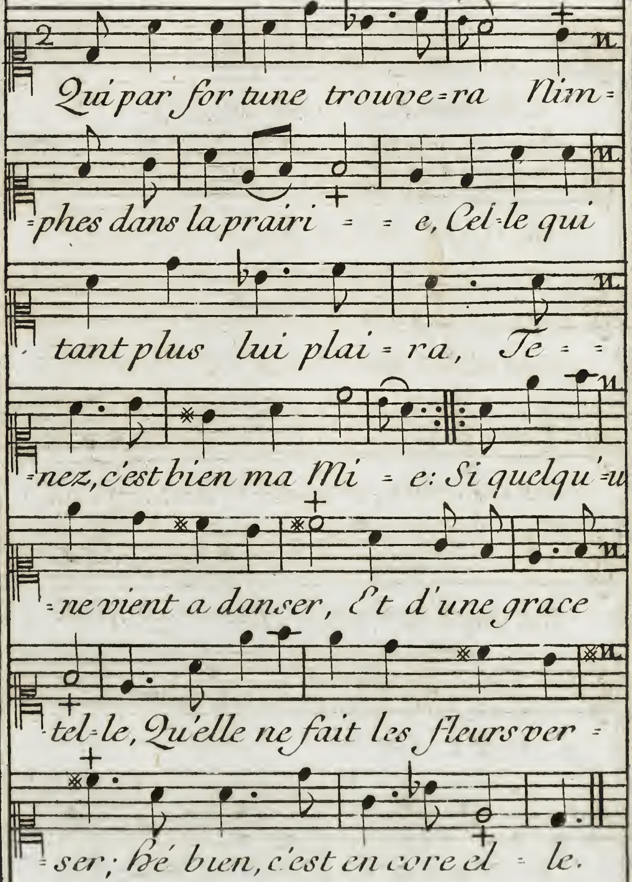
VII^e. Air.

Fanfare *Bis.*



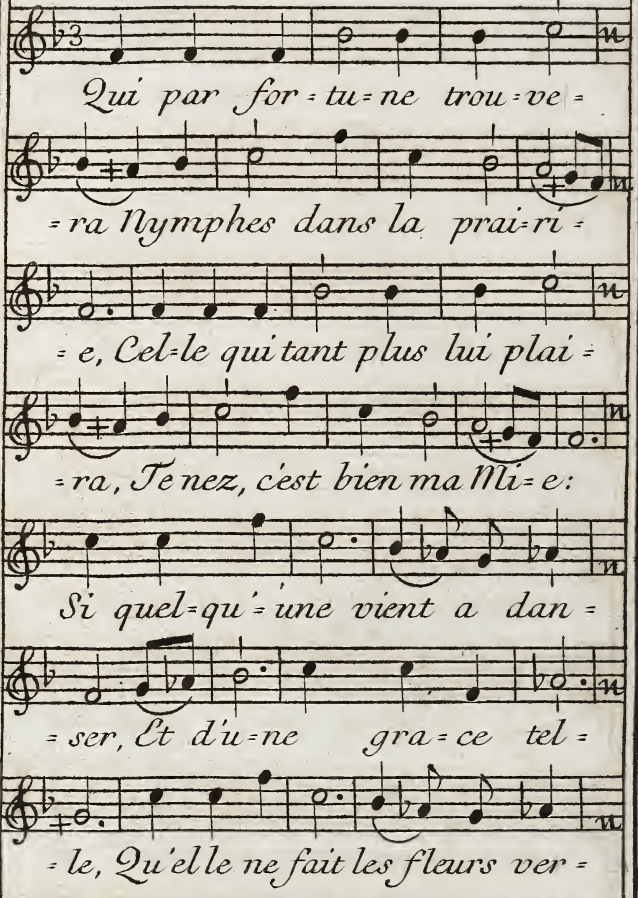
VIII.e Air.

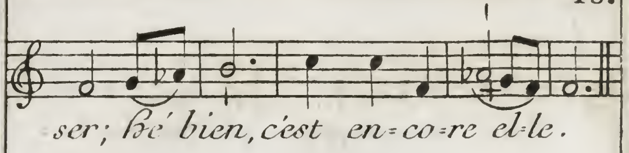
Naïvement.



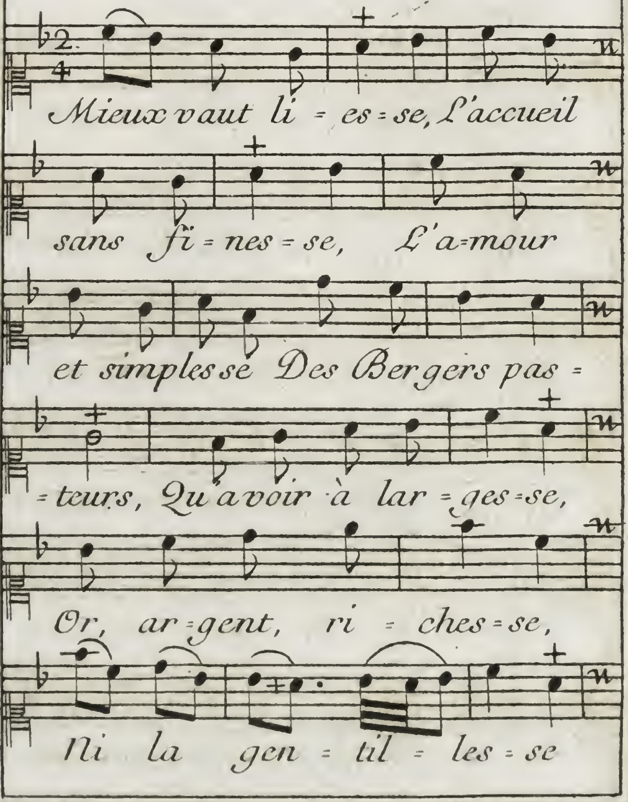
VIII^e. Air.

Bis.




ser; hé bien, c'est en=co=re el=le.

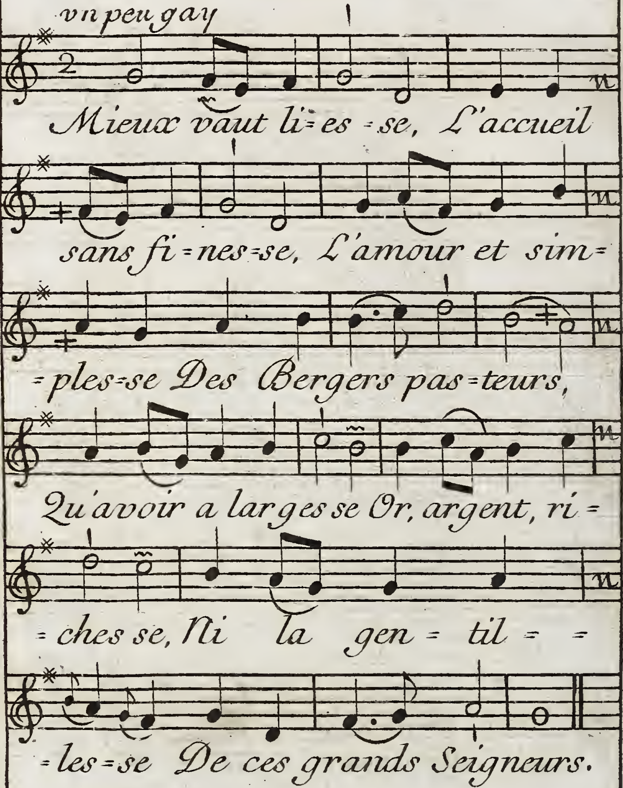
IXe. Air.

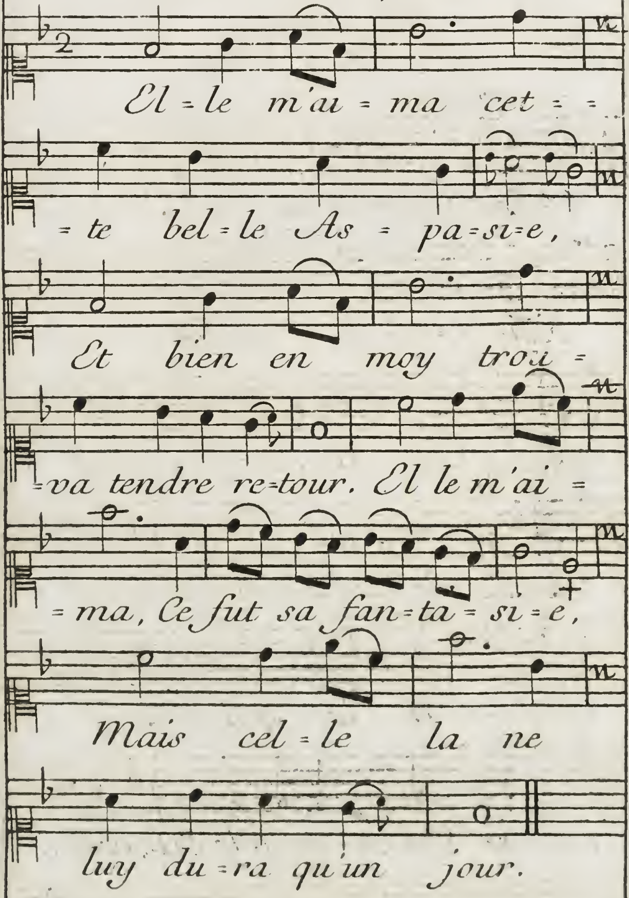

2
4
Mieux vaut li = es = se, L'accueil
sans fi = nes = se, L'a=mour
et simplesse Des Bergers pas =
= teurs, Qu'avoir à lar = ges=se,
Or, ar=gent, ri = ches=se,
Ni la gen = til = les = se

De ces grands Seigneurs.

IX.e Air.

Bis.


vn peu gay
Mieux vaut li=es=se, L'accueil
sans fi=nes=se, L'amour et sim=
=ples=se Des Bergers pas=teurs,
Qu'avoir a larges se Or, argent, ri=
=ches se, Ni la gen=til= =
=les=se De ces grands Seigneurs.

Air.

Les parolles sont page 75.
dans la Seconde partie.